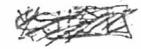


Adnan OUESSE

02/05/2011

Mohamed EL AYOUBI



Les
Merveilles
du
Rif

CONTES BERBÈRES
Narrés par Faïma n Mubehrur

édition bilingue
berbère-français
tamaziyt-tafransist

Publications of the M. Th. Houtsma Stichting
Utrecht
2000

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	9
INTRODUCTION	11
Présentation du corpus	11
La biographie de la conteuse	17
Le pays et le parler des Ayt Weryaghel	20
Système de transcription	25
Remarques sur la transcription	27
Bibliographie	29
LES CONTES ET LEUR TRADUCTION	33
CONTE 1	
Danfusɿ n ɖnayen wumaɽen	34
Les deux frères	35
CONTE 2	
Danfusɿ n ɖāwa ušeffā	58
Les deux fils du voleur	59
CONTE 3	
Danfusɿ n Bu-Seɽea izeɽifen	70
La bête à sept têtes	71
CONTE 4	
Danfusɿ n Emā ɖ weɽma-s	88
Omar et sa soeur	89
CONTE 5	
Danfusɿ n seɽea wumaɽen ɖ weɽma-tsen	130
Les sept frères et leur soeur	131
CONTE 6	
Danfusɿ n Eziza ɖ Tulisfi	142
Aziza et Tulisfi	143
CONTE 7	
Danfusɿ n Nunža m-ɖnifas	148
Nunja m Tnifas	149

Illustration de couverture :
 La femme au champ, M'Hamed Abettoy
 (Schiedam 1997)
 Photo : Frans Verdonk

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mon maître et ami Mohamed Chami, qui m'a initié au domaine berbère et qui n'a cessé de me soutenir et de m'aider dans mes premières années de recherche à la faculté des lettres de l'Université d'Oujda. C'est grâce à ses encouragements et à son appui que j'ai pu me spécialiser en linguistique berbère. Qu'il trouve ici, l'expression de ma très grande reconnaissance.

Mes remerciements vont également au professeur Dr. Frederick De Jong, Directeur du Département des Langues et des Cultures Orientales (OTC) de l'Université d'Utrecht aux Pays-Bas et mon ami Drs. Roel Otten, qui m'ont chaleureusement accueilli au sein de leur département et qui ont mis à ma disposition les instruments sonores professionnels de phonétique, dont je m'étais servi pour l'enregistrement d'une partie de ma collecte. Leurs remarques et leurs commentaires m'ont été des plus précieux.

J'exprime ma profonde gratitude à M. Salem Chaker, professeur de berbère à l'Inalco et Directeur du Centre de Recherche Berbère. Son enseignement et ses conseils m'ont été des plus précieux. Mes remerciements vont aussi à tous mes collègues du CRB, tout particulièrement M. Abdellah Bounfour, qui m'a encouragé à la publication de ces contes et mon ami Kamal Naït-Zerrad pour son assistance informatique et ces commentaires.

Ma très grande reconnaissance va aussi à Leïla Khalfat, qui a bien voulu relire, corriger et commenter avec moi les textes de la traduction française avec beaucoup de patience et de soin. Ainsi qu'à mes parents, mes frères et soeurs et tous mes proches, qui n'ont cessé de me soutenir et de m'encourager.

Que tous mes amis et ceux qui m'ont aidé de près ou de loin dans la réalisation de cet ouvrage, soient également ici remercié. Notamment :

- Youssef Ayt Lemkedam, qui a bien voulu lire et corriger une partie de la version française.

- Abdelmonaïm El Azrak, grâce à qui j'ai découvert en 1990, l'extraordinaire conteuse Faïma n Mubeħrur.

- Ali Ben Abdellah, Fouad Chami, Mohamed El Mezdioui, Mohamed Amezian, Hassan Budichat, Mohamed Saadouni, Abderrahman El Aissati, Maarten Kossman, Harry Stroomer, Daniella Merolla et David Montgomery Hart, qui m'ont beaucoup aidé et encouragé.

Mes plus vifs remerciements vont à la merveilleuse conteuse Faïma n Mubeħrur, qui m'a offert les contes de ce présent recueil avec tant de chaleur et de disponibilité.

Enfin, je tiens à remercier la fondation M. Th. Houtsma d'avoir accépté d'éditer cet ouvrage et pour son précieux soutien, sans lequel ce livre n'aurait pu être publié sous sa forme actuelle.

ISBN 90801040-4-3
 Copyright © Mohamed El Ayoubi et M. Th. Houtsma Stichting

Cet ouvrage peut être commandé chez :
 M. Th. Houtsma Stichting
 Drift 15
 3512 BR Utrecht
 The Netherlands

CONTE 8		
	Danfust n dnayen deḥfiyin	166
	Les deux jeunes filles	167
CONTE 9		
	Danfust n Rēfqi d Rḥajj	174
	Le Fqih et le Hajj	175
CONTE 10		
	Danfust n Ttewḍiyyet uzeḡid	192
	Le testament du roi	193
CONTE 11		
	Danfust n Emā Kippus	200
	Omar Kippus	201
CONTE 12		
	Danfust n ḍfata n deḥfiyin	206
	Les trois jeunes filles	207
CONTE 13		
	Danfust n Ralla Lila d Emar Bumehdiyya	220
	Ralla Lila et Omar Bumehdiyya	221
CONTE 14		
	Danfust n Sulṭan n Baḥ Lhind	228
	Le Sultan de Bab-Lhind	229
CONTE 15		
	Danfust n Emmi Yehya t-tiyiḍet u wezyā	236
	Emmi Yehya et la gazelle des plaines	237

INTRODUCTION

Présentation du Corpus

Le recueil de contes berbères du Rif, présenté dans cet ouvrage, fait partie d'un répertoire riche et diversifié. Il s'agit d'un corpus de littérature orale et de textes ethnographiques que j'ai recueillis auprès de plusieurs conteurs et conteuses, dans différentes régions du Rif. Dans cette première publication, je présente aux lecteurs 15 contes pris dans le tas. Il s'agit surtout de contes que j'ai collectés et enregistrés sur cassettes au cours de la période allant de 1990 à 1997 dans le pays des Ayt Weryaghel (*Ayt Wāyayef*), ma région natale, auprès de ma conteuse préférée Faḡima n Mubeḡrur, une Rifaine, monolingue, analphabète, âgée de 89 ans, originaire des Ayt Ḥdifa. Elle a vécu les grands événements historiques du Rif, du début de ce siècle à nos jours : le débarquement colonial espagnol en 1912, les conflits tribaux, la révolution d'Abdelkarim El Khattabi (1921-1926), le soulèvement des populations rifaines (1958-1959), etc. dont nous parlerons ci-après dans la biographie de la conteuse.

Mme Mubeḡrur, excellente conteuse au don inné, a l'habitude de la narration. Elle jouit d'une excellente mémoire. Son répertoire est très riche et varié. On l'a senti, à l'oeuvre elle jouit d'un réel plaisir à les conter. Devant le microphone, elle s'exprime librement même en présence d'autres personnes, n'interrompt jamais une séance de narration sauf si l'auditoire émet un bruit gênant l'enregistrement. Parfois, elle s'arrête pour s'assurer que le magnétoscope est toujours en marche.

J'ai choisi les contes de Mme Mubeḡrur, pour différentes raisons : d'une part, pour leur qualité d'enregistrement, d'autre part, pour leur harmonie, leur qualité narrative et leur richesse.

Ce recueil contient essentiellement des contes merveilleux et des contes facétieux fabuleux, fictifs, et reflétant plusieurs caractéristiques de la réalité socioculturelle rifaine traditionnelle. L'authenticité de ces contes comme leur appartenance au terroir rifain se sont confirmées par Faḡima n Mubeḡrur, à plusieurs reprises lors de leur narration :

« *Dihuja-ya haqa-nd, ũ ḡi hu d iṣettiḡen, ũ ḡi hu d ixā-wiḡen, ũ ḡi hu d sṣhaha, qa d tinfas, d ttemṡil, kkind x-ney, nezri-tend... Dinfas, a wfaḡ-i d ttarix-nney, d awaṡ-nney aqḡim. Eawḡen-aney-tend řejḡud. Neṣ umi iq ay-nnan dinfas-a, ifa ead ḡiy t-takkuḡt. Ieawed-ay-tend xaṡi ifa ḡā-s ḡmanin sna. řeeḡef n ḡemḡi uxa kṣiy-tend. řuxa, trawadey-tend ḡuma aḡ ḡqimend i jjiṡ i d-igguren... »*

« *Ces récits, ce ne sont pas des mensonges, ni des débilites, ni des faits de la sorcellerie, ce sont des contes. C'est une mise en scène, une forme d'interprétation du passé et de ce qu'on a vécu... Les contes, mes fils : c'est notre Histoire, c'est la tradition orale de notre peuple. Ils nous ont été contés par nos ancêtres, j'étais encore toute petite quand mon oncle¹, âgé de 80 ans, me les a contés. Je les ai mémorisés, maintenant je les conte à mon tour pour les transmettre aux générations à venir... »*

Malgré leur spécificité berbère rifaine, les thèmes de ces contes, dont nous présentons ici un résumé, sont universellement connus. On peut retrouver quelques versions de ces derniers dans d'autres régions du monde, notamment dans la tradition orale méditerranéenne. Le recueil contient principalement des contes merveilleux traitant de la relation de parenté (excepté le conte 15 qui est un conte facétieux pour enfant). Les relations entre frères (demi-frères) et soeurs (demi-soeurs), entre parents (marâtres) et enfants, entre hommes et femmes, etc. Tels sont les thèmes traités dans les contes de notre recueil. C'est la relation entre les personnages des contes et les conflits qui opposent le héros ou l'héroïne à son environnement familial ou social qui nourrit le récit et lui donne un aspect merveilleux.

La relation frère/frère est le thème du conte des deux frères (conte 1). Elle est caractérisée par l'absence de l'entraide entre les deux et la non reconnaissance du frère riche envers son frère misérable. Plusieurs caractéristiques de la culture rifaine transparaissent dans ce texte, notamment la place privilégiée que tient la femme rifaine dans l'organisation sociale. Ainsi que l'aspect guerrier de cette société. Dans le conte des deux fils du voleur (conte 2), la relation entre les deux est présentée d'une manière facétieuse. Les deux frères s'organisent pour voler les trésors du roi. La relation entre frère et demi-frère occupe également une place privilégiée dans les contes de ce recueil. Elle est très clairement illustrée dans le conte de la bête à sept têtes (conte 3). Le demi-frère maltraité par la marâtre quitte la maison parentale. Après une série d'épreuves le héros finira par être dévoré par l'ogresse et le demi-frère vient à son aide. Malgré que les deux jeunes hommes soient de deux mères différentes, la relation entre les deux est très affectueuse et témoigne d'un soutien mutuel.

La relation entre frère (demi-frère)/soeur (demi-soeur) occupe une place très importante dans les contes de notre corpus. Elle manifeste clairement dans plusieurs textes, notamment dans les contes 4 et 5. La relation entre Omar et sa soeur (conte 4) est caractérisée par l'affection et l'entraide. Ces derniers se sont confrontés à leur destin après avoir été abandonnés par leur père dans une forêt.

¹ Il s'agit ici de Mohamed n Bouzelmad, l'oncle de la conteuse qui est la source de ses contes. Malgré que l'art de la narration dans la société rifaine est essentiellement féminin, la conteuse nous affirme ici que ses contes lui ont été transmis par son oncle, qu'elle s'amusait d'appeler *Xaṡi Čiweṣ* terme utilisé pour appeler les poules et dont elle s'est servi pour le surnommer.

C'est une relation très harmonieuse, jusqu'au moment où le frère tombe amoureux d'une étrangère qui accusera la soeur d'adultère. Les rapports entre la soeur et ses frères dans le conte 5, qui retrace l'histoire de la jeune fille partant à la recherche de ses sept frères, sont aussi très affectueuses. Mais la joie des retrouvailles ne durera pas longtemps, car l'héroïne n'obéissant pas aux conseils de son frère aîné Hemmu finira par mourir mystérieusement. Par contre dans le conte de Ralla Lila et Omar Bumehdiyya (conte 14), la relation frère/soeur prendra une tournure violente et cruelle, suite à l'hostilité de Ralla Lila à un mariage qui lui a été imposé par ses sept frères.

La relation soeur/soeur est caractérisée par l'affection et l'entraide dans le conte de Aziza et Tulisfi (conte 6). Par contre dans le conte de Nunja m Tnifas (conte 7), la relation entre Nunja et sa demi-soeur est violente. Elle va atteindre un état cruel dans ce récit qui met en scène une orpheline victime de sa marâtre. L'héroïne métamorphosée en pigeon, puis transformée en être humain devient l'épouse du roi et se venge d'une façon cruelle de sa demi-soeur Eekca. La rivalité entre soeur et demi-soeur se retrouve aussi dans le conte de deux jeunes filles (conte 8). Ces dernières vont être soumises à une série de tribulations et d'épreuves caractérisées par la présence de l'ogresse bonne ou mauvaise suivant les circonstances.

La relation père/fils est le thème des contes 9, 10 et 11. La passation du pouvoir est l'attrait principal du conte du Fqih et le Hajj (conte 9) et celui du testament du roi (conte 10). Le premier met en scène un roi qui n'a pas rendu justice au Hajj dans le conflit qui l'opposait au Fqih. Alors, il décide de céder le trône à son fils qui va assumer ses responsabilités et régner autrement. Ce n'est pas le cas dans le second récit qui illustre un roi qui laisse un testament pour son fils en lui disant : « *Ne jure pas et ne laisse pas les autres jurer* ». Le prince héritier honore le testament de son père et voit son royaume s'effondrer devant ses yeux. Le malheureux prince qui n'a pas pu assumer la succession prend le chemin de l'exil. L'éloignement du pays est également le sort d'Omar Kippus (conte 11). La relation entre Omar et son père prend la forme d'une opposition plus ou moins violente. Le fils est mis à l'épreuve par le père qui veut savoir si celui-ci est digne d'être son enfant et, ultérieurement, son successeur. Omar Kippus n'assume pas ses responsabilités et commet de graves bêtises. Il sera alors obligé de quitter la maison paternelle pour subir d'autres épreuves caractérisées par la présence de l'ogresse.

Beaucoup de questions concernant le rapport homme/femme et la relation amoureuse sont soulevées par le biais du conte tel (la jalousie, le mariage, la polygamie, l'endogamie, etc.). Elles sont posées dans plusieurs contes de notre corpus, notamment dans les contes 12, 13 et 14. La polygamie et la jalousie sont

les deux traits principaux caractérisants le conte des trois jeunes filles (conte 12) qui met en scène une relation d'amitié qui se brise après avoir épousé le même homme. La relation entre les coépouses illustrée dans plusieurs contes de ce recueil est très souvent violente et conflictuelle, excepté dans le conte de deux frères (conte 1). Elle devient monstrueuse et cruelle dans le conte 12 cité ci-dessus. La jalousie mène les deux coépouses à commettre l'horreur au près de la troisième qui met au monde un magnifique garçon orné d'une queue de cheval en or ; leur manigance réussira à faire croire aux yeux de l'époux que cette dernière est un monstre. La relation homme/femme prend aussi une forme violente dans le conte de Ralla Lila et Omar Bumehdiyya (conte 13). Le jour de ses noces, l'héroïne de ce conte fuit son pays en compagnie de son amant Omar Bumehdiyya et sacrifie ses sept frères et ses proches qui lui ont imposé un mariage arrangé, pour épouser l'homme de ses rêves. Omar Bumehdiyya de retour d'un voyage trouvera sa femme découpée en tranches et décide de se venger. Le dernier conte de ce cycle le Sultan de Bab-Lhind (conte 14) illustre la question d'infidélité. L'épouse maltraitée par son mari qui croit avoir été trompé par un de ses esclaves, fuit mystérieusement le domicile conjugal sur un tapis volant pour rejoindre le puissant Sultan de Bab-Lhind.

La conteuse donne à ses textes une saveur particulière en les racontant dans une langue très harmonieuse, avec un style riche d'images poétiques qui augmente de leur valeur linguistique et littéraire. Mme Mubeħrur est une conteuse extraordinaire, une merveilleuse artisanne de la langue archaïque. Elle nous transmet une langue parlée très ancienne, particulièrement riche et extrêmement rythmée. Elle utilise un style qui marie la romance de la poésie, généralement chantée avec des mélodies rifaines très anciennes, et l'art de la prose. Au cours de la narration, elle s'appuie sûr les différentes intonations de la voix et sur le pouvoir du langage parlé pour obtenir l'effet recherché. Presque tous les contes de ce recueil contiennent des refrains chantés : les sept frères et leur soeur (conte 5), la bête à sept têtes (conte 3), Aziza et Tulisfi (conte 6), Nunja m Tnifas (conte 7), etc. Parfois, ils sont déclamés en vers avec des passages récitatifs à forme fixe, tel dans le conte de Omar et sa soeur (conte 4), lorsque l'héroïne raconte son histoire à ses deux petits enfants Leutman et Abderrahman en présence de son père et du roi, sous une forme en vers, chantée de la voix de la talentueuse Fařima n Mubeħrur.

J'espère que cet ouvrage ouvrira de nouvelles perspectives aux chercheurs qui s'intéressent à la culture berbère, en général, et à celle du Rif en particulier. Il peut constituer un outil de travail précieux, notamment aux linguistes berbérissants pour former un lexique rifain de base répondant aux normes scientifiques, ce qui permettra de faire connaître un parler spécifique qui présente des caractéristiques linguistiques très importantes.

Il était temps de présenter ces contes magnifiquement narrés, pour leur assurer le passage à l'écrit et combler une lacune dans le domaine rifain. Cette publication permet aujourd'hui de sauver ces merveilles de la littérature orale rifaine de l'oubli et de les transmettre aux générations à venir sous une forme écrite tout en gardant leur vivacité et leur fraîcheur orale qui transparait au travers de notre corpus. Alors que la mémoire s'efface, l'écrit, lui, reste.

La biographie de la conteuse

Le nom complet de notre conteuse est Faïma n Ceayeb n Emar n Ttiyeb, connue par Faïma n Mubeħrur. C'est un personnage merveilleux pour qui j'ai beaucoup d'admiration. En été 1997, lorsque je lui ai demandé de me raconter l'histoire de sa vie, elle n'a pas hésité un instant.

Née en 1910 à Ayt Ĥdifa, dans la région des Ayt Weryaghel (province d'Al Hoceïma), le pays de son père. Quant à sa mère, elle est originaire des Ayt Eziz près de Tamasint. Elle était encore toute petite quand ses parents se séparèrent à cause des conflits qui opposèrent son père à sa belle-famille en Ayt Eziz. A cette époque (1910-1921) le Rif vivait des conflits tribaux (*Leedawat*)¹. Leur maison paternelle à Ayt Ĥdifa fut brûlée, à cause d'une histoire de vengeance. Elle quitta son village en compagnie de son père pour émigrer chez les Ayt Yeṭteft :

« Je me souviens des temps des conflits tribaux (Arrifublik)², les gens s'entre-tuaient. Nos ennemis ont brûlé notre maison à Ayt Ĥdifa. Nous étions obligés de quitter notre pays pour nous installer chez les Ayt Yeṭteft ».

Elle se souvient de la pénétration européenne au début du XX^e siècle (1910-1926) et de l'opposition farouche menée par la population des Ayt Weryaghel contre les forces coloniales françaises et espagnoles. Son père a été porté disparu dans l'une des attaques menées par la guérilla rifaine. Mme Mubeħrur témoigne de cette époque :

« J'étais encore toute petite quand mon père rejoignit les troupes de la guérilla dans un endroit qui s'appelait Bđica en compagnie de mon oncle Mohamed que je surnommais xafi Ćiwec. Ce dernier est revenu, quant à mon père, il y est resté. Je suis allée chez lui, pour me renseigner sur le sort de mon père. Je lui ai demandé : « Mon oncle Ćiwec ! Où avez-vous laissé mon père ? » Il me répondit : « Ma chère fille, ton père est allé faire les vendanges »

Mon père, depuis, je ne l'ai jamais revu ! »

Orpheline, elle quitta Ayt Yeṭteft en compagnie de son oncle Ćiwec pour s'installer à Tamasint, auprès de sa mère. La relation entre Mme Mubeħrur et



Notre conteuse Faïma n Mubeħrur, Al Hoceïma, avril 1998.
(Photo Bades)

¹ Terme emprunté à l'arabe, il désigne l'époque des vendettas. C'est Abdelkrim qui mit fin à cette anarchie et ses vengeances en interdisant la portée des armes, sauf s'il s'agissait de combattre les envahisseurs français et espagnol et fit démolir toutes les petites tours (*Icebrawen*) construites aux alentours des maisons, où les hommes se plaçaient pour tirer sur leurs ennemis.

² Arrifublik est l'équivalent de « Siba » qui désigne « l'anarchie tribale » et qui est l'opposé de « Lmekhzen ». Historiquement c'est la période antérieure à 1921. Voir D.M. Hart : De Ripublik à République : les institutions sociopolitiques rifaines et les réformes d'Abdelkrim, in *Abdelkrim et la République du Rif*, Paris, 1976, 33-45.

son oncle Čiwec, la source de ses contes, était très affectueuse. C'est à Tamasint que Mme Mubeħrur passa son enfance et une partie de sa jeunesse. Sous ses yeux elle voyait passer les prisonniers d'Abdelkrim¹:

« Les prisonniers de Mmis n Ssi Eebdekrim passaient par là où j'habitais (Tamasint) et se dirigeaient vers un endroit qui s'appelait Taħlalt (Daħrač). La vie est la même que se soit pour un musulman ou pour un chrétien. Ils étaient bien traités, ils leur donnaient un peu de caroube dans des paniers. Je me souviens également de son départ en exil (1926), et de la pénétration coloniale dans notre pays ».

Faħima n Mubeħrur, l'unique fille de ses parents mena une vie difficile. Elle n'a pas dû connaître son père. Après que sa mère fût remariée par son oncle, elle la suivit à Ayt Mħend Uyeħya. Très jeune, elle épousa un homme originaire de Swani. Ce dernier mourut quelque mois après le mariage. Elle retourna auprès de sa mère chez les Ayt Mħend Uyeħya. Elle fut remariée à un Weryaghli de Sidi Buxiyyar, où elle passa des moments difficiles avec sa belle-famille. Elle émigra en compagnie de son mari et de ses deux fils Mohamed et Ali vers le Gharb². Restée veuve avec deux enfants dans une région arabophone, elle quitta la ferme où travaillait son défunt mari pour essayer de trouver de l'aide auprès des autorités d'Azila. Elle se présenta devant un responsable local (Imuraqib) pour lui demander une aide au logement :

« Je me suis présentée dans son bureay, il avait un interprète qui lui traduisait en arabe marocain ce que je disais en tamazight³ :

« Iwa a Lalla daba nredd elik ! »

(Je te donnerai ma réponse après !), me répondit-il.

À ce jour, j'attends toujours sa réponse !... »

Elle s'installa avec ses deux fils à Larache dans un foyer. Elle vit avec les quelques francs que lui rapportait la vente du bois :

« Le matin à l'aube, je sortais ramasser du bois, je le vendais à sept-huit francs (rbaecat). Cela me permettait de nourrir mes enfants et de faire des économies en mettant un peu d'argent de côté. Après un autre séjour à Beni

¹ Mohamed Ben Abdelkrim El Khattabi (Ajdir, 1882-Le Caire, 1963), connu chez les Rifains par *Mmis n Ssi Eebdekrim* ou par son nom de guerre *Malay Mubend*, fils d'un cadet de la plus puissante tribu du Rif central, les Ayt Weryaghel, instaura en 1923 La République du Rif.

² Plage du Nord-Ouest du Maroc, en bordure de l'Atlantique, traversée par l'Oued Sebou. Ancienne zone de marécages, connue par son sel riche. Ses villes principales sont Kénitra, Ksar el Kebir, Larache, Aitla et Sidi Kaem.

³ A cette époque, les Rifains qui émigraient au Gharb avaient beaucoup de difficultés pour maîtriser l'arabe marocain. C'est le cas de notre conteuse monolingue Fatima n Mubeħrur.

Hussan, Grâce à Dieu le miséricordieux, j'ai retrouvé en fin mon village Aħzā Ĥemza, la terre de mon défunt mari où je me suis installée pour m'occuper de l'éducation de mes enfants !... »

A travers sa propre histoire, l'histoire d'une simple femme rifaine, notre conteuse nous amène à comprendre la situation politique et socioculturelle de la région des Ayt Weryaghel pendant plus d'un siècle (Arrifublik ou Leedawat, la pénétration coloniale, Abdelkrim, la famine, Iqebbaren, etc.). Ces événements ont fortement marqué l'histoire de cette région au moment où le Rif attirait l'attention du monde entier. Mme Mubeħrur nous résume l'histoire de sa vie émouvante et celle de sa région en la commentant :

« J'ai 87 ans, je vous raconte ma vie et les événements historiques dont je suis témoin. J'ai une très bonne mémoire. Je me souviens de la pénétration coloniale, de la fuite qu'on avait prise, d'Abdelkrim et de son exil (1926), je me souviens des bombardements d'avions (Iqebbaren 1958-1959)... J'ai une grande histoire. J'ai vécu dans des périodes très difficiles. L'enfer, je l'ai vécu sur terre, si un autre enfer existe, qu'il soit le bienvenu ! Je peux dire que dans ma vie j'ai connu l'enfer et que j'y ai vécu et Dieu merci ! C'est ça l'histoire de ma vie et ce que j'ai vécu. Et Dieu accomplit sa volonté ».

Actuellement, la conteuse âgée de 90 ans, vit entre Tamasint et la ville d'A' Hocoima.

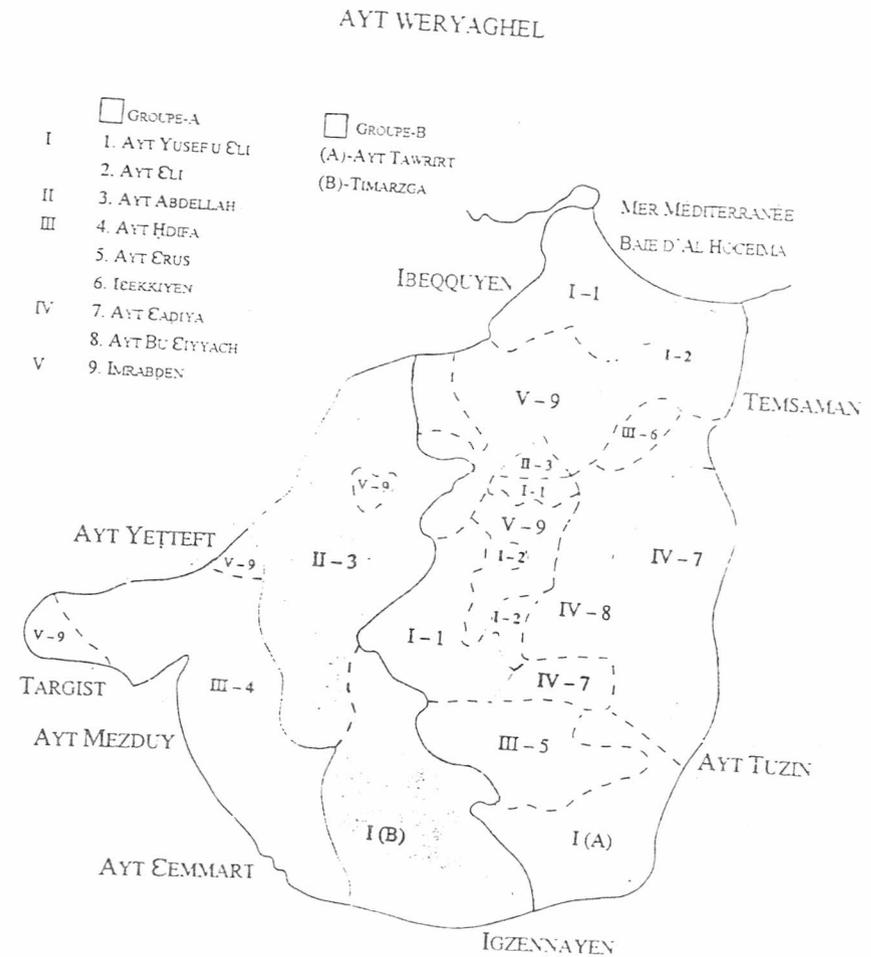
- I. Khoms des Ayt Yusef u Eli et des Ayt Eli.
- II. Khoms des Ayt Abdellah.
- III. Khoms des Ayt Hdifa.
- IV. Khoms des Ayt Cađiya et des Ayt Bu Eiyach.
- V. Khoms des Imrabden.

Historiquement, la population des Ayt Weryaghel a joué un grand rôle dans l'histoire du Maroc. La situation et le relief du pays ont aussi influencé son histoire, à cause de son accès difficile, le pays des Ayt Weryaghel est resté en dehors de l'emprise du pouvoir central "Blad Lmekhzen", et a souvent appartenu au "Blad Siba" (Woolman 1968, Ayache 1990). Cet aspect a permis au Royaume de Nekour (IXe-XIe siècles), de gouverner pendant trois siècles environ la plupart des tribus rifaines. Par ailleurs, il a aidé Abdelkrim El Khattabi à vaincre les Espagnols et à proclamer la République du Rif (1921-1926) le 1^{er} février 1923 dont Abdelkrim était lui-même le premier président. Ajdir, dans la baie d'Al Hoceima, fut sa capitale et le pays des Ayt Weryaghel, constituent le coeur et le cerveau de l'Etat Rifain indépendant (Amezian 1971, Hart 1976, Pennell 1986).

Au plan linguistique, le parler rifain des Ayt Weryaghel appartient à la zone rifaine, plus précisément au groupe des parlers du Rif central, dont il partage la plupart des particularités linguistiques (El Ayoubi 1994). On classe dans ce groupe les parlers suivants : Ayt Ammart, Ayt Mezduy, Targist, Imarnisen, Igzennayen, Ibeqquyen, Ayt Yetteft. La zone linguistique rifaine s'étend de l'Ouest à l'Est, des montagnes des Beni Seid, plus précisément Asif n Law qui marque les limites entre les parlers arabophones de Jbala et certains parlers berbères de Ghmara, jusqu'à la frontière algérienne (*Beni Snus*).

Phonologiquement, le système consonantique du parler rifain des Ayt Weryaghel ne diffère pas beaucoup du système consonantique du berbère nord (tarifit, tamazight, taqbaylit...). Quant au système vocalique de ce parler spécifique compte à côté des trois voyelles fondamentales du berbère a, i et u, trois autres voyelles longues correspondantes : ā, ī et ū. Cet allongement des voyelles est le résultat de la chute de phonème /r/ étymologique. Le phénomène de la durée vocalique est l'une des particularités qui distinguent le parler rifain des A.W des autres parlers amazighs (berbères). Il est attesté surtout dans certains parlers du Rif central (Igzenayen, Ayt Emart, Ayt Mezduy...) et quelques parlers du Rif oriental (Ayt Tamsaman, Ayt Tuzin, Ayt Seid...).

La chute de /r/ dans le parler des A.W est systématique. Cette chute atteint le /r/ étymologique et non le /r/ provenant de la mutation consonantique de /l/ en /r/. L'effacement du phonème en question est attesté devant les voyelles. Cette opération a comme résultat le changement de la nature phonologique de la voyelle concernée par l'augmentation de la durée de la voyelle précédant le phonème effacé (El Ayoubi 1994 : 25-28).



Le territoire et les fractions de la tribu des Ayt Weryaghel.
(D'après E. Blanco Izaga, 1934 D.M. Hart, 1997)

On peut résumer les autres particularités linguistiques du parler des A.W comme suit :

- Le spirantisme : Les phonèmes spirants attestés dans le parler sont : La bilabiale /b/, les interdentes /t/, /d/ et /ɖ/ et les fricatives palatales /ʃ/ (*aʃeeh* « renard ») et /ʒ/ (*agem* « puiser »). Ces derniers sont deux traits phonétiques spécifiques qui distinguent ce parler des autres parlers rifains.

- Le phonème /t/ qui est le préfixe du féminin dans la majorité des parlers amazighs (berbères), tel le tachelhit, se réalise dans le parler des A.W comme une interdente sonore /ɖ/. Dans d'autres parlers rifains, il se réalise comme une interdente sourde /t/ par exemple : *ɖanfust* « conte » au lieu de *anfust*.

- La chute de la voyelle initiale /a/ des noms masculins : Ce phénomène n'est pas général, la chute est attestée dans quelques cas seulement, par exemple : *fus* « main » au lieu de *afus*.

- L'autre caractéristique phonétique du parler des Ayt Weryaghel qu'il partage avec d'autres parlers rifains est la mutation consonantique : /l/ en /f/ (ifès < iles « langue » ; aḥfiḥ < alili « laurier-rose »), /ll/ en /ʒ/ (daʒesḥ < tallest « ténèbres » ; amssaḡ < amessall « moule ») et /l+t/ en /č/ (tayyuč < tayyult « ânesse » ; dīfeḥč < tifelfelt « piment »).

SYSTEME DE TRANSCRIPTION

CONSONNES	TRANSCRIPTION	EXEMPLE
Labiales	b	(fricative spirante sonore) <i>handu</i> « drapeau »
	f	(fricative sourde) <i>fus</i> « main »
Inter-dentes	p	(sourde) <i>apiyyuš</i> « pioche »
	m	(nasale) <i>amuni</i> « union »
	t	(spirante sourde) <i>ɖutra</i> « mendicité »
	ɖ	(spirante sonore) <i>ɖaɖund</i> « graisse »
Dentales	ɖ	(spirante sonore) <i>aɖu</i> « vent »
	t	(occlusive sourde) <i>ttu</i> « oublier »
	d	(occlusive sonore) <i>ddhen</i> « beurre »
	ɗ	(sourde emphatique) <i>ɗes</i> « dormir »
Sifflantes	ɗ	(sonore emphatique) <i>nɗu</i> « sauter »
	n	(nasale) <i>ini</i> « dire »
	z	(fricative sonore) <i>āzu</i> « chercher »
	s	(fricative sourde) <i>su</i> « boire »
Chuintantes	ʒ	(sonore emphatique) <i>ʒʒu</i> « planter »
	ʃ	(sourde emphatique) <i>ʃʃabun</i> « savon »
	ʒ	(fricative sonore) <i>eʒʒ</i> « laisser »
Affriquées	eʒʒ	(fricative sourde) <i>eʒʒ</i> « manger »
	č	(palatale sourde) <i>čīḥu</i> « chevron »
Palatales	č	(palatale sonore) <i>ačun</i> « tambourin »
	g	(fricative sonore) <i>ageḥ</i> « accrocher »
Vélaires	k	(fricative sourde) <i>ikāri</i> « mouton »
	g	(occlusive sonore) <i>aqḥa</i> « fortune »
	k	(occlusive sourde) <i>kkā</i> « se lever »
	k°	(occlusive sourde labialisée) <i>azekkun</i> « grappe »
Pharyngales	g°	(occlusive sonore labialisée) <i>gg°</i> « pétrir »
	Y	(constrictive, sonore) <i>yanim</i> « roseau »
	x	(fricative sourde) <i>xes</i> « vouloir »
	q	(occlusive sourde) <i>qqen</i> « attacher »
Laryngales	c	(fricative sonore) <i>eāɖ</i> « inviter »
	h	(fricative sourde) <i>hāz</i> « chasser »
Liquides	h	(constrictive sonore) <i>hwa</i> « descendre »
	r	(roulé sonore) <i>ḥara</i> « écriture »
	ʀ	(vibrant sonore) <i>aʀ</i> « monter »
	l	(latéral sonore) <i>llɣ</i> « amant »

	TRANSCRIPTION	EXEMPLE	
VOYELLES			
	- brèves	i	<i>iḏi</i> « mouche »
		u ('ou' français)	<i>ur</i> « coeur »
		a	<i>af</i> « trouver »
		e (schwa ou voyelle neutre)	<i>iḥes</i> « langue »
	- longues	ī	<i>iḏen</i> « bié »
	ū	<i>ūṭan</i> « figuiers »	
	ā	<i>āzu</i> « chercher »	
SEMI-VOYELLES			
	y	(' j ' de l'A.P.I.)	<i>ayḏi</i> « chien »
	w		<i>awar</i> « parole »

Remarques sur la transcription

La notation que j'adopte dans cet ouvrage a un caractère scientifique. Elle est d'inspiration phonético-phonologique et suit dans ses grandes lignes le système de transcription utilisé par les amazighisants (berbérissants). Ce système de transcription, tient compte de la réalisation réelle des traits phonétiques et phonologiques du parler rifain des Ayt Weryaghel (Ayt Wāyayeḥ), dont je suis locuteur natif.

Pour faciliter le décodage des énoncés, j'ai utilisé dans le domaine de la segmentation conformément à l'usage actuel des chercheurs berbérissants¹ le tiret pour rattacher les syntagmes : (Nom / Verbe / Préposition et leurs affixes) au lieu de les séparer avec des blancs.

Voici quelques remarques sur les caractères utilisées dans la transcription :

- Le trait subscript marque la longueur des voyelles : ī, ā, ū
- Le trait souscrit indique la spirantisation : b, t, ḏ, k, g
- Le point sous les consonnes marque la pharyngalisation : ṭ, ṣ, ḑ, ḍ
- Le petit ° en exposant indique la labiovélarisation : k°, g°
- Le chevron sur č [tʃ] et ġ [dʒ] note l'affrication.
- š et ž (c et j de la notation usuelle) représentent les chuintantes.
- ř/Ṛ note le ř vibrant provenant de la mutation consonantique de l en ř.
- ħ/Ḥ note la constrictive pharyngale sourde.
- γ/Y (gamma grec) note la vibrante vélaire sonore [R] de l'A.P.I.
- ε/Ε (epsilon grec) note la constrictive pharyngale sonore (cayn de l'arabe).
- Le redoublement de la consonne indique la tension.

¹ Pour plus de détails sur ce sujet, voir les propositions de l'atelier organisé par le Centre de Recherche Berbère-Inaleo (Paris) : « Problèmes en suspens de la notation usuelle à base latine du berbère » (24-25 juin 1996) et les propositions de la table ronde organisée par l'Université d'Utrecht en collaboration avec l'Université de Tilburg et l'Association Adrar (Pays-Bas) : « Vers une standardisation de l'écriture berbère tarfiṭ. Implications théoriques et solutions pratiques » (21-23 novembre 1996). Les actes de ce dernier colloque paraîtront prochainement dans les publications de la fondation M. Th. Houtsma Stichting.

BIBLIOGRAPHIE

- AARNE, A et THOMPSON, S., 1961. *The types of the Folktales*, Helsinki : Suomalainen tiedeakatemia.
- Abdel-Krim et la république du Rif, *Acte du colloque international d'études historiques et sociologiques 18-20 janvier 1973*, Paris : Maspéro, 1976.
- ALLATI, A., 1986. *Phonétique et phonologie d'un parler amazigh du nord-est marocain (le parler des Aït Saïd)*, Thèse de 3e cycle, Université d'Aix-en-Provence.
- AMEZIAN, M., 1971. *Abdel-Karim El Khattabi*, Caire : Edition Al Madani.
- AYACHE, G., 1990. *Les origines de la guerre du Rif*, Casablanca : Imprimerie Najah El Jadida.
- BASSET, H., 1920. *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger : Carbonel.
- BASSET, R., 1897. Etudes sur les dialectes berbère du Rif marocain, *Actes du XIe congrès des orientalistes, section V*, Paris, p 71-171.
- BEZZAZI, A., 1993. *Etude d'un Corpus de Contes Oraux au Maroc oriental*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université d'Oujda.
- BEZZAZI, A./KOSSMANN, M., 1997. *Berber sprookjes uit Noord-Marokko*, Amsterdam : Uitgeverij Bulaaq.
- BIARNAY, S., 1917. *Etude sur les dialectes berbères du Rif*, Paris : Leroux.
- BLANCO IZAGA, E., 1930. *La Vivienda Rifeña*, Ceuta : Imprenta Imperio.
- BLANCO IZAGA, E./HART, D.M., Ed., 1995. *Emilio Blanco Izaga: Coronel en el Rif*, La Biblioteca de Melilla, N° 8, Melilla, Ayuntamiento de Melilla/Fundacion Municipal Sociocultural/UNED-Centro Asociado de Melilla.
- BOUKOUS; A., 1995. *Société, Langues et Cultures au Maroc. Enjeux symboliques*, Rabat : Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.
- CADI, K., 1987. *Système verbal rifain : forme et sens*, Paris : SELAF.
- CADI, K., 1990. *Transitivité et diathèse en tarifit : analyse de quelques relations de dépendances lexicale et syntaxique*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université de la Sorbonne Paris III.
- CHAKER, S., 1984. *Textes en linguistique berbère : Introduction au domaine berbère*, Paris : Editions du C.N.R.S.
- CHAMI, M., 1979. *Un parler amazigh du Rif marocain: approche phonologique et morphologique*, Thèse pour le Doctorat de 3e cycle, Paris V.
- CHTATOU, M., 1982. *Aspects of the phonology of a berber dialect of the Rif*, Ph.D, School of Oriental and African Studies, University of London.

- COON, C.S., 1931. *Tribes of The Rif*. Harvard African Studies, Cambridge, Massachusetts: Peabody Museum.
- DESTAING, E., 1907-1911. *Etude sur le dialecte berbère des Beni Snous*, Paris : E. Leroux, 2 vol.
- EL AISSATI, A., 1989. *A study of the phonotactics of the Asht Touzine Tarifyt dialect*, Mémoire de D.E.S, Faculté des Lettres, Rabat.
- EL AYOUBI, M., 1994. *Description phonologique du parler amazigh des Aït Waryaghel (Rif)*. Mémoire de DEA en Linguistique berbère, Paris : INALCO.
- EL KIRAT, Y., 1987. *Spirantisation in the Beni Iznassen dialect: Diachrony and synchrony*, Mémoire de D.E.S, Faculté des Lettres, Rabat.
- EL SABRI, S., 1995. *Approche du phénomène de la croissance urbaine dans le Rif Central (Province d'Al Hoceïma, Nord du Maroc) : cas du doublet Imzouren-Bni Bouayach*, thèse de doctorat, Université d'Amsterdam.
- ESSADKI, A./OTTEN, R., Ed., 1997. *Řecyad n ĩmūt/Strijdkreet van de aarde : řiqessisin řirifiyin/řiffijnse gedichten*, Aalsmeer : Dabar-Luyten.
- GALAND-PERNET, P., 1998. *Littératures berbères. Des voix, des lettres*. Paris: PUF.
- GAUDIO, A., 1981. *Maroc du Nord: cité andalouse et montagnes berbères*, Paris : Nouvelles Editions Latines.
- GROHMANN-KEROUACH, B., 1971. *Der Siedlungsraum der Ait Ouriaghel im östlichen Rif*, im Selbstverlag des Geographischen Instituts der Universität Heidelberg.
- HAMADI, 1998. *Récits des hommes libres : contes berbères*, Paris : Editions du Seuil.
- HAMDAOUI, M., 1985. *Description phonétique et phonologique d'un parler amazigh du Rif marocain (Province d'Al Hoceïma)*, Thèse de 3e cycle, Université d'Aix-en-Provence.
- HART, D.M., 1976. *The Ait Waryaghar of the Moroccan Rif*, The University of Arizona Press.
- HART, D.M., 1997. *Estructuras Tribales Precoloniales en Marruecos Bereber. 1860-1933: Una Reconstrucción Etnográfica en Perspectiva Historica*, Granada : Universidad de Granada/Diputación Provincial de Granada, 1997.
- IBÁÑEZ, E., 1944. *Diccionario Español-Rifeño*, Madrid.
- IBÁÑEZ, E., 1949. *Diccionario Rifeño-Español*, Madrid.
- IBÁÑEZ, E., 1959. *Diccionario Español-Senhayí*. Madrid.
- KINGSMILL HART, U., 1994. *Behind the Courtyard Door: The Daily Live of Tribeswomen in Northern Morocco*, The Ipswich Press.
- KOSSMANN, M., *Esquisse grammaticale du rifain oriental (parlers des Beni Iznassen et des Kbdana)*, manuscrit.

- KUNZ, R./MÜLLER R.D., 1990. *Gifigas gegen Abd el Krim: Deutschland, Spanien und der Gaskrieg in spanisch-Marokko 1922-1927*. Verlag Rombach Freiburg.
- LAOUST, E., 1927. Le dialecte berbère du Rif, *Hesperis*, p 173-208.
- MEROLLA, D., 1996. *Gender community in the Kabyle literary space : cultural Strategies in the Oral and in the Written*, Leiden : CNWS.
- MONTAGNE, R., 1986. La vie sociale et politique des berbères, in *Regards sur le Maroc : Actualité de Robert Montagne*, Paris : Publication de CHEAM.
- PENNEL, C.R., 1986. *A Country with a Government and a Flag : The Rif War in Morocco 1921-1926*, Menas Press Limited, Cambridge.
- RENISIO, A., 1932. *Etude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen, du Rif et des Senhaja de Sraïr*, Paris: Leroux.
- SAIB, J., 1988. Réflexions sur la phonologie des dialectes berbères du Nord du marocain, in *Le Maroc et la Hollande*, Rabat : Publication de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, p 271-289.
- SARRIONANDIA, P., 1905. *Gramática de la lengua rifeña*, Tanger : Topografía Hispano-Arábica de la Mision Católica.
- TAIFI, M., 1991. *Dictionnaire Tamazight-Français (Parlers du Maroc central)*, Paris: L'Harmattan-Awal.
- TANGI, O., 1991. *Aspects de la phonologie d'un parler berbère du Maroc: Aïth Sidhar (Rif)*, Thèse de Doctorat, Paris VIII.
- WOOLMAN, D.S., 1968. *Rebels in the Rif : Abd El Krim and the Rif rebellion*, Stanford University Press, Stanford, California.

CONTES

Danfust n dnayen wumaŋen

HAŽIT-KUM¹ !

Dnayen iqsen d umaŋen, ižž yā-s g fus-ines, itciš mliħ. yā-s ižž n dfruxt. Ižžen ineqq-it žžue, yā-s sebea n dāwa-ines. Yallah, yallah, ur ietteq uma-s, yā-s ārzeq ašallah awlayllah. Uma-s ineqq-it žžue. Kulši tetten myir ārħie žžfen ā dmūt, ū teffyen ū tidfen. Eziz-es-nni laħas elithum. Neŋnin ineqq-in žžue msaken. Yā-s ižžen iteffey šwitti, ižemme-ed šway ixāŋiŋen, itxiyyaq-iŋen itessā zeg-sen. Itawi-āsen-d iyeddiwen i yen ižžfen ā dmūt.

Iwa yātaħ, zid nhar-a, zid dīwešša... Hedd ū ineffec hedd (ZEG WAMI DEĠA DDENYA, DEWWI-ANEY DDENYA). Waha, ikkā eziz-es-nni, yā-s iž ufunas iššat, issufey-it a t-iseddeq i žžmaeet: « Alaylaha illa llah, ma tsemsu yir fxi inšacellah. Aya žžmaeet ! Qa wen iya iyedđfen afunas-a, a t-nwezzec faħū. » Netta yātaħ isenneđ amya, isenneđ meskin. Myir iyeddiwen x uqemmum-ines, myir dueāyend. Iqqim ikmeš meskin ufrux-nni. Iwa fuħa neŋnin usin-d yir ffran d ffran, eedđend ixef-nsen, fux ađ yeđđfen afunas-nni. Walu sebea iqsen, zid yallah ssa, zid yallah ssa, ū zemmān. A d-ihedd x-sen ađ ig: « Huw ! » A ten-isiyyeb s waššawen. Gg²aman afunas-nni. Netta yātaħ meskin.

Inna-s:

— Mfi ssney ifa a y-ig eziz-i dasyāt, fa nneš ataf kkāy ađ yeđđfey afunas-in.

Uxa ġin x-s: « kay, kay !... » Žžmaeet fuħa, kk²tin x-s dašarift, qeħken x-s, ssebriqqimen² (QA ZEG WAMI DEĠA DDENYA, IĠA USEBRIQQEM A WRADI):

— A ffran ! a ffran ! Araħ-id a tzađ mux inna wumam !

— Min inna ?

— Inna-k: « Mfi ya ađ ay-yewš eziz-i dasyāt, ađ yeđđfey afunas-a. »

Iraħ fuħa eziz-es-nni iššenšef-it.

Inna-s:

— Kkā, mix iq ay-dfeŋħeđ da ag žžmaeet. Kkā a traħeđ a tneāqeđ... Wata kkā yeđđf-it, ađ aħ-gey dnayen dseqqā ! I s-inna eziz-es-nni.

Iwa netta ikkā afrux-nni ġ-s žžue (QA ŽŽUE D ACEFFAN). Ikkā, yallah, yallah... Imsemmā šwit, šwit, šwit... Ttaq iħsi afunas-nni uxa yessās-it, uxa iqežže-it. Iqežžec afunas-nni iyedđf-it, uxa bārġen sebea-nni, yen i x-s iqeħħken. Qqimen bārġen ufah, dduniť deqqim dešsqā.

¹ « Hažit-kum ! Je vais vous conter une histoire ! » : c'est la formule par laquelle s'ouvrent les contes chez les Ayt Weryaghel.

² Faire semblant, être hypocrite.

Les deux frères

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Il était une fois deux frères. L'un des deux qui avait une fille, était très riche et vivait confortablement. L'autre avait sept enfants et vivaient tous dans la misère. Le premier qui était nanti d'une immense fortune, ne portait aucun secours à son frère. Le misérable et ses enfants qui ne se nourrissaient que d'herbe, passaient leur temps allongés sur le sol. Ils ne sortaient jamais sauf le fils aîné qui allait de temps en temps dehors afin de récupérer des fripes, pour les raccommoier et s'en vêtir. Il ramenait des épinards sauvages pour nourrir ses frères et ses soeurs qui restaient allongés à terre.

Les jours passèrent... C'était chacun pour soi, l'un ne portait secours à l'autre (DEPUIS QUE LE MONDE EXISTE, L'INDIVIDUALISME PRIME). Le riche avait un taureau agressif. Il décida de le sacrifier et d'en faire don aux habitants du village. Il déclara publiquement : « Il n'y a de Dieu que Dieu, vous n'entendez que du bien, si Dieu le veut ! Je m'adresse à vous tous ; celui qui arrivera à terrasser ce taureau, je lui en offrirai une part ». Son neveu qui avait sa famille à charge, était allongé, dévêtu et barbouillé d'épinards. Tous les hommes forts du village c'étaient présentés pour combattre le taureau. Ils étaient sept. Ils luttèrent, luttèrent... sans pouvoir le faire tomber. Le taureau les menaçait en meuglant : « Huw ! » les encornant et les jetant à terre. Ils ne purent le vaincre.

— Si mon oncle m'en donnait une part, à moi aussi, je combattrais ce taureau, dit le neveu.

Les villageois se mirent à rire : « Kay, kay !... » Tous l'applaudirent en se moquant de lui et lui dirent avec hypocrisie (DEPUIS LA NUIT DES TEMPS, L'HYPOCRISIE EXISTE) :

— Vas-y ! vas-y !

— Eh ! Toi ! dirent-ils à la cousine. Tu as entendu ton cousin ?

— Qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle.

— Il a dit : « Si mon oncle m'en donne une part, je combattrai ce taureau » lui rapportèrent les sept lutteurs.

L'oncle entendant cela, se dirigea vers le malheureux, le secoua violemment et lui cria :

— Va-t'en ! Pourquoi me déshonores-tu devant les villageois ? Allez déguerpis ! Et d'un air ironique, ajouta : « Vas-y, lève-toi et fais-le tomber, je t'en donnerai deux parts ! »

Le jeune garçon se leva. Malgré la faim (LA FAIM EST INSUPPORTABLE), il lutta contre le taureau, s'approcha de lui, lentement... se colla contre lui et subitement le prit par les cornes et le renversa. Il remporta le combat. Les sept lutteurs qui se moquaient de lui, en restèrent bouche bée. Il y eut un silence terrible.

Iwa yāsen ufunas-nni, wezzen-t wšin-as dnayen dseqqā. Iežeb-as fhaḥ fux i eziz-es-nni. Iwa iwwi dnayen dseqqā-nni ā daddāt. Ieteq yemma-s, ieteq ḥaḥa-s d ayeḥma-s, ineqqin žžue.

Iwa zid, zid kkān āwwḥen, denna-s yeḡi-s, tenni weh i yā-s:

— A ḥaḥa wi i gyeḡḡfen afunas-nni ?

— D umam a yeḡi d umam, d memmi-s n eziz-em.

Iežeb-as fhaḥ (*QA LHIMMA A MMI HENNU TEEŽIḤ I MKULL WAHED*). Iwa qqimen sswēžden amensi. Uxa denna-s defruxt-nni:

— A ḥaḥa !

— Ah.

— A nessek ā mmi-s n eziz-i, a d-yas aki-ney immunsu.

— Iwa ssek yā-s a yeḡi.

Qa iežeb-as fhaḥ fux. Uxa dessek yā-s. Inna-s: « Lla a wečma ū d-tisey ši. Yeḡi-s n ttažā ū d-tis ag mmi-s imesci. Neš ecuyney, neš ḡuzey, neš d ažican, d aeāyan... Ū d-tisey ši a wečma, ḥta mafa iḥeddef Rebḥi fweqt. »

Eawed, deawed desqaḡ-d yā-s ; inna-s-d amya. Eawed, deawed-ed desqaḡ-ed yā-s māṭayen, wis deḥt mārat...

Iwa yusi-d meskin: — « Ssalam uelikum. » — « Ssalam muḥmatullah. »

— Iwa a wečma, neš ha mux ḡiy, ha mux ḡiy... Immi i d-ya-sey min zeg-i ya degged ?

— Lla a yuma, šek d memmi-s n eziz-i, d ddem-inu a nqessā māra.

Iwa qessān ilaxiriha, qqimen tqessān, tqessān, temḡaḡān... Ḥaḥa-s d yemma-s, kkān aḡ ṭsen. Nettaḡ deqqim temḡaḡā ag mmi-s n eziz-es. Denna-s:

— Ma desned min id aḡ-ya-iniy ?

— Hiwa.

— Ha yis n ḥaḥa, ha fesnaḥ n ḥaḥa, ha aruḡ n ḥaḥa. A nekkā a nuš i ddenya a nugū.

— Min deqqāḡ amya ? Qa neš d aḡamuš ū ḡam-zemmāy.

— Lla neš aḡ ušey i ddenya a nugū, neš d ššek.

— Ya weddi qa neš ū ḡam-zemmāy.

— Lla, neš a nugū.

— *Twekkel ela llah.*

L'oncle, frère de son neveu, égorga le taureau, lui donna les deux parts et distribua le reste aux villageois. Le jeune homme prit l'offrande et retourna chez lui nourrir son père, sa mère, et ses frères qui mourraient de faim.

Tout le monde rentra chez soi. La fille unique demanda à son père :

— Qui a combattu le taureau ?

— C'est ton cousin, ma chère fille, dit-il tout content (*TOUT LE MONDE AIME LE COURAGE*).

Pendant que le dîner se préparait, la jeune fille dit :

— Père !

— Oui.

— Peut-on inviter mon cousin à dîner ?

— Si tu le veux invite-le ! répondit-il d'un air heureux.

Elle lui fit parvenir une invitation à laquelle, il répondit : « Cousine ! Je ne peux pas venir. Le fils d'un pauvre ne peut se rendre chez la fille d'un riche. Je suis mal vêtu... Non, cousine, je ne peux pas me rendre chez vous, sauf si ma situation change ».

La jeune fille insista une deuxième fois, puis une troisième. Le neveu finit par se plier à la demande et se rendit chez eux.

Après les salutations le jeune homme dit à sa cousine :

— Cousine, tu connais ma situation... Alors, pourquoi ? Que veux-tu ?

— Cousin, répondit-elle, tu es le fils de mon oncle, le même sang coule dans nos veines. Passons la soirée ensemble.

Ils veillèrent tous ensemble, s'amusant et discutant... Les parents finirent par aller se coucher. Une fois seule avec son cousin, la jeune fille lui dit :

— Sais-tu ce que je vais te dire ?

— Non, dit-il.

— Prenons le cheval de mon père, son arme, ses vêtements et fuyons d'ici !

— Que dis-tu ? Je ne suis qu'un jeune garçon, je ne peux pas assumer cette responsabilité !

— Je t'en prie, partons ensemble !

— Non, je ne peux pas faire cela.

— Si, partons, insista-t-elle.

— Alors, allons-y !

Ikkā iqḥeq uyes-nni, iksi fesnaḥ-nni ḍ aruḍ n ḥaḥa-s. Sebbḥen-d ū ġin. Xwa ḍamūt, emā ḍamūt... Gguren yallah, yallah, wšin i ddenya. Zid, zid xedfen ā ḍnayan i yebriḍen, ufin ḍin iz uwessā, iwsā. Iqqim:

— Ssalam uelikum.

— Ssalam muḥmatullah.

— Min ḍa teggeḍ a wliḍi ?

— Maḡey aḥriḍ n sḥfameḥ ag weḥriḍ n nndameḥ.

— Immi qqān aḥriḍ n sḥfameḥ ? Immi qqān wen n nndameḥ ?

— Aḥriḍ n sḥfameḥ, a trīqīḍ seḥca izmawen, ḍ seḥca iqetṭaen, ḍ Eiša Ulbayḍa, ḍ Susa n Belqemqam.

— Iya fīqiy !

— Aḥriḍ n nndameḥ, qa a tkkem ḍeft iyyam ḍeggūm gi ḍiššin.

— Ih ya yuma, dewwiḍ-ay-d a y-ššend ḍiššin.

— Lla, lla aya weḥma, āwah a nawi aḥriḍ-a.

Uxa yenna-s netta uwessā-nni:

— Neš ifa eaḍ ū tzummiy, ifa eaḍ ū ḍay-yāzim ārendan, neš mmaḡey iḥriḍen-a. Aḥriḍ-a i ḍexseḍ a tawiḍ šek. fux mani ḡan icessasen-nni, eaḍ ū t-iwwi ḥedd eemmās. A tkkeḍ ḍemniyyam ḍeggūḍ gi ḍiššin ufa ḍewwiḍ aḥriḍ-a.

— Neš, ḍ wa iya awiy.

Iwwi aḥriḍ-nni, yallah, yallah išāref x seḥca izmawen. Neṭnin eeyyḍen:

— Hah, hay a ḥnaḍem a Rebbi ! Ufa ḍ iżžen ma iḍcem-d uḥriḍ-a, šek ḍḍeemeḍ-as-d.

— Deemey-as-d. Min ya ḍeggem ? ū ḍas-ḍezmīm. Ma tmenyam s iż n fḥeqq ma funasi waha ?

— Netmenya s iż n fḥeqq.

— Iwa tiššem-ay-d, iż iż.

Iwwiḍa ḍaxxand ā ttasie, iḡa g-s ḍamyāt-nni, yeḡi-s n eziz-es. Tmenyan, tmenyan... Irah a niqess, a niqḍee. Šafi iqḍa-ten s seḥca, iksi iqān-nsen yuḡū ikemmeḥ x uḥriḍ-ines.

Iggū, iggū... aḍ išāref x seḥca iqetṭaen eawḍ. Neṭnin eeyyḍen:

— Hay, hay a ḥnaḍem a Rebbi ! Ufa ḍ iżžen ma iḍcem-d uḥriḍ-a, šek ḍḍeemeḍ-as-d.

— Deemey-as-d. Ma tmenyam s iż n fḥeqq, ma funasi waha ?

— Netmenya s iż n fḥeqq.

— Tiššem-ay-d iż iż.

Il sella le cheval, prit l'arme et les vêtements de son oncle. Ils s'élançèrent à travers la nature au gré du hasard. Ils allèrent de terre en terre... Ils arrivèrent à la croisée de deux chemins et y trouvèrent un vieux sage :

— Bonjour, dit le jeune homme.

— Bonjour, répondit le sage.

— Maître ! Que faites-vous, ici ?

— J'indique le chemin du salut et celui du regret.

— Que voulez-vous dire par, le chemin du salut et celui du regret ?

— Sur le chemin du salut, vous affronterez, sept lions, sept pirates, Eica Ulbayḍa et Susa n Belqemqam, dit le sage homme.

— J'affronterai tout ce monde ! s'exclama le jeune homme.

— Le chemin du regret est infesté de poux, et vous y marcherez durant trois jours.

— Cousin, s'écria la jeune fille, effrayée, m'as-tu amené là où les poux me mangeront !

— Non cousine, ne crains rien, nous prendrons l'autre chemin.

— J'ai commencé à renseigner les gens sur le chemin à prendre alors que je n'avais pas encore l'âge de pratiquer le jeûne, dit le vieux sage. Le chemin dans lequel tu veux t'engager, personne ne l'a encore pris. Crois-moi, il vaut mieux marcher huit jours au milieu des poux que de prendre cet autre chemin.

— C'est décidé, c'est le chemin que je prendrai.

Ils se mirent en route, et rencontrèrent les sept lions.

— Hé ! l'homme courageux ! dirent les lions. Nul n'a osé prendre ce chemin et toi, tu as osé ?

— Oui, j'ai osé et vous ne pouvez rien faire. Combattez-vous avec raison ou sans ? demanda le jeune homme.

— Nous combattons avec raison, répondirent les lions.

— Alors, venez un par un.

Il planta pour sa cousine une tente un peu plus loin. Puis, il engagea la lutte contre les sept lions. Il remporta la victoire, les éliminant tous les sept, les découpa en morceaux, prit leurs pattes et continua son chemin.

En repartant, il croisa les sept pirates qui lui dirent :

— Eh ! homme courageux, lui dirent les pirates. Nul n'a osé prendre ce chemin et toi, tu as osé !

— Oui, j'ai osé et vous ne pouvez rien faire. Combattez-vous avec raison ou sans ? demanda le jeune homme.

— Nous combattons avec raison.

— Alors, venez un par un.

Tiššen-as-d, iž iž. Ttaq, ttaq ħta wami iten iqda qqac. Iqqim ižžen. uxa yenna-s-d netta:

— Ixessa min ya neg neš d ššek, yina ifa ead ssefmaḍey-ten, neš ifa teeyāy aki-sen weh.

Aḍ kĕn teggen řbaruḍ. S ġifet aḍ mmunswen. aḍ tisen māra. Weĕma-s fux qa yegwet-as ḍaxxand. Zid, zid uxa yenna-s i wenni: « Neš ū kiḍ-ek tyimiy ḍa faq ššyef. Neš qa yā-y ḍa ḍamyāt. muxas ya neg ? »

— A nḍfeq ḍisīt¹ ufunas, a s-nḥukk ššaḅun, a nqcen ihākusen, a ten-nḍeḡec; a nmmuyzar. Wen ya yyeḍren wen nneḍen, a t-iney.

— Waxxa.

Iwa, ḍefqen i ḍisīt ufunas, ḥukken-as ššaḅun. ḍeḡcen ihākusen a siḍi inek, nmmuyzaren. Ttaq, ttaq... Afrux-nni iyḍer wenni. inyi-t. Ha yenyit ! Iksi seḅca ižeḡifen, ha yecḍa yugū. Netta išāref x Ēiša Ulbayḍa, nettat ! ḍessfiwfiw:

— Yuy, yuy, yuy !... Iwa hayhay a ḅnaḍem a Rebbi ! Ufa ḍ iž ma iḍcem-d uḅriḍ-a. šek ḍḍecmed-as-d.

— Decmey-as-d. Ma tmenyiḍ s iž n řheq, ma funasi waha ?

— Tmenyiḍ s iž n řheqq.

Ššaḅen, yallah, yallah... Teggen řbaruḍ, irah a t-iqess ; ḍenna-s:

— Ahda ! šek ḍ siḍi, neš t-tismeyt-inek.

Iwša-s ḍxaḥend, inna-s:

— Ha ḍxaḥend-inem !

Ieḍa. Ttaq, ttaq... netta išāref x Susa n Belqemqam. netta yufa iž umezzuy issent, iž iyems-it. Netta ieiyyeḍ:

— Hay, hay a ḅnaḍem a Rebbi ! Ufa ḍ ižžen ma iḍcem-d uḅriḍ-a, šek ḍḍecmed-as-d.

— Decmey-as-d, min ya ḍgeḍ, ū ḍas-ḍezmīḍ. ma tmenyiḍ s iž n řheqq, ma qiyuyuci waha ?

— S iž n řheqq.

Neḡnin tmenyan. ttaq ttaq... Irah a t-iqess, Inna-s:

— Ahda ! šek ḍ siḍi, neš ḍ ismey-inek.

— Ār-ay ḍirtet-inek.

Yewša-s ḍirtet-ines ieḍa. Ha fux ifiyyef aḅriḍ kulši. Ieḍa ā iž n tteḡtaḡa. yufa ḍin ssuq, yā-sen ḍin ssuq ayt ḍmūt-nni. Iwwta ḍin ḍaxxand-nni, issās ḍin kulši. Yāsa-s šway ixāḡiten hah u hah, ihwa ā ssuq-nni. Neḡnin imsagā aki-sen. Ižžen, inna-s:

¹ Peau fraîche d'un bovin, il s'agit dans ce texte de la peau brute d'un boeuf.

Ils lutèrent un par un jusqu'à ce qu'il les élimina presque tous, il en restait encore un.

— Tu vas voir ce que je vais faire de toi, dit le jeune homme, les autres c'était seulement un entraînement pour moi.

Ils commencèrent la lutte. Le soir, à l'heure du dîner, ils firent la trêve. Le jeune homme retourna à la tente auprès de sa cousine pour dormir. Les jours passant, il lui dit : « Je n'ai pas de temps à perdre avec toi, j'ai une femme qui m'attend. Qu'allons-nous faire maintenant ? » demanda le cousin.

— Etendons la peau de taureau par terre, frottons-la de savon, dit le pirate. Nous mettrons nos chaussures, puis nous commencerons la lutte. Celui qui fera tomber l'autre le tuera.

— D'accord.

Ils étendirent la peau sur le sol, la frottèrent de savon. Puis, lutèrent, lutèrent... Tout à coup, le jeune homme fit tomber le pirate à terre et le tua.

Il prit les sept têtes, et continua son chemin. Il croisa Eica Ulbayḍa qui lançait des youyous : « Yuy, yuy, yuy !... Eh ! homme courageux, dit-elle. Nul n'a osé prendre ce chemin et toi, tu as osé le faire ! »

— J'ai osé, combats-tu avec raison ou sans ?

— Je combats avec raison, lui dit-elle.

Ils commencèrent la lutte. Il arma son sabre pour la couper, et elle se soumit à lui en disant :

— Arrête ! Tu es mon maître, et je suis ton esclave.

— Tu te soumets, alors donne-moi ta bague ! dit-il.

Elle la lui donna, et continua sa route... Il croisa Susa n Belqemqam, une oreille apparaît et l'autre la cache. Il cria :

— Eh ! homme courageux, nul n'a osé prendre ce chemin et toi, tu as osé !

— Oui, j'ai osé et tu ne peux rien faire. Combats-tu avec raison ou sans ? demanda le jeune homme.

— Je combats avec raison.

Ils lutèrent, lutèrent... Puis, il le coinça pour le couper avec son sabre, l'adversaire lui dit :

— Arrête ! Tu es mon maître, je suis ton esclave.

— Donnes-moi un de tes doigts, dit le jeune homme.

Il repartit avec un des doigts et continua le reste du chemin jusqu'à ce qu'il arriva à une plaine que les villageois avaient transformée en un marché. Il s'installa, planta sa tente en ce lieu, s'habilla rapidement de frifes, puis se dirigea vers le marché. Il croisa les villageois, et l'un d'eux lui demanda :

- Manis id-ḡekkid šek ?
 — Kkiy-d ssa.
 — Manis tekkiḡ ?
 — Kkiy-d ssa.
 — Dekki-d x ubriḡ-a šek ?!
 — Yih.
 — Āḡ. ha...

Netta ikk^{et}-it s iḡ useqqiḡ. amsuwweq-nni ikk^{ta} aḡenḡi-nni s iḡ useqqiḡ.
 Zeema fux inna-s ḡ aḡettiḡ. ū tekkiḡ x ubriḡ-nni. Iḡwef ā ḡexxand, iḡsi-d
 řesnaḡ-ines, ihwa-d. Inna-s:

- Ma yā-ḡum ḡa ři mani temsedean ma lla ?
 — Yā-ney, mayā ?
 — Aḡa yewwet-ay iḡ umsewweq s useqqiḡ.
 — Mix ř-yekk^{ta} ?
 — Ha mux as-nniy, ha mux as-nniy, ikk^t-ay.
 — Šek ḡewwi-d aḡriḡ-a ?
 — Yih.
 — Yā-ḡ limara ?
 — Yih.
 — Awi-d limara.

Iḡsi seḡea iḡān, ḡ seḡea iḡeḡiḡen, ḡ t-txaḡend n řiřa Ulḡiḡa ḡ t-tirtet n Susa n
 Belḡemḡam ; iwwi-ten ā uzeḡiḡ. Wami ten ya yawi ā uzeḡiḡ. netta ieiyyeḡ x
 řřaḡḡ-ines, inna-s: « Wa, smeḡḡey-t, yā-y seḡea n yessi a ḡeḡ-send yexḡā.
 Smeḡḡey-t. » Ha yewwi-t ssin ḡ řiřta, fuxen raḡen zi ssuḡ-nni ḡ řecyaḡ ḡ řḡarud.
 Ismeḡḡ-it uzeḡiḡ igga-s řiřta. iwwi yeḡi-s uzeḡiḡ. Weḡma-s, ḡa ḡeqqim aki-s d
 weḡma-s, ḡ yeḡi-s n eziz-es.

Iwa yallah, yallah iqqim, ḡa ḡ aḡeḡḡaf uzeḡiḡ. ixḡeq itawi-t-id. Iḡḡū itecyā
 ḡamma, ḡa ḡamma yessen-as aḡ ayḡ n ḡmūt-nni. Yiren zeg ḡ-s zi ssyd-nni.
 Inhar-a amya, ḡḡeřřa amya. Nnan-as řar-asen:

— Āwah a t-nawi ā řendi řřana (*řI N řEMḡAT řEQḡḡEH, řI N řWESSĀT řEINI*
AMNES) aḡ ieyā ḡamma. A s-t-nsiyyeḡ ā řendi řřana, aḡ yāḡ aḡ as-iḡen ḡeḡ
 řiḡi. A tukkā, aḡ iḡtiḡ řiḡaḡa, a neeyā mārā.

Nnan-as yen nneḡen:
 — Waxxa.

- Eh Etranger ! D'où viens-tu ?
 — Je viens de là, répondit le jeune homme.
 — Par où es-tu passé ? demanda le villageois d'un air étonné.
 — Je suis passé par-là...
 — Aurais-tu pris ce chemin ?
 — Oui.
 — Va-t'en, ou je te !... dit-il en le menaçant.

Le villageois pensant que le jeune homme lui mentait en lui disant qu'il avait pris ce chemin, lui donna une gifle. Il retourna à sa tente, prit son arme, et retourna au marché.

— Aurez-vous ici un lieu où l'on peut déposer une plainte ? demanda le jeune homme à quelqu'un.

- Oui, pourquoi ?
 — Un villageois m'a donné une gifle.
 — Et pourquoi, t'a-t-il frappé ?
 — Voilà ce que je lui ai dit... Et voilà pourquoi il m'a giflé.
 — As-tu vraiment pris ce chemin ?
 — Oui.
 — Aurais-tu une preuve ?
 — Oui.
 — Montre-la-moi ?

Il lui montra les sept pâtes, les sept têtes, la bague de řiřa Ulḡayḡa et le doigt de Susa n Belḡemḡam. Le villageois décida de le conduire devant le roi. Ce dernier lança un appel en s'exclamant publiquement devant son peuple : « Je donne à ce jeune homme le choix de prendre pour épouse une de mes sept filles ». Les villageois à cette annonce commencèrent déjà la fête en lançant des cris de joie et en tirant des coups de feu. Au palais, le roi célébra le mariage dans un faste grandiose en l'honneur de celui qui allait devenir son gendre. Quant à sa cousine fille de son oncle, la considérant telle une soeur la garda avec lui.

Le voici devenu gendre du roi, il en était heureux et bien dans sa peau. Chaque jour il allait jouer au ballon avec les autochtones du pays. Les jours passant, ces derniers le jalosèrent et décidèrent de tramer contre lui. Ils se dirent entre eux :

— Amenons-le chez telle femme (*IL SE PEUT QU'ELLE SOIT UNE VIEILLE ET MAUVAISE MÉGÈRE...*). nous lancerons le ballon vers sa direction, il mettra les pieds dans sa pâte à pain et la vieille mégère l'insultera, il en sera fâché et fera la tête et nous, ḡa nous donnera l'occasion de jouer au ballon entre nous.

— D'accord.

Ha wwin-t a fxiymet n Eendi Fřana. Tsiyyaben-as čamma, ttaq, ttaq... Ikka-s deg riti i Eendi Fřana. Temnaqā:

— A yemma ag umenneeruq-a, ag umennežru-ya, ag umħaħiy-a ! Manis d-yeikka ? Iwwi yeği-s uzeğid, iyir iwwi Zzin Lħađi. Yusi-d ađ aney-iften đa.

Ha řafi yāwweħ ixiyyeq, iħtiq fux aya siđi-inek, đenna-s wečma-s:

— Mi řřuyen aya yuma ?

— Lla, lla ū đay-yuy ři, ū zemmāy řway nhar-a.

— Lla, a yuma ħennu đ ři i ř-yuyen.

— Lla, lla a wečma, ū zemmāy i ři.

Duđeřřa-ines inna-s: «Xayallah a fřana-nney, eāđ-d x Eendi Fřana nhar-a aki ney đefđā. » Denna-s: «Waxxa. » Dawesāi-nni waxxa temnaqā đđegz"ef, yā-s uf đ ařemfař. Iwa đega ři n Imakla, aya siđi đrah yā-s:

— A Eendi Fřana ! Inna-m wuma: « Āwah aki-ney đefđāđ. »

— A đsa-inu yeği ħennu, qa mmumđey-t řway iđennat. Qa neř ammen iğiy weh a yeği ħennu, ū teřteřey ři g uf, ammen i gıy.

Iwa đusi-d:

— A đsa-inu ammi ħennu, iqqes-ađ řħař yak ammi ħennu !

— Lla wah, lla a eendi Fřana, immi ya đay-yeqqes řħař, qa đessawafed waha.

— I wellah a mmi ħennu. Qa ađ-iqqes řħař, qa ammen i gıy waha.

Iwa ħeđđān-d ĩtažin-nni, ma đ aqnuř istařu, nettař yetteřef-as fus, uxa yenna-s:

— Ađ ay-đemmfed Zzin Lħađi, mani yeğā ? Muđi fus-inem ađ iħārek đaqnuřt-a.

— Iwa ya mmi ħennu ! Mani ya đafed řek Zzin Lħađi ?

— řem ini-ay-t waha, mmeř-ay mani đeğā.

— A weddi ū ssiney.

— Lla, lla, mmeř-ay Zzin Lħađi. řem đzawāđ-ay-d s Zzin Lħađi, mmeř-ay-t.

— Iwa ya mmi ħennu, x-s seħca izmawen, đ seħca iqetħaen, đ seħca n đqebbař đ seħca n đudrin. Kulři teessasen x Zzin Lħađi. Mani t-ya-đafed řek ?

— Ammen i xsey ađ ay-đinid.

Iđreğ-as, uxa yuğū, yendeh yis-ines ddeg ddeg... ĩta đđsā-nni mani yeğā Zzin Lħađi, ĩta wemkan-nni.

Ils l'emmenèrent devant la tente de la mégère, lancèrent la balle dans sa direction. Le prince alla la chercher et piétina la pâte à pain. Furieuse, la vieille femme l'insulta :

— Eh l'étranger ! Espèce d'intrus de déraciné ! D'où vient-il celui-là ? Il s'est marié à la fille du roi et il croit posséder Zzin Lħađi. Et il vient nous déranger ici.

Se sentant insulté, il s'énerva et fāché rentra chez lui.

— Qu'as-tu mon frère ? demanda sa cousine.

— Rien, je n'ai rien. Je ne suis pas très bien aujourd'hui.

— Non, mon frère, je te connais. Il y a quelque chose qui ne va pas.

— Ne t'inquiète pas, dit-il, il n'y a rien de grave.

Le lendemain, il demanda à sa cousine d'inviter la vieille femme pour le dîner. La cousine prépara le repas, se dirigea vers elle et lui dit :

— Tante Flana ! Mon frère t'invite pour le dîner.

— Ma chère fille, hier je l'ai insulté, je suis comme ça rien ne reste dans mon coeur.

Cette dernière, malgré ses insultes avait un bon coeur et s'excusa d'avance en acceptant l'invitation. Elle se rendit chez lui et lui présenta ses excuses :

— Mon cher fils ! Je pense que tu es très fāché contre moi.

— Non, non ma tante Flana, dit le jeune homme. Pourquoi me fācherai-je ? Tu n'a rien dit d'offensant.

— Mon fils, il ne faut pas que tu te fāches, ainsi est mon caractère, je suis comme ça.

La cousine posa sur la table le tajine encore bouillant. Il attrapa le bras de la vieille femme et lui dit :

— Ou tu m'indiques l'endroit où je peux trouver Zzin Lħađi, ou je me sers de ton bras pour remuer ce tajine.

— Mon cher fils ! Il ne sera pas facile pour toi de trouver Zzin Lħađi.

— C'est à toi de me l'indiquer, le reste, je m'en occupe.

— Je ne sais rien ! dit-elle.

— Non, non... tu m'as insulté en invoquant Zzin Lħađi, tu te dois maintenant de me dire où elle se trouve.

— Mon fils ! Elle est gardée par sept lions, sept pirates, sept tribus ; ce sont tous les gardiens de Zzin Lħađi. Comment veux-tu l'atteindre ?

— C'est ce que je voulais entendre, dit le jeune homme.

Il lācha sa prise, monta son cheval et se dirigea vers le village de Zzin Lħađi.

Wami ya yexqer ġin-nni, iqqim iessas el a ħāra aya siđi s ġifet. itrah itas-ed. Zid, zid... Zzin Lħađi ġā-s iessasen, uxa isennet iessasen-nni min qqān. Uxa a d-inđu ueessas, a s-d-yini ħaḥ n đaddār:

— Škun, škun ?

— Sfaq iqes iessasen, đ ħaḥ uđuwwā i geđan.

Šafi ađ inđu ueessas nneđen, a s-d-yini wenni:

— Škun, škun ?

— Sfaq iqes iessasen, đ ħaḥ uđuwwā i geđan.

Yallah, yallah ađ inđu ā đaddār nneđen, a s-d-yini:

— Škun, škun ?

— Sfaq iqes iessasen, đ ħaḥ uđuwwā i geđan.

Řux ayt ħaḥ n dđšā zeema i geeddan, ū tegg'đet. Ĥta wami qqae zeema izra. issen awařen-nni. Izza Ĥta đudešša-ines, inhā-nni ulla. Inhā-nni fuxa, eđan-as iessasen. Izza ā đudešša-ines, uxa yezgur-itēn inđu netta. Inđu:

— Škun, škun ?

— Sfaq iqes iessasen, đ ħaḥ uđuwwā i geđan.

Ĥta wami yuđef ag Zzin Lħađi, gi mani tawa. Yeqqim-as gi đifi n đefyend điħa. Nettađ tezzeg đafyend a tmmunsu. Iga-s đxaťend n Eiša Ulbayđa, qa đxaťend n lžunun. Iga-s đxaťend n Eiša ulbayđa gi tteḥsi. Tezzeg ašeffay, draħ a tmmunsu, nettađ a tegg đxaťend-nni « Trenn ! ». Nettađ a s-đini:

— *Bismillah āraħman āraħim !* Maġā aya siđi-inek, nhar-a min yuyen tteḥsi-ya ? Min issensunen gi tteḥsi-ya ?

Ĥta wami đeqđa ašeffay, đufa đxaťend. Đenna-s:

— Mfi ya ssney wi id ay-iġin đa đxaťend-a Ĥta a t-sḥeddey đ fišart i seḥa yezmawen đ seḥa iqettaēen đ seḥa n đqebbať. A sen-t-sḥeddey đ fišart, a t-nnyen zeema s fħarud. Đešĥā šiħaža, đenna-s: « Walakayenni ū đa d-itiwwđen myi ħnađem āgaz, ħnađem ššmat ū zemmā a d-yawed ā wemħan-a. »

Iffy-ed netta yenna-s:

— Đ nneš i šem id-iwwđen.

— Min đin ?

— Zawān-ay-d zġ-em. Ha muķas, ha muķas...

Iwša-s fexbā, đenna-s: « I min tušed fux ? »

Il arriva à la nuit tombée et se posta afin d'épier le va et viens des gardiens. Il écouta ce qu'ils se disaient entre eux. Un gardien entrava la clôture de la maison, le propriétaire demanda :

— Qui va là ?

— Réveille le sommeil des gardiens ! C'est le chef du village qui vient de passer, répondit-il.

Un autre gardien, passa la clôture de la maison. Il dit :

— Qui va là ?

— Réveille le sommeil des gardiens ! C'est le chef du village qui vient de passer...

Un autre passa...

— Qui va là ?

— Réveille le sommeil des gardiens ! C'est le chef du village qui vient de passer...

Le prince pénétra dans la propriété.

— Qui va là ?

— Réveille le sommeil des gardiens ! C'est le chef du village qui vient de passer, répondit-il.

Il se mit à l'ombre d'une chamelle. Zzin Lħađi vint traire du lait pour préparer le dîner. Discrètement, il plaça la bague de Eica Ulbayđa dans le sceau. Quand elle eut fini de traire, elle prépara la table pour le dîner et en renversant le lait, elle entendit le bruit causé par la bague.

— Ô ! Mon Dieu ! Qu'elle est ce bruit ? Qu'a ce bol aujourd'hui ?

Elle but le lait, puis constata qu'il s'y trouvait une bague au fond du bol :

— Si je trouve celui qui a osé mettre cette bague dans mon bol, je le donne comme proie aux sept lions, aux sept pirates et aux sept tribus. Ils le tueront, dit Zzin Lħađi en rajoutant : « Mais, seul un homme courageux peut parvenir jusqu'ici. Un homme faible ne peut atteindre cet endroit ».

Le jeune homme sortit alors et lui dit :

— Je suis cet homme courageux et j'ai osé arriver jusqu'ici.

— Que veux-tu ?

— Ils m'ont insulté, voilà, voilà...

— Et que veux-tu maintenant ?

— Tuṣey a ṣem-ksiy.

— A y-ḍeksid !

— Yih, ḍqebḍed ṣem ?

— Yih.

— Muxas ya neg ?

— Gi nnhā n žžemca, yā-neḡ ssuq-nney. Nteffey netsuwwaq¹ gi ḍeemmariyin. Neṣ ḍaemmariḡ-inu t-tazegzawt, trusend x-s ḍzizwa ; fux āh a tḍewfed ā wemḡan-ineḡ, nnhā wayeffani a ḍin ḍifid.

Ṣafi, ikkā ineqḍw-ed fuxen:

— Škun, škun... ?

— Sfaq iḍes icessasen, ḍ baḡ uḍuwwā i geḍan.

Ḥta wami i d-icḍa ā fḡar. Icesses ḡta nnhā-nni n žžemca mig teffiyend aḍ suwwqend. Aqand gi ḍeemmariyyin fux. Nettaḡ qa ḍemmif-as ḍaemmariḡ-ines, t-tazegzawt ggūnd x-s ḍzizwa. A waha, ikkā iḡ uwessā tawin-t aḍ issumā gi ḍhemmaḍ¹ itsummā g iḡ usamimā. Baḡa-s iteeyā fḡaruḍ. Netta ineddḡ-ed ayyuḡ, iḡa-s ḍḍfā ā imezzuyen, ḡuma ū ḍas-itṣeddi ḍḡāḍa. Netta aḍ inni x uyyuḡ-nni, nettaḡ a x-s ḍenneqḡeb ḍḡāḍa-nni. Aḍ iwḍa, fa netta, fa ḍḡāḍa-nni, a tsar x uḡaras-nni. Neḡnin fuxa ssuq-nni aḍ ḍehḡken: « Kay, kay, kay... » ḍehḡken x-s fux ; netta itegg-asen žehḡha. Netta a sen-d-yini fuxa uwessā-nni zi dḍhā:

— Ha yewwi-aḡum-t aya feḡšum, ha yewwi aḡum-t ! I sen-d-yeqqā.

Netta aḍ as-iḡ ḍḍfā ar imezzuyen, ū t-itṣeddi, Netta aḍ ikkā aḍ inni x uyyuḡ-nni, netta a x-s ḍenneqḡeb ḍḡāḍa-nni. Neḡnin: « Kay, kay, kay... » Ssuq ikkmef. Uxa qa ḍ abuhali: « Šuf mux ḍas-itegg uyyuḡ ! »

— Ha feḡneḡ aya feḡšum ha yewwi aḡum-t.

Ḥessḡen x-s ḍ abuhali. Ḥta wami dduniḡ ḍeqḡek, ḍekkes feḡḡben-ines gi ḍḍehayt. Ḥta wami yāsa ssuq-nni fux, ḍehḡken žziwnen ḍaḍehḡhayt. Irah ineddḡ-ed yis-ines. Ttaq.ttaq... Netta iṣeqq ḍaemmariḡ ddeg, ddeg... Issiḍef-it g fadden x uyis, netta iḡemmeq-as mliḡ. Ixḡeq ddeg ddeg... Makayen ḡir llah. Nnan-as:

— Nnaḍū mafa izwa ayzā ḍewḡem-d, mafa icḡen g uyzā, tteḡeemt.

Uḡin izwa ayzā x uyis. Inna-s uwessā-nni:

— Ū ḍaḡum-t-nniy, ha yewwi-aḡum-t, ha ya feḡšum, ha yewwi aḡum-t ! Ū ḍaḡum-t-nniy ?

Ṣafi iwwi Zzin Ḥḡaḍi. Wami ya yawi Zzin Ḥḡaḍi. ixḍef fux ā ḍemyāt-ines. ituš aḍ yawi fux fa ḍ weḡma-s. Inna-s:

¹ Panier en alfa ou en palmier

— Je veux t'emmener avec moi.

— Tu veux m'emmener ?

— Oui, si tu es d'accord.

— D'accord, je veux bien.

— Comment va-t-on faire pour partir d'ici ?

— Le vendredi, les jeunes filles se rendent au marché dans des baldaquins, le mien est de couleur verte sur lequel les abeilles se posent. Maintenant tu retournes chez toi, et le jour du marché, il faudra que tu sois là.

Il enjamba de nouveau la clôture pour se rendre à son lieu d'escale :

— Qui va là ?

— Réveille le sommeil des gardiens ! C'est le chef du village qui vient de passer...

Vendredi jour du marché arriva. Les jeunes filles sortirent dans leurs baldaquins. Zzin Ḥḡaḍi était installée dans le sien de couleur verte et une multitude d'abeilles l'entouraient. Le jeune homme conduisait son âne à qui il avait mis la croupière aux oreilles afin que le bât ne tienne pas. Dès qu'il montait sur l'âne, il tombait et le bât tombait sur lui. Tous ceux qui étaient présent riaient en se moquant de lui. Mais lui, il faisait le clown. Il y avait là, un vieux sage qu'on amenait à un endroit ensoleillé afin qu'il profite du soleil. Le sage homme leur dit du haut de sa montagne :

— Prenez garde, il vous la prendra !

Le jeune homme monta une nouvelle fois sur son âne, toujours le bât à l'envers et retomba de nouveau. Tous dans le marché s'éclataient de rires. Le vieux sage les avertit encore en leur disant :

— Prenez garde, prenez garde ! Il vous la prendra.

Ils le prirent pour un fou. Rassasiée, la foule se calma de ses rires. Le jeune homme repartit et revint sur son cheval au marché. Il se dirigea vers le baldaquin, enleva la jeune fille et partit au galop. Les villageois s'exclamèrent :

— S'il a traversé le fleuve nous reviendrons. Mais, s'il est encore dans le fleuve, nous le poursuivrons.

Ils se mirent à sa poursuite et purent constater qu'il avait déjà traversé la rivière. A leur retour, le vieux sage leur dit :

— Je vous ai pourtant mis en garde et averti en vous disant : « Attention, il vous la prendra ! » Oui, je l'ai bien dit.

Il épousa Zzin Ḥḡaḍi et se rendit chez sa première femme. Il décida aussi de prendre pour troisième épouse sa cousine :

— Dessned a weċma ! Qa dnayen demyarin qa d tina, wis dfaċa d ššem. Qa xelli d ššem, a ššem-awiy.

Ammen i s-igā. Iḡa-s dameyra i weċma-s. Iḡa dameyra i Zzin Lħađi. Ha iṣebbħ-ed fuxa s dfaċa n demyarin.

Iwa ixfeq: « A wlidi neš ađ āwwħey ā dmut. » Inna-s i yeđi-s uzeđiđ:

— Šem ma aki dāwwħed ma a tqqimed ?

— Lla, neš manis ma dekkid šek, aki-k kkey.

Ha yessāwħ-d dfaċa n demyarin yuđū-d. Yallah, yallah... S Imatae-ines, s isemyan-ines, Eiša Ulbađa d Susa n Belqemqam. Aštāllah awlayllah, yekk-ed x Eiša Ulbađa, ineddħ-it-id. Ikk-ed x Susa n Belqemqam, ineddħ-it-id. Yallah, yallah... ħta wami i d-immās gi ddšā-nšen. Qa ū t-išsin ħedd fux. Wami id-ya-yemmās gi ddšā-nšen g iž n đeerut, đixuzan t-tišemfāfin, fyaši bezzaf. A štāllah a wlayllah. Baċa-s n đefruxt-nni d femqeddem. Ixfeq :

— Ya laif, ya laif ! Min x-ney d-isebbħen amya g umħan wayeffani ? Ġāwem-d điyāyizin, ġāwem-d ddhen, ġāwem-d ayrum.

Baċa-s n đefruxt-nni fux iteiyyađ x žžmaeet, ġāwen-asen-d, ħedđān-asen-d ar ađin. Yallah, yallah... Iṣebbħ-ed kulši t-tixuzan. Yumayen, đeft iyyam, ṣebbħend-id d ipisuten, kulši t-tuđrin, t-tandind.

— Aštāllah, aštāllah ! Min đaney-d-isebbħen đa ? Mani-s id-ikka manaya ? Mani-s id-ikka uzeđiđ-a ? Mani-s i d-ikka inaċ-a ?

Ha waxxa iwa iqqim gi ddšā, zid, zid... ū yessin ħedd min enan. Dfaċa n demyarin aqa-nd ađixef. Ššind swind, qa yā-send isemyan. Řux idwef d azeđiđ. Seṣea-nni ifa iyeđren afunas, imken eeyqen zġ-s šiħaža, belħeqq žžin-t ammen.

— Āwaħ aya ffan a negmā !

Ibeddef isem. Itraħ aki-đsen gemmān, igġed zeg-sen a t-nnyen. Uxa yenna-s i Eiša Ulbađa d Susa n Belqemqam:

— Nhā ū đay-đufim ū d-āwwħey ađ yin-ni, hiya qa nyin-ay...

Qa a t-nyen. Iggū igemmā, zid zid... Ar iž n nnhā nnyin-t. Nyin-t uyemen-t s đxedmit ū ġ-s žžin wuħbef. Uyemen-t nyin-t, žžint gi ši n đagġand. Šafi ugurend.

Netnin fcan-ten-d-isemyan:

— Mani yekka siđi ? mani yekka siđi ?

— Lla, lla aqa-t yusi-d, aq-et yusi-d.

— Mani yekka siđi ?

— Aq-et yusi-d.

— Cousine, voilà mes deux femmes et la troisième sera toi.

Il célébra la fête du mariage pour Zzin Lħađi et sa cousine. Voilà maintenant, qu'il a trois femmes.

Un jour, il décida de retourner en son pays. Il demanda à la princesse première épouse :

— Veux-tu partir avec moi ou rester ?

— Non, mon prince là où tu iras, j'irai.

Il prit le chemin du retour accompagné de ses trois femmes, de ses esclaves, Eica Ulbađa et Susa n Belqemqam. Ils marchèrent, marchèrent... Il arriva à son village, mais aucun ne le reconnut. Il s'installa en haut d'une colline, planta des tentes blanches pour ces compagnes. Le père de la jeune fille, qui était le chef du village, s'étonnait de ce qui se passait. Il demanda aux villageois :

— Mon Dieu, que se passe-t-il donc à cet endroit ? Préparez les cruches de lait, du beurre et du pain.

Ils emmenèrent la nourriture en offrande de bienvenue. Trois jours après, les tentes furent remplacées par de belles maisons, dominées par un palais. La colline se transforme en une grande ville.

— Mon Dieu, mais d'où viennent ses gens ? se demandaient les villageois. D'où vient ce roi ?

Les jours passèrent, et nul ne savait qui ils étaient. Les trois épouses vivaient à l'intérieur du palais servit par leurs esclaves. Le jeune prince était devenu un roi. Les sept lutteurs de taureau qui avaient compris que s'était le misérable jeune lutteur qui était revenu. Mais, ils restèrent discrets.

— Nous allons à la chasse, veux-tu venir avec nous ? demandèrent les sept lutteurs.

Il accepta de les accompagner à la chasse, malgré sa peur qu'ils ne le tuent. Il dit à Eica Ulbađa et Susa n Belqemqam :

— Si un jour où je ne reviens pas avec eux de la chasse, c'est qu'ils m'auront tué.

Un jour, il alla à la chasse comme à son habitude. Les lutteurs décidèrent de le tuer. Ils le poignardèrent jusqu'à ce qu'il rendit l'âme, le laissèrent dans la forêt et prirent le chemin du retour.

— Où est notre maître ? demandèrent les esclaves, qui croisèrent les lutteurs.

— Il est en route.

— Où ?

— Il ne saurait tarder à arriver, il est en route.

Meddān-t seḥea-nni ḍin, ha wessalam. Ha yewqec fuxa fatuna. Iwqec fux fatuna gi ddsā, qa isemyan-ines aḍ gen fḥarud ag ddsā. Waha, netta iqqim ḍin gi ḍagḡand-nni, wuhḥef ḡaḍ aqet ḡ-s, uxa itegg: « Hah ! hah... » S ḡifet fux, ḡegga iž n ḡšežžāt: « Qqež, qqež... » Denna-s ten nneḡni:

— I šem a ḡaceffand-a, mana nnef-inem ?

— Mfi d-ya-yennehrud ḥnaḡem a Rebbi, a zeg-i d-yekkes iž n ḡseṭṭa, a t-issek x ḡiṭawin aḍ ižā aḥriḍ.

Ū ssa šḥaf ikka itmuhha. Issek ḡaseṭṭa-nni x ḡiṭawin, ižār aḥriḍ ḥeḡda. Inehḥek: « Hah ! hah... » gi ḡagḡand gi fexfa w nnežfa. ḡegga ten nneḡen: « Qqež, qqež... » Denna-s:

— I šem a ḡaceffand-a man nnef-inem ?

— Mfi d-ya-yas ḥnaḡem a Rebbi, a zeg-i ikkes ḡaseṭṭa, a t-issek x žžriḥ, kulši aḍ yggenfa.

Innehrud, ḥta wami iwweḍ, ikkes-d ḡaseṭṭa. Wami i t-issek x žžriḥ-nni, iggenfa.

ḡegga ten nneḡen: « Qqež, qqež... » Denna-s:

— I šem a ḡaceffand, immi nnef-inem ?

— Mfi id-ya-yas ḥnaḡem a Rebbi, a zeg-i ikkes ḡaseṭṭa, maḡa yessend ši n nnhā, ur itekkes yi ddhen.

Šafi ikkes-d ḡaseṭṭa-nni iggi-t gi žžib-ines, yugū. Iḡweḥ ḡ aḥāmuš ḡ akkuḥ fux. Iggū iggū... Yufa iž n demyāt ḡāwwes ḡafunast, inna-s:

— A xači ḥennu ! A yā-m āwsey ?

— Ih ya mmi ḥennu, ma t-enni iya ḡeggeḍ. Qa neš t-tazzač uzeḡif-inu, ḡāseq ḡ-i aya n ḡfunast qa ḡneqq-ay. Aḍ ay-ḡāwseḍ.

Yāwes-as ḡafunast i demyāt-nni. Tegḡ ḡ-s fxī, itett, isess mlih i yeḡa. Iqqim aki-s ḥta wami i d-imyā šiḥaža. Zid, zid... Iž nnhā ḡekka a tezzaḡ fefžā. ḡḥeddā-d aššir a tssend, netta yeṭṭef-as ḡ usyun. Ha ḥama iseyyeb ḡaseṭṭa-nni. Wami dekkā a tgru eawed ū ḡufi ḥu yi, ḡufa ddhen aḡšū yeššū s ddhen. Iwa ḡenna-s:

— Aya mmi ḥennu zi fux ttsawend ḡ nneš iya yāwsen, šek yi ssendu-yay.

Ha fux ḡufa yekkes as-feyḥen gi ddhen. Ḥta wami yešša yežziwen. Iqqim šiḥaža, yugū zḡ-es. Iqqim iggū, iggū... Imsaḡā ag i iž u wāgaz, yenna-s:

— Xači ḥennu ! A yā-ḡ āwsey ?

— Ih ya mmi ḥennu ma ḡ t-enni iya ḡeggeḍ, yā-y šway n feksibeḥ, ur iḡi wi ya a t-yāwsen.

Les esclaves tuèrent les sept hommes sur place. Dans la ville une émeute s'éleva, c'était une déclaration de guerre. Le jeune roi qui était resté dans la forêt, était encore vivant et lançait des gémissements : « Hah ! hah... » La nuit, un arbre fit un bruit : « Qejj, qejj... »

— Et toi malheureux, quelle est ta vision ? dit un autre arbre.

— Si cet homme tente de faire l'effort de ramper et d'arracher une branche qu'il passera sur ses yeux, il pourra voir le chemin, répondit l'arbre.

Péniblement, il rampa longtemps ; arriva à la branche qu'il passa sur ses yeux. Voilà, que miracle il voyait le chemin. Il gémissait encore de douleur : « Hah ! hah... » Dans la forêt, un autre arbre émit un bruit : « Qejj, qejj... »

— Et toi malheureux, quelle est ta vision ? dit un autre arbre.

— Si cet homme fait l'effort de ramper et d'arracher une branche qu'il passera sur ses blessures, il sera guéri, répondit l'arbre.

Le jeune roi se traîna sur le sol, jusqu'à ce qu'il atteignit la branche qu'il mit sur ses blessures et qui le guérit.

Un autre arbre fit : « Qejj, qejj... »

— Et toi malheureux, quelle est ta vision ? dit un autre arbre.

— Si cet homme fait l'effort de ramper et d'arracher une branche. Un jour où il battra le lait, il obtiendra beaucoup de beurre, répondit l'arbre.

Il arracha la branche, la mit dans sa poche, il devint un petit garçon de petite taille. Il marcha longtemps, longtemps... Sur le chemin, il rencontra une femme qui faisait paître une vache, il lui demanda :

— Tante ! Puis-je faire paître ta vache ?

— Je suis une femme veuve et seule, ce serait vraiment très bien. Je n'arrive pas à contrôler ma vache, tu peux la faire paître.

Il resta avec la femme qui prenait soin de lui. Il vivait bien et passait son temps à s'occuper de la vache. Il resta ainsi avec elle jusqu'à ce qu'il grandisse un peu. Un jour la femme se leva pour la prière de l'aube. Prépara le lait caillé pour le battre ; il lui attrapa la corde, jeta la branche. Quand elle ouvrit la cruche, elle n'y trouva pas le petit lait, il n'y avait que du beurre. La cruche était pleine de beurre. La femme ébahit dit au petit garçon :

— Mon cher fils, à partir d'aujourd'hui, c'est moi qui fera paître la vache et toi, tu battras le lait.

La femme était heureuse de cette quantité de beurre qui s'offrait à elle. Le garçon décida de partir... Sur son chemin, il rencontra un homme :

— Oncle ! dit-il. Puis-je faire paître ton troupeau ?

— Ce serait vraiment très bien, si tu le fais. J'ai un petit troupeau et je n'ai trouvé personne pour l'emmener paître.

Yeqqim ires yā-s. Yufi-t iż n nhā āgaz itdeḡae. Iksi aqātas, iedef kuryaxil¹, ieeddef leklaṭa itseffaḍ-it. Inna-s:

— A xafi ḥennu, mani ya draheḍ ?

— Ahda aya mmi ḥennu, mani ya raḥey ? Qa netmenya ag iż n fgens g-s Susa n Belqemqam ḍ Eiša Ulbayḍa, ntuš a s-nekkes ḍimyarin. Baḥ n ḍemyarin-nni immuḥ. Qa itegg aki-s ššaḥḥ fḥaruḍ a s-ikkas ḍimyarin, yā-s ḍimyarin ḍ llemlih.

— A xafi ḥennu, aḍ raḥey gi nnuḍet-inek.

— Lla, a mmi ḥennu ! Qa šek ū š-qebbfen. ḍ amezyan.

— Ha xafi ḥennu, aḍ raḥey nhar-a.

— Lla, lla a mmi ḥennu, lla.

— A xafi ḥennu ḍ nneš iya yāḥen nhar-a.

Ižzi-t irah. Wami ya irah iksi ḍašḍiyyin uyanim, itegg g-send azru. amya iżebbeḍ yanim amya. Šafi ha isemyan-nni, āwwḥen xeyyqen. Qqae yellben x lqawm-nni s umenyi. Inhā-nni āwḥen xiyqen.

Nnand-asen ḍemyarin:

— Miš kum-yuyen ? Maḥa yeḥben x-kum, kkā a nugū a neāq.

— Ayfaḥ ū x-ney yḥben ši ššeḥ, u zaydun iżžen iššat-aney s dreššiqin u yanim, ššeḥḍat, ššeḥḍat n siḍi. Belḥeq fux siḍi mani s d-ya-yekk ?

— Ay-aḥ ḍideffaḥin-nney mizi nemḥek (QA TEGGEN ḍIDEFFAḤIN, ŪĠI AM NESNIN, NTEGG ZZEWWIYYA). Ya weddi kši ḍideffaḥin-nney, maḥa idewf-d, uxā inna-s ferqef-ines iḥedd. Uxa siyyeḥ-as ḍadeffaḥt, ya weddi maḥa iḥḥef ḍadeffaḥt. eawed-as i ḍdeffaḥin-nni s ḍfaṭa. Iḥḥef-iḥend qa ḍ netta, ḍ ši n wuḥḥef ifa g-s mani ši. uxa yeḍḥā-d. Maḥa ū zeg-sen iḡi mkellef, ugūm-d a nereq.

Šafi iksi ḍideffaḥin-nni, ugūn iwḍan-nni teggen fḥaruḍ. Ttaq, ttaq, ixedḥ-ed netta iššat-d s uyanim-nni eawed isiyyeḥ-as išten. Ttaq... iḥḥefi-t g ženna igi-t g uqraḥ. Yallah, yallah isiyyeḥ ten nneḍen, iḥḥefi-t. igi-t g uqraḥ. Isiyyeḥ-as ten nneḍen, iḥḥef-it, iggi-t g uqraḥ. S ḍfaṭa. Hem !

Yāwwḥ-ed, inna-s:

— A weddi ḍideffaḥin-nni yettef-iḥend.

— D netta ḍ netta, ifa g-s ši n wuḥḥef gi ši wumkan ū t-nyin qqae.

Il resta avec l'homme quelque temps. Un jour, il vit l'homme s'habiller, préparer son fusil, prendre les cartouches, prêt à partir.

— Mon oncle ! Où vas-tu ? demanda le garçon.

— Mon fils, nous combattons le peuple de Susa n Belqemqam et Eica Ulbayḍa, nous voulons prendre les femmes du roi qui est mort. C'est pour cela que nous leur faisons la guerre pour enlever ses veuves qui sont d'une très grande beauté.

— Mon oncle ! dit le garçon. J'irai les combattre à ta place.

— Non, tu es encore trop jeune, mon peuple ne t'acceptera pas.

— Mon cher oncle ! dit-il en le suppliant. Laisse-moi y aller ?

— Non, mon fils, non.

— Si, j'irai, lui dit-il en insistant.

L'homme accepta de le laisser partir. Il avait des flèches faites de roseaux, à leurs pointes il mettait des pierres et tirait. Ils remportèrent ce jour là, la bataille contre le peuple de Susa n Belqemqam et Eica Ulbayḍa. Ces derniers, vaincus et déçus, rentrèrent chez eux.

— Qu'avez-vous ? demandèrent les femmes. Auriez-vous perdu ? Si c'est le cas, nous quitterons le pays.

— C'est étrange, dirent les serviteurs, il semble que nos ennemis ne nous ont pas vraiment battus. Il y avait dans leur rang quelqu'un qui lançait des flèches en roseaux, leurs portées étaient identiques à ceux de notre roi. Comment est-ce possible ?

— Tenez, prenez ces pommes par lesquelles, nous avons été mariées (JADIS, LES FEMMES ÉTAIENT UNIES PAR LES LIENS DU MARIAGE, NON PAS COMME AUJOURD'HUI PAR DES ACTES, MAIS PAR DES POMMES). S'il revient, vous lancerez une pomme, s'il s'arrête pour l'attraper ; vous lui lancerez la deuxième, puis la troisième. S'il les attrape toutes les trois, c'est qu'il s'en est réchappé et qu'il est vivant. S'il les néglige, vous reviendrez et nous quitterons le pays.

Ils prirent les trois pommes et partirent faire la guerre. Le jeune garçon commença à frapper de ses flèches. L'un des serviteurs lança une pomme, le garçon l'attrapa et la mit dans le panier. Il lança la deuxième, puis la troisième. Toutes les trois furent attrapées et mises dans le panier. Ils rentrèrent chez eux.

— Maîtresses ! dit l'un des serviteurs. Il a attrapé les trois pommes.

— C'est lui, nous en sommes sûr, c'est une âme vivante qui l'a sauvé, ils ne l'ont pas complètement tué.

¹ Emprunt à l'espagnole et qui veut dire ceinturon d'arme

Iwa ikka ši n wussan šihaža, Ttaq ttaq... Yāwwf-ed fux ā demyarin d isemyan-ines, yāwwf-ed zi ššeeb-nni ā isemyan-ines. Iwa iga ttawa ag iwḍan, iṣṣfeh ag žžmacet-ines. Hedden fbarud-nni. Qa netta d asiyyas d āgaz, ikemmet kulši man ay-nni. Ha yeqqim mliḥ hayqa-t, tḥāllah.

Iqqim iz n nhā, iēāḍ-ed eziz-es, qa d femqeddem. Inna-s:

— Ina-s i femqeddem, a d-yas ak-i iqeṣṣā šway.

Yusi-d aki-s iqeṣṣā šway, a s-iḥeddet mux as-ḡewwqee. Iwa qqimen tqeṣṣān. Yallah, yallah... tqeṣṣān ḡessawaf kulši. Inna-s:

— Yā-k ši iḥāmušen ?

— Iwa ya mmi-s n siḍi, mani ya fey iḥāmušen ? Ifa yar-i iz n ḡmeleuqt n ḡefruxi, uxa yugur-ay zeg-s iz umtellet u wuma.

Nettaḥ, ḡāzm-ed ḡawwūt, ḡenna:

— Baḡa ḡennu !

Netta yenna:

— Ezizi ḡennu !

NEŠ, KKİY-D SSIHA D SSIHA¹ !...

¹ Le *Net kkiy-d ssiha d ssiha* "Je suis passé par-ci par-là" est la formule, par laquelle se terminent les contes chez les Ayt Weryaghel.

Quelques jours après, il fuit le peuple chez qui il était et rentra chez lui, auprès de ses femmes et de ses esclaves. Il se réconcilia avec les villageois, mit fin à la guerre, et établit la paix. Il devint ainsi un grand homme politique. Toute allait pour le mieux.

Un jour il décida d'inviter son oncle chef du village :

— Demandez au chef du village qu'il vienne en mon palais afin que l'on dialogue un peu.

L'homme accepta l'invitation et se rendit chez le roi. Ils passèrent la soirée à parler, boire et manger... :

— As-tu des enfants ? demanda le roi.

— Seigneur ! Hélas, j'ai une fille crédule qui est parti avec un filou, le fils de mon frère.

Elle pénétra dans la salle :

— Ô ! Mon cher père ! dit la fille.

— Mon cher oncle ! dit le neveu.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hocima, mars 1994.

Danfust n dāwa ušeffā

HAŽIT-KUM!

Iž n ssiyed yā-s dāmyāt, yā-s ihāmušen, netta ū yā-s ɸu fxeđmet. itieiš d ašeffā. Iteiš, iteiš gi ɸušefra. Yallah, yallah, yallah... Itweffa, wami ya yetweffa ssiyed-nni, ɸin dāwa-ines d imezyanen myān-d šiḥaža. Nnan-as:

— A yemma!

— Ah.

— Ađ aney-demfeđ mizi ifa yeteiš ɸaɸa?

— A wfađi hennu, āɸa-tkum ifa d ašeffā waha.

— A nāh a nšeffā, fa nešnin ewš-aney mizi ifa yetšeffā ɸaɸa.

— Lla a wfađi qa kenniw ū s-dzemmām.

— Lla, ađ as-nezmā fa nešnin.

— Lla ɸašeffāt demnee, ū ɸas-dzemmām, qa netta yā-s femwaeen-ines mizi iššat nnaqabet.

— Lla, ađ as-nezmā, iđ as-nnan.

— Hiwa mafa twafim a tšeffām fa kenniw am āɸa-tkum, arah-it ā ɸɸayra. ksım-as-d ɸimeğarin sağiy i feušš, ixessa ū ki-kum tiği. Mafa ū ki-kum ɸuği a tšeffām, a x-kum issā ābbi, mafa ɸuğa aki-kum, lla.

— Ađ aḥey, i ɸas-inna wen ameqran.

Irah a d-iksi ɸimeğafin i ɸɸayra, itteɸeit wuma-s. Iksi-as-d ɸimeğafin sağiy-as ū ki-s ɸuği, iğessi itegg gi fɸabb, iğessi, itegg gi fɸabb... Uma-s itteɸe-it-iđ, uma-s iğessi-yas ɸimeğafin-nni zi fɸabb itāra-yas izra. Iğessi-yas zi fɸebb itāra-yas izra, iğessi, itāra-yas izra... Ḥta wami d-ugūn, āwwḥen-d yusi-d ā yemma-s:

— A yemma qa ksiy-d ɸimeğafin i ɸɸayra, ū ki ɸuği.

— Wa tuka a mmi!

Netta innađū, yufin d izra.

— Hiḥ ya yemma hennu, ɸimeğafin ɸewfen-d d izra!

Ineɸ-ed, netta wuma-s, inna-s:

— A yemma, netta iksi-yas-d ɸimeğafin i ɸɸayra ū ki-s ɸuği. neš ksiy-as-tend zi fɸabb ū ki yuği.

Les deux fils du voleur

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE!

Un homme avait une femme et deux fils, étant sans emploi, son métier était voleur, et vivait de vols. Un jour il mourut, ses deux fils grandirent, et dirent à leur mère :

— Mère!

— Oui.

— Peux-tu nous dire quel était le métier de notre père?

— Mes chers fils, votre père n'était qu'un voleur.

— Nous volerons nous aussi. Donne-nous les outils des vols de notre père.

— Non mes fils! Vous, vous ne pourrez pas le faire.

— Mère, nous pourrions le faire.

— Non. Vous ne le pourrez pas, voler est difficile, votre père possédait son propre matériel avec lequel il s'ouvrait pour cela.

— Nous le pourrions, dirent-ils.

— Alors, si vous pensez que vous aussi comme votre père, pouvez devenir des voleurs, allez chez mère corbeau, prenez les oeufs du nid, surtout, il ne faut pas qu'elle sente votre présence. Et si elle ne s'en rend compte, alors Dieu vous bénisse. Mais, si elle vous surprend, voleurs, vous ne le serez pas.

— J'irai, dit l'aîné.

Il s'en alla, suivi de son frère, jusqu'au lieu du nid. Il s'empara des oeufs que mère corbeau couvait sans que celle-ci, ne s'en aperçoive. Un à un il les pris, et les posa dans sa capuche. Sur le chemin du retour, son frère qui le suivait, prenait les oeufs placés dans la capuche, et déposait à la place, des cailloux. Ils arrivèrent chez leur mère :

— Mère, s'exclama l'aîné, j'ai volé les oeufs de mère corbeau, sans que celle-ci ne se rende compte de rien, dit-il.

— Mon fils, Montre-moi!

Il ouvrit sa capuche, et n'y vit que des pierres.

— Ô! Mère, les oeufs se sont métamorphosés en pierres.

Le petit frère prit alors la parole, et dit :

— Mère, lui, a volé les oeufs de mère corbeau sans qu'elle ne s'en rende compte, et moi, je les lui ai volés de sa capuche, sans qu'il ne s'en aperçoive.

— Yih a wfađi, kenniw a tšeffām s đnayan idđum.
 Šafi, dewša-sen femwæen n bađa-tsen. āhen ađ gg'ten nnqabet. āhen ađ
 šeffān. Hiwa tšeffān, yallah, yallah... Đ išeffān ktā zi āba-tsen.

Ij nnhā, āhen gg'tin nnqabet x fexzin uzeđid. Bezzaf i yegg'ž umkān-nni, i
 yeđey. Hegg'an ssařayen-d đineāšin t-tixunšay, Issufuy, issufuy, issufuy...

Uđay đ aecessas. Yusi-d uzeđid inna-s:

— Manaya a uđay ?

— A siđi mešlem ū ssa manis d-ikka manaya. điwura bēlleend, kulši
 iħellee. Manaya ū ssiney. đ ameqrān !

— Hiwa fux muķas ya neg a uđay. qa a k-kksey azeđif.

— Ū đay-tekkes ħu uzeđif ħta ađ ĩtfey ašeffā. A siđi Mešlem, đessned muķas
 ya neg ?

— Hiwa ! id as-inna uzeđid.

Inna-s wuđay:

— A d-nesmuti qqac zzad ā iž nħit, a đa neg zzeft. A g-s neg fūm a s-newš
 đimessi.

Ikka gin đin zzeft, gin đin fūm sškemđen-t, kulši ixđem-iđ đin wuđay. Netta
 uđay g-s đāħramiđ. Yallah, yallah, yallah... Iraħ wuma-s ameqrān, wen amezyan
 ktā đ ašeffā. Iraħ đin ttaq, ttaq... Innuy đin gi zzeft-nni. Qa iġa-s đin zzeft. Iraħ
 uma-s-nni amezyan yufa uma-s innuy. Iħiyeh inđu x uzeđif, ikkes-as azeđif i
 wuma-s. Šafi, yugū-d.

Yusi-d wuđay inna-s uzeđid:

— A siđi mešlem, qa ĩtfey ašeffā.

— Mani iġa ?

— Āwaħ, qa innuy gi zzeft, id as-yenna wuđay.

Wami ya āhen, uxa iqqar-as uzeđid:

— Iwa manika azeđif-ines ? Mizi t-ya neeqef ? Qa ū yā-s buzeđif mizi ya
 yettwæeqef wa ?

— Hiwa a siđi mešlem, ħuma ađ itwæeqef, a t-nawi, a t nessās g ubriđ
 imsewwqen. A ssin d-kken iwđan, wen iġan đ familiyya a x-s issyuy. ataf đ
 yenni đ řehħaħ ušeffā, a nessen min yeena.

Iraħ gin-t g ubriđ, wami t-ya ġen g ubriđ imsewqen, yusi-d wenni, inna-s-t i
 yemma-s, inna-s:

— Mes chers fils, tous deux, deviendrez des voleurs.

Elle leurs remit les outils appartenant à son défunt mari, et les deux frères
 allèrent se préparer à leur métier de voleur. Ils volèrent, volèrent... Et devinrent
 plus voleur que ne l'avait été leur père.

Un jour, ils décidèrent d'aller cambrioler la salle de trésor du roi. La salle,
 était très difficile d'accès et très profonde. A maintes reprises, ils montèrent des
 coffres remplis d'argent, ils en montaient, montaient...

Le roi averti, s'adressa au gardien qui était un juif :

— Le juif ! Que s'est-il donc passé ?

— Ô ! Mon maître le musulman, lui dit-il. Je ne sais pas comment cela a
 bien pu arriver ! Les portes étaient fermées, tout était scellé, la salle est
 tellement vaste, que je ne sais pas...

— Alors le juif ! Que va-t-on faire maintenant ? Je vais te tuer !

— Ô ! Mon maître le musulman, ne m'exécutez pas, je découvrirai les
 voleurs, et savez-vous ce que l'on va faire ?

— Et que va-t-on faire ? demanda le roi.

— Nous rassemblerons le reste du trésor, et le placerons au fond de la salle,
 puis, nous étalerons du goudron et de la paille sur toute la surface vide et y
 mettrons le feu.

Le juif est un malin. Aidé par les serviteurs du roi, il rassembla le trésor.
 Puis, ils étalèrent le goudron et la paille et y mirent le feu. L'aîné repartit sur les
 lieux, se trouva pris dans le goudron. Le cadet qui a l'esprit plus voleur, avait
 rejoint son frère, qu'il trouva pris au piège. Aussitôt, lui sauta sur le cou, lui
 arracha la tête et rentra chez lui.

Le juif se rendit chez le roi et lui dit :

— Mon maître le musulman, j'ai attrapé le voleur.

— Et où est-il ?

— Venez voir, il est piégé dans le goudron.

Une fois arrivé, le roi dit au juif :

— Mais, où est donc sa tête ? Comment allons nous le reconnaître ?
 Comment veux-tu qu'il soit identifié ?

— Mon maître le musulman, afin de l'identifier, nous l'étalerons dans la rue.
 Les gens passeront par-là, celui qui le pleurera sera un membre de sa famille,
 ainsi nous connaissons l'identité du voleur.

Le corps fut mis sur le chemin des passants, le petit frère de celui-ci alla
 trouver sa mère et lui dit :

— A yemma, uma qa aqa-t dih g ubrid. fuxa šem, ššā ayyuf-inem s iqedduhen. Ašmi ya a dxedfed ā ġin, šem a tesyuyyed qa d memmi-m. A tesyuyyed, neš ad arey ā weyyuf a t-yeđfeý, ad arzen iqedduhen-nni, šem ā teqqād: « Aya dsa-inu ! aya dsa-inu. » A tesyuyyiwed ! A d-iqfee, netta wuđay ad as-yini: « A siđi mešlem, aqa ufiy ašeffā ! » A d-iqfee uzeđid a m yini: « Min šem-yuyen ? mix đesyuyyiwed ? » Ad as-điniđ: « Hiwa aya mmi-s n siđi-inu, iwa aqa twafid, waya iqedduhen, qa neš tušey ad seišey iđužifen, ašin-ay-ten imsewwqen. Ruxa mig ya seišey iđužifen, ineqq-iten žžuc. »

Waxxa, iqefe-ed uzeđid, inna-s:

— A wlidi mayā ?

— Ha mučas, ha mučas...

Iwwi-t ā daddā, yewša-s-d đineašin, issek-it-id a tawweh. Netta memmi-s iqqim đin ead aqa-t đin izzeđ. Netta ifa đetru x memmi-s, ũ ġi x iqedduhen. Zid, zid, zid... Inna-s:

— A k-ksey azeđif a wuđay.

— A siđi mešlem¹ ead.

— Mučas ya dged ?

— A t-nežž ad issens đin, wen iđan đ familiyya, a d-yas a t-iksi a t-indeť.

— Waxxa.

Irah, izzi-t issens-it đin, uđay qa d aeessas. Hta ġifet, ikkā ihiyyeh wuma-s iwwi-d điyetten, iđa-send đišumeašin x waššawen, iđa-send ininafen g iri. Ar fwest n ġifet netta yusi-d s điyetten-nni. Ininafen teggen: « dday, dday, dday... » Đišumeašin reqqen-d. Yallah, yallah, yallah... Xedđend-id, uđay yāwef. Iksi uma-s indeť-it, šafi.

Ag ikešbeđ, ikkā-d uzeđid, Inna-s:

— Hiwa đettfed ši ušeffā ?

— A siđi mešlem, šek ũ đessined min d-yusin ? Đandind dqefe-ed kulši, usin-d ayi imeđfan, myi lyiđa, myi ttawat...

Inna-s uzeđid:

— Waxxa, ad ak-ksey azeđif.

— Lla a siđi mešlem ead šway. Ad geý dyaziť wayeffani, a x-s eessey, a s-geý asyun a t-awsey, a d-yas ušeffā a t-yakā, neš a t-tteý.

— Waxxa.

Yewša-s-d dyaziť-nni, iđa-s-d asyun đ ameqrān, yāws-it wuđay. Yallah, yallah, yallah... Uđay ikka x-s yiđes, yusi-d wenni, ttaq, ttaq... Iqess-as wenni asyun, isedd-as-t ā wezru, yugū, iksi dyaziť yugū dikfi-ines.

¹ En tantôt, ce mot est prononcé *ameslem*, mais, la conteuse le prononce les *mešlem*, pour imiter l'accent hébreu.

— Mère ! Mon frère a été déposé sur la route, charge ton âne avec des bidons, lorsque tu arriveras sur les lieux, tu pleureras ton fils. Moi je me chargerai de l'âne, et le ferai tomber, les bidons se renverseront et toi tu diras : « Ô ! Mon cher ! Ô ! Mon cher ! Et tu pleureras... » Le juif, lui, se rendra chez le roi et lui dira : « Mon maître le musulman ! J'ai identifié la famille du voleur. » Le roi viendra vers toi et te dira : « Qu'as-tu ? Pourquoi pleures-tu ? » Et tu lui répondras : « Mon cher maître ! Tu vois ces bidons, ils font vivre des orphelins, les passants me les ont cassés. Comment pourrais-je maintenant les nourrir, ils vont mourir de faim. »

Le roi arrivé sur les lieux, s'adressa à la femme :

— Pourquoi pleures-tu ?

— Voilà et voilà... dit-elle.

Il l'invita à son palais, lui donna de l'argent et la renvoya chez elle. Son fils, lui, était toujours étendu au milieu du chemin. Et elle, ce qu'elle pleurait c'était lui et non pas les bidons. Le roi dit au juif :

— Je vais te tuer

— Ô ! Mon maître le musulman, patientez !

— Et que vas-tu faire encore ?

— Cette nuit, nous le laisserons à l'endroit où nous l'avons mis. Un proche de sa famille cherchera à récupérer la dépouille pour l'enterrer.

— Bon, d'accord !...

Le juif se mit en retrait pour surveiller. La nuit venue, le frère cadet, se rendit sur le lieu avec un troupeau de chèvres, auxquelles il avait placé des bougies sur les cornes, et des sonnettes aux cous. Il arriva en plein milieu de la nuit, les bougies sur les cornes des chèvres, allumées et les sonnettes tintant : « *Dray ! dray...* » Dès que le juif les aperçut, il s'effraya et prit ses jambes à son cou. Le cadet emmena son frère et l'enterra.

A l'aube, le roi se rendit chez le juif et lui dit:

— Alors, le juif ! As-tu piégé le voleur ?

— Ô ! Mon maître le musulman, tu ne peux pas imaginer ce qui est arrivé, tous les villageois, ainsi que les personnes qui se rendaient aux funérailles sont arrivés, avec des trompettes et des lumières !...

— Cette fois, je vais te couper la tête.

— Mon maître ! Mon maître le musulman ! Patiente encore, et cette fois, le piège sera la poule sacrée à qui je mettrai une corde, et là, le voleur lorsqu'il viendra la voler, je l'attraperais.

— Bon ! D'accord.

Il lui remit la poule. Le juif l'attacha avec une grande corde, lui laissant la liberté de picorer. Le sommeil le gagna, et il s'endormit. Le voleur, en profita, et s'en alla avec la poule en lui laissant la corde.

Ĥta wami d-ifaq wuḍay, yusi-d uzeḡid:

— Hiwa a yuḍay.

— A siḍi mešlem aqa ḍyaziṭ.

Netta ixzā, yufa walu, inna-s uzeḡid:

— A k-kksey azeḡif.

— Lla, a siḍi mešlem, caḍ šway.

— Mayā ?

— Ĥta a ad gey iz n inat n neḍen.

— Mux ḍga ?

— A siḍi mešlem, šek ssniemir hḥek qa ḍ azeḡid. A nesnekkā aḅāreh a sen-nini i žžmaet wen izrin ḍaḍund n ḍyaziṭ wayeffani a t-id-yawi.

Dekk-ed ssin iz n leaqisa n ḍwessāt, ḍenna-sen:

— D neš i kum d-ya-yawin ḍaḍund n ḍyaziṭ-nni. A d-nawi ḍaḍund-nni, ad iggenfa uzeḡid a nettef ašeffā.

— Waxxa, id as-yenna uzeḡid.

A siḍi-ineḵ, iwa ḍuḡū, wayenni n leaqisa n ḍwessāt: « A ḥenna, ihḥek uzeḡid. Ma ū yā-kum, ḍaḍund n ḍyaziṭ wayeffani ? A ḥenna ! » Deḡḡū x ḍuḍrin, ḍesqāqub, ḍesqāqub... Ĥta wami ḍexḍef ā ḍaddāt-nni:

— A yeḡi-s n siḍi ?

— Mīn tušed a falla-inu ?

— Tušey ḍaḍund n ḍyaziṭ wayeffani.

— A ḥenna qa atey ad am-tewšey.

Deḵsi-t-id, yemma-s ufrux-nni, ušeffā-nni, ḍewša-s-t i ḍwessāt. Wami s-t-ya ḍewš i ḍwessāt, ha deḵsi-t fux a tāḥ a tettef ašeffā. Inisagā aki-s, fuxa netta wenni, ū tessin, inna-s:

— Manis t-tekkid a ḍafeqqit-inu ?

— Hiwa aya mmi ḥennu ihḥek uzeḡid, aqa ggūy tušey. ḍaḍund n ḍyaziṭ wayeffani, aya siḍi-ineḵ ufiy-t ā iz n demyāt ḍiha. Aqa ḍewš-ay-t-id.

— Dewša-m-t-id ?

— Dewša-y-t-id.

— Tuka mašḥaf ?

— Aqa-t.

— Āwah a m-āniy, āweḥ a m-āniy, qa tenni ḍ leaqisa.

Dāḥ, nettat a s-d-yāni, wami t-ya-yawi ā ḍaddāt, ikkes-as netta ḍaḍund-nni. Ikkes-as is, zi mfaḥedd n ḍḡiyit i yīs, ikkes-as-t. Dḥiyeh, nettat, ḍessuruf ammen s ddem, xelli yekkes-as yīs qa ḍwessura ḍ leaqisaṭ. Hiwa šafi ḍrah ā uzeḡid, inna-s:

A son réveil, le juif vit le roi qui lui dit avec colère :

— Alors le juif !

— Mon maître le musulman ! Voilà la poule.

Il tira la corde, et au bout, il n'y avait plus de poule.

— Cette fois, je ne vais pas t'épargner !

— Non, mon maître le musulman !

— Pourquoi ?

— Je tendrai un autre piège.

— Et lequel ?

— Maître ! Tu simuleras une maladie, étant le roi, nous l'annoncerons aux villageois, à qui nous demanderons : Que celui qui a connaissance de l'existence de la graisse de la poule sacrée, vienne nous avertir.

Une vieille mégère qui passait par-là, leur dit :

— La graisse de la poule sacrée, c'est moi qui la ramènerai. Le roi guérira et on attrapera le voleur.

— D'accord, dit le roi.

La vieille femme s'en alla, en criant :

— Villageois ! Notre roi est malade. Savez-vous où se trouve la graisse de la poule sacrée ?

Elle cognait à toutes les portes, jusqu'à ce qu'elle parvint à la maison du voleur :

— Maitresse !

— Que désires-tu ?

— Je suis à la recherche de graisse de la poule appartenant au roi.

— Ma chère, il est possible que je te la donne.

La mère du voleur remit la poule à la vieille mégère. Cette dernière la prit, et s'en alla pour dénoncer le voleur. Sur le chemin, elle le croisa, mais ne le connaissant pas, elle ne s'en méfia pas. Le voleur s'adressa à elle :

— Sage femme d'où viens-tu ?

— Mon cher fils, le roi est malade, j'étais à la recherche de graisse de la poule sacrée afin qu'il guérisse. J'en ai trouvé là-bas chez une femme, qui m'en a donné.

— Elle t'a donné de la graisse de poule ?

— Oui, elle me l'a donné !

— Fais-moi voir ?

— Regarde !

— Cette femme n'est qu'une vieille mégère ! Viens, je t'en donnerais encore plus.

Heureuse, elle le suivit dans l'espoir d'en avoir plus. Arrivé à la maison, il lui retira la graisse et lui arracha la langue. La vieille mégère tenta tant bien que mal, de se rendre au palais, malgré le sang qui s'écoulait. Elle arriva chez le roi :

— Hiwa ma ɛettfed ši ušeffä ?

— Yih.

— Maša mayka ṡs.

Tegg-asen amya s ifassen. dezzuyā-nd, ɛenna-sen: « Āwah-ṡt ». Netta, yufa ddem gi ɛewwū-ines. Irah ū ssa immi iyās, qqae yumes ddem i ɛewwura-nni. Yumes-asend kulši ddem zi ɛewwū; ā ɛewwū. Šafi. Nettat ɛusi-d ɛewwi-d feeskā. Ssqāqben x-s:

— Yallah ffy-ed.

— Mayā, min giy, min iweqeen ?

— Šek d ašeffā a tāheɛ ā fhebs, yallah āwah.

— Xyā, zicenta d leaqisa-ya, d nettat i yumsen qqae ddem i ɛewwura, tuka āwah-it.

Hiwa, āhen ufin ɛiha ddem, ɛiha ddem... Iwa ṡfen leaqisa-nni kksen-as azeɛif. Inna-s i wuɛay:

— Hiwa a yuɛay. qa aɛ ak kksey azeɛif.

— Lla, lla ead a siɛi mešlem, ū ɛay-tekkes bu uzeɛif. Qa ssney mukas ya neg a nettef ašeffā.

— Hiwa Mučas ?

— A d-neāɛ iwɛan qqae, a d-nawi ɛamma n ddheb, a g-s eyān. Wen iɛan d ašeffā aɛ iksi ɛamma-nni a t-nettef, a nettef ašeffā. Inna-s:

— Waxxa.

Hiwa ieāɛ-d qqae yen ya yeyān ɛamma, iwwi-d ɛamma n ddheb. Ikkā ahenzi-nni irah ig-d ɛamma n nnehas. ieāɛ-ed iwɛan, inna-sen:

— A laylaha illa llah, āwah a teeyām ɛamma ā uzeɛid.

Teeyān, teeyān. teeyān... Ikkā netta isiiyeb ten n nnehas, iksi-d ten n ddheb, iwwi-t ā ɛaddāt-ines. Qqimmen teeyān, teeyān. teeyān... Hta wami d-yusa uzeɛid, inna-s:

— Hiwa ?

— Lla a siɛi mešlem, aqa ɛamma.

— Aqa tenni d nnehas. Aya yuɛay, ɛenniɛ-ay a teɛtfed ašeffā. Aɛ ak-kksey azeɛif.

— Aya siɛi mešlem ! ead ū ɛay-tekkes bu uzeɛif. Dessned min ya dɛed ?

— Min ɛin ?

— Eāɛ-ṡtend kulši aɛ mmunswen. aɛ ṡsen da. aɛ asen-newš fhinu, wen ixedmen ši a t-ifɛeb.

— Alors ! Ce voleur tu l'as attrapé ?

— Oui, hochat-elle de la tête.

— Mais où est donc passé ta langue ?

Elle lui faisait des signes avec la main. Soudain, le petit frère remarqua qu'il y avait du sang sur sa porte, il décida d'égorger un animal, récupéra le sang et en enduisit toutes les portes du village. La mégère revint sur les lieux accompagnée de soldats, qui frappèrent à la porte du voleur en criant :

— Ouvrez !

— Que se passe-t-il ? Qui y a-t-il ?

— Viens ! Espèces de voleur, tu finiras en prison.

Après explications, il exclama :

— Ça alors ! C'est cette mégère qui a enduit de sang toutes les portes, venez donc voir.

Ils le suivirent et purent constater que toutes les portes étaient enduites de sang. Ils emmenèrent la vieille femme à qui ils coupèrent la tête...

Le roi dit au juif :

— Cette fois, le juif, ta tête est perdue !

— Non, non... Pas encore mon maître le musulman, ne m'exécute pas, cette fois, on attrapera vraiment le voleur.

— Et, comment ? demanda le roi.

— Nous inviterons tout le village, nous lancerons un ballon en or afin qu'ils jouent avec, et celui qui est le voleur tentera de le prendre, et ainsi, nous l'attraperons.

— D'accord !

Alors, les villageois se rendirent à la fête du jeu du ballon en or. Au même moment le petit frère fabriqua un ballon en cuivre, invita de son côté les villageois et leur dit :

— Venez tous chez le roi pour jouer au ballon.

Ils jouèrent, ils jouèrent... Avec habileté, échangea le ballon du cuivre contre celui en or et retourna chez lui. Ils continuèrent longtemps à jouer, jusqu'à l'arrivée du roi qui dit au juif :

— Alors ?

— Voilà mon maître, le ballon !...

— Celui-là ! Il est en cuivre. Le juif, tu m'avais promis que tu l'attraperais, je vais t'exécuter.

— Mon maître le musulman ! Pas encore, sais-tu ce que tu vas faire ?

— Et que vais-je faire ?

— Tu les inviteras tous pour un dîner, ils passeront la nuit ici, nous les abreuverons de vin, soûl, le coupable avouera.

Iga-s ari uzeğid. Icağ-itēn, inna-sen:

— Aya weddi a yen yecyān čamma. Qa itđiyaf-išķum uzeğid a t-ssensem đā, a teššem, a teswem.

Hiwa icāğ-itēn, ššin, swin, mmunswen. Wami ħedden x yidęs, wšin-asen řĥinu, wšin-t kelli ufrux-nni ħerda. Hiwa qqac min yukā inna-t. Inna x đyazit, inna x wuma-s... Inna x manis ikka kulši, qa ġ-s řĥinu. Wami yenna manayenni qqac, ittes. Uđay qa đ aecessas itšennař. Wami t-ižža ittes, irah iħessen-as iz n nħit ufehyan, ħuma a t-icqef ag ikešbeħ ġi řyaši. Uđay-nni istamen, ittes. Netta iġf-it-id řfiqan, yufa iħessen-as wuđay x iz nħit. Ikka netta ufrux-nni kulši, iħessen-asen i řyaši-nni i đin ittes đ icessasen. Iħessen-as kelli i wuđay-nni x iz nħit. Šafi, idwef ittes, itsen qqac. Irah wuđay x ššbeħ zik ā lmalik, inna-s:

— A siđi mešlem, qa itfey ašeffā.

— Manika-t ?

— Qa kulši, min iġa, kulši min yukā, đyazit-nni... Kulši yenna-t

— Minzi ya tceqfed ?

— Aqa ħessney-as.

— Hiwa āwah.

Irah yā-s, iħezzi-t issfaq-it, inna-s:

— A řfan, a řfan ! Kkā, qa šek đ ašeffā a trahed ā řħebs.

— Mayā ? Mizi i đay-đessnem ?

— Mayā aqa-ddin, qa icęgem-iš wuđay, iħessen-aķ afehyan, i s-inna uzeğid.

— Mayā a leaqisa, idā tħessaned ifehyanen ? Wata nnađū netta ma yā-s ři ufehyan ?

Innađū uzeğid, yufa afehyan wuđay iħessen, yufa řyaši-nni kulši ħessnen-asen ifehyanen. Šafi, iqešš-as azeğif, immut.

NEŠ, KKIY-D SSIHA Đ SSIHA !...

L'idée plut au roi. Il les invita et leurs dit :

— Que tous ceux qui ont joué au ballon, soient les bienvenus au palais. Vous resterez pour manger, boire et faire la fête.

L'invitation fut honorée, ils mangèrent, et burent à satiété. Le voleur fut de la partie, et ivre, se mit à raconter son histoire de voleur dans les moindres détails. Tout fut dit : son frère, la poule... Et il s'endormit. Le juif, au aguets, écoutait. Au moment propice, il s'approcha du garçon endormi, lui rasa la barbe d'un côté afin de le reconnaître au petit jour parmi tous les autres, rassuré, partit se coucher. Au milieu de la nuit, le voleur se réveilla, et remarqua qu'il était rasé d'un côté ; il rasa à son tour, tous les invités présents, les gardiens, le juif inclus et se rendormit. A l'aube, le juif heureux, se rendit aux appartements du roi et lui dit :

— Mon maître le musulman ! J'ai enfin attrapé le voleur.

— Vraiment ?

— Oui, il a tout avoué : La poule... Il a tout dit.

— Comment le reconnaîtras-tu ?

— Je lui ai rasé la barbe, maître !

— Allons-y.

Ils se dirigèrent vers la grande salle, et le juif réveilla le garçon en le secouant, et dit :

— Monsieur le voleur ! Debout, ta place est en prison.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? demanda le garçon.

— Et bien ! Voilà, le juif t'a marqué, il t'a rasé la barbe d'un côté.

— Maintenant tu rases les barbes ! dit-il au juif. Il s'adressa au roi :

— Regarde ton conseiller a-t-il toute sa barbe ?

Le roi se retourna et subitement remarqua que le juif était rasé d'un côté, regarda autour de lui et tous, étaient rasés. Excédé, Le roi lui coupa la tête.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, mai 1996.

Danfust n Bu-Seḥra izeḡifen

HAŽIT-KUM!

Dnayan iqsend ifa t-tiṣrikin, ūwend-id afrux i ḥedd. Yallah, zid, zid... Demmut, išten. Wami ya demmut išten, qqimen ihāmušen-nni, dessegm-in ten nneḡen. Dessegmi-ten māra, ššin māra, swin māra, ḡessiwḡ-itend ḡga x wuḡem-ines mliḡ. Zid, zid, zid...

Wami ya myān, tuš a g-s ḡenḡu lyira (*QA NESNIN DIMYARIN ZEGG'AMI NEĠA G-NEY LYIRA*). Yallah, yallah... yā-sen inat-nsen, s iḡsan-nsen, iwḡan mliḡ i ḡan. Zid, zid zid... Ḥta wami myān, yā-sen iḡsan. uxa ḡāḡ ā femzāreb, ḡenna-s:

— A femzāreb !

— Ah.

— Ū teeḡifey šī mmi ag wābiḡ, tušey aḡ ḡey šway fxi ḡi memmi.

— Muxas ya ḡḡed ?

— Tušey a g-s ḡey fxi ū t-teeḡifey.

— Ḡ aḡebbi n fḡenni. Āḡ ā weyzā sfiira ḡaḡuft, neḡnin a x-em-d šārfen s iḡsan, qa zegg'ami ḡeḡa ḡan ixegāḡen, šem wḡa ḡ uyzā, wen d-ya ineqwen s ihākusen aki-ḡem ḡ uyzā, wenni ḡ memmi-m, rušš-iḡ s fḡenni. Wen d-ya yekksen ihākusen-ines, wenni qa ḡ ābiḡ.

Ammen i ḡas-ḡga. Nettaḡ twaḡan, nettaḡ ḡesneemir ḡeḡžžee iḡān-ines ḡ uyzā. Memmis inḡu-d s ihākusen, ābiḡ ikkes-iḡen. Ha ḡrušš-iḡ-iḡ s fḡenni. Aqa fux teeḡaf memmi-s.

Tean-as i memmi-s ḡaḡnift i iḡen d ḡdhen, ḡaḡnift i iḡen ḡ ḡdhen. Ābiḡ tean-as iḡen. A sen-ḡini:

— Wata mmuyzāreb a wḡadi !

Qqimen tmuyzaren, uka memmi-s iyeḡer-iḡ wābiḡ. Yis-ines itazzeḡ, yis n memmi-s iweḡḡa.

— Ayyaw ! Memmi tegḡey g-s fxi, fux ḡin ḡ ttin...

Uxa tiš i memmi-s ayrum i iḡen ḡ zziḡ, i yis-ines imendi. yī min iḡan ḡ llemlīḡ. Draḡ ā wemšum-nni n femzāreb, ḡenna-s:

La bête à sept têtes

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Deux coépouses vivaient ensemble sous le même toit. Chacune d'elles donna naissance à un garçon. Un jour une vint à mourir, son fils fut adopté par l'autre qui éleva les deux enfants ensemble. Ils mangeaient, buvaient ensemble... Remplissant son devoir, elle les fit grandir.

C'est quand ils devinrent adultes, qu'elle devint jalouse (*NOUS LES FEMMES, DEPUIS QUE NOUS EXISTONS, NOUS SOMMES JALOUSES*). Ils avaient des chevaux et possédaient beaucoup de biens. Elle alla voir un voyant et lui dit :

— Le charlatan !

— Oui, répondit-il.

— Je n'arrive à distinguer mon fils de mon beau-fils, et je ne veux que du bien pour le mien.

— Et que veux-tu faire ?

— Le bien, beaucoup de bien. Mais, je n'arrive pas à le distinguer.

— Femme, prépare un grand bol de henné, descends à la rivière laver le coton, eux passeront par-là avec leurs chevaux. Toi, tu simuleras de tomber dans la rivière, celui qui sautera le premier avec ses vêtements sera ton fils, tu l'arrosera alors de henné. Celui qui prendra le temps d'enlever ses vêtements sera le beau-fils.

Elle se rendit à la rivière. Quand elle les aperçut, elle tomba dans l'eau. Son fils plongea à son secours tout habillé, l'autre prit le temps de les enlever, elle reconnut son fils et l'arrosa de henné. Rassurée, elle pouvait maintenant privilégier sa chaire.

Elle gâtait son fils de galettes de blé (*ḡaḡnift*)¹ au beurre, quant à son beau-fils, elle ne lui donnait que du pain de blé. Un jour, elle leur dit :

— Mes chers fils, battez-vous !

La lutte commença, et fut remporté par son beau-fils, son cheval se mit à galoper, quant au cheval de son fils, il tomba.

— Mon Dieu ! Je l'ai pourtant bien nourrit à fin qu'il devienne fort. Que s'est-il donc passé ?

Elle continua de nourrir son fils de galettes de blé, et de gaver son cheval d'orge. Elle retourna chez le voyant :

¹ « *ḡaḡnift* » pain au blé non levé, arrondi, il a une couleur blanche, il est cuit dans un plat (*tane idam*) sur un feu de bois

— A siđi-inu, ha min tišsey, ha min tišsey i memmi, iyettef-it wāḃib. Yis uwāḃib iggū, yis n memmi lla.

— Ū ġi ammen, a ḡayyuč, ū ġi ammen !

— Hiwa ?

— Āḥ, āḃib ewš-as ḡakniḥ i yīden ag ddhen, yis-ines eref-it s waḡas. Memmi-m tiš-as ḡakniḥ imendi ḡ zziḥ, yis-ines āf-it s imendi.

Ḋḡa-s ammen, a sen-đini:

— Iwa mmuyzaret ?

Netnin ađ mmuyzaren, memmi-s qa ū ieiḡ zi ši, amma āḃib qa ieiḡ. Aqa fux memmi-s iyettef āḃib. Yis uwāḃib iweḡta, yis-ines itazzeḥ. Aqa fux memmi-s iyfeḥ x wāḃib-nni.

Yallah, yallah... Āhen āwsen iksan-nsen, āḃib qa ieiḡ meskin, wami ya āwsen iksan-nsen. Inna-s:

— A yuma ḡennu, āḥ awi-d šway uyrum.

— Lla, a yuma ḡennu seḡḡad āḥ šek.

— Lla, lla āḥ šek.

— Wami ya raḡey neš, ḡeddeḥ-ay azeḡaḡ.

— Ay-ak !

Iḡeddeḥ-as azeḡaḡ. Iraḡ ā ḡaddāi, inna-s:

— A yemma ḡennu ḡḡid ši n feḡḡū.

— Aqa-t a siđi mmi ḡennu. Ay-aḡ, ay-aḡ a mmi ḡennu, ay-aḡ.

Qa ḡyir ḡ memmi-s, ḡḡiyeyḡ dewša-s išša, iswa, aya siđi-ineḡ. Ḋḡa-s-d iž ukniḥ ḡ ameḡran i yīden, ḡḡa ḡ-s ddhen, ḡettka ḡ-s iḡquqen n ārḡaž. Denna-s:

— Aya-ḡ, āḥ ewš-as i mmis n feḡram, immi iḡ-ya yeḡqim ḡ awrit.

Waxxa, iksi-d ḡi řqabb, ḡakniḥ-nni, yusi-d iggū, itru, iggū itru... Ḥta wami i d-yexḡeḥ ā wuma-s isfeḡ ḡitawin-ines.

— Awi-d a yuma ḡeyya, qa neḡuz, awi-d.

— Waxxa, aqa usiy-d.

Wami d-ya yexḡeḥ yā-s, inna-s wuma-s:

— Awi-d a yuma a nešš, awi-d !

Iḡteḥ akides, inna-s:

— Lla a yuma ḡennu, ū tetted ši.

— Maître ! Voilà ce que j'ai fait... Et voilà ce qui est arrivé... Son cheval est vigoureux, alors que celui de mon fils est faible.

— Anesse, ce n'était pas ainsi qu'il fallait faire !

— Et que fallait-il faire alors ?

— C'est à ton beau-fils que tu donnes les galettes de blé, et à son cheval du son. Quant à ton fils tu donneras des galettes d'orge baignées d'huile d'olive, et à son cheval de l'orge.

Elle exécuta cela et leur dit :

— Mes enfants, battez-vous !

Ils commencèrent la lutte, son fils n'avait rien remarqué de la trame de sa mère, alors que le fils adoptif avait compris. Et cette fois, c'est le fils qui remporta la bataille. Un jour, ils allèrent dans une prairie faire paître leurs chevaux, le demi-frère s'adressa à son frère :

— Cher frère, peux-tu aller chercher un peu de pain.

— Non, mon cher frère, je te prie d'y aller toi-même.

— Non, c'est toi qui iras.

— Si c'est moi qui dois y aller, alors échangeons nos djellaba, donne-moi la tienne.

— Tiens, prends-la.

Il se changea et alla à la maison :

— Chère mère, le petit déjeuner est-il prêt ?

— Oui mon fils, tiens mon cher fils ! dit-elle en pensant qu'il était vraiment son fils.

Elle lui donna à manger et à boire... prépara une grande galette de blé qu'elle tartina de beurre en y introduisant du poison. Elle lui dit :

— Tiens mon fils, tu donneras ça au bâtard. Pourquoi le laisser pour héritier ?

Il prit la galette qu'il plaça dans sa capuche. Sur le chemin du retour, il marchait en pleurant... Lorsqu'il s'approcha du lieu où se trouvait son frère, il essuya ses yeux.

— Vite mon frère, donne ! Nous avons tellement faim.

— J'arrive.

— Donne mon frère, donne !

Il refusa :

— Non frère. Tu ne dois pas manger.

Iṭṭef aki-s:

— Awi-d a yuma qa ḡuzey, itemšunšuf aki-s.

— Yaḡ nniy-aḡ ū tetted ṣi, šḡar-iš.

Ḥta wami d-ikkas ḡaḡniṭ-ṇni, inna-s:

— Ahda-š ḡin qa a t-tḡḡadiḡ !

Iḡedd ḡin ufrux-ṇni, inna-s:

— Mayā ?

— Iwa šuf min iḡa ḡewš-ay-d yemma-ḡ a t-eššey ! Yāza ḡaḡnidt-ṇni. Iḡa ḡewš-ay-d arhaž, ḡenna-y: « Aya-ḡ ewš-as-t. » Ḋyir qa neš ḡ memmi-s, ḡenna-ḡ: « Ḥuma ū ḡaḡ-ityimi ḡ awriṭ. » Ḥuxa šek ḡ mmi-s n ḡaḡa ḡennu, ū zemmāy aḡ ḡey min ḡḡa yemma-ḡ, ataf ḡ ššek i ū i ḡay-yeqqimen ḡ awriṭ, ū ḡi ḡ nneš. Maša lla, ābbi yugi, šek ḡ uma ḡennu, mmi-s n ḡaḡa ḡennu, ū zemmāy a š-ḡiyyey. Ḥuxa, šek qa ḡ yemma-ḡ. Neš qa llaḡ ihenni-ḡ a yuma teḡqa fxi, aḡ ugūy aḡ wšey i ddenya.

— Ū ḡeggūḡ ! Yemma a t-nyey, yemma a s-yāsey, yemma a t-scāqey... A neqqim yi neš ḡ ššek.

— Min ma ḡexḡmeḡ-as, ḡ lwalidin ū yā-ḡ ḡu ḡḡeqq. Ḥuxa aḡ icāḡ wuma-ḡ ḡennu, ḡuxa ḡ āḡaz wwḡey-d, aḡ eāqey neš.

Iwa sšuyyen māra, yāḡ yāra iž n ḡmešmaši, inna-s:

— Aqa-t a yuma žžiy-aḡ-t ḡ lcalamat, maša ḡufiḡ ta ḡḡeqqeh, qa uma-ḡ iddā. Maša ḡufiḡ taniti ḡissraw, qa uma-ḡ immuṭ.

Yugū, yewša i ddenya. Yallah, yallah... yufa imeḡsawen āwsen ḡi feḡḡeḡ, žžin nnwawā, inna-sen:

— Mayā ḡāwsem ḡi feḡḡeḡ, ḡežžim nnwawā ?

— Iteffiy-ed aki-ney ši n feežeh !

— Ḥāzem-d a t-āwsem, i sen-yenna.

Ḥāzzen-d aḡ āwsen, ufin ḡ uššen icini, ttaq ttaq, iny-it. Nnan-as:

— A weddi kulši ḡi nneš.

— Wa ḡta a d-ḡewḡey.

Yugū, yugū, yugū...yufa ši ifunasen āwsen ḡi ši n feḡḡeḡ, žžin nnwawa. Inna-sen netta:

— Mayā a imeḡsawen ?

— Iteffiy-ed aki-ney ši n feežeh !

Etonné, il insista en s'agrippant à lui :

— Frère, j'ai faim !

— Je te le dis, tu ne dois pas manger ! Patiente.

Il sortit la galette de son capuchon et lui dit :

— Attention, surtout ne la touche pas !

Le jeune homme se figea sur place :

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Regarde et vois ce que ta mère m'a donné ! Il ouvrit la galette, en lui montrant le poison que sa mère avait placé à l'intérieur. Pensant que j'étais son vrai fils, elle m'a dit : « Tiens, donne-lui ça pour qu'il ne te reste pas pour héritier ». Toi, tu es le fils de mon cher père, je ne peux pas, et ne veux pas faire ce que ta mère fait. Car à ce moment là, ce sera toi qui ne me resteras pas pour héritier. Tu es mon cher frère, le fils de mon cher père. Dieu ne veut pas nous égarer. C'est ta mère, moi, je m'en vais, que Dieu te protège, je te souhaite le bien et du bonheur. Je pars découvrir le monde.

— Tu ne partiras pas, cette mère, je la tuerai, je l'égorgerai, je la renierai... Nous resterons toi et moi.

— Ce que tu veux faire là tu n'en as pas le droit, ce sont tes parents. C'est à moi de m'éloigner, je suis un homme.

Ils pleurèrent longtemps ensemble.

Il planta un abricotier et dit à son frère : « Je te le laisse comme un signe. S'il pousse, c'est que ton frère est vivant. S'il se meurt c'est que ton frère est mort ».

Il s'en alla de par la nature, il rencontra des bergers qui faisaient paître leurs moutons dans une prairie sèche. Il leur dit :

— Pourquoi faites-vous paître vos bêtes ici et laissez-vous les prairies pleines d'herbe ?

— C'est qu'il y a un monstre.

— N'ayez crainte, et emmenez vos troupeaux paître.

Ils emmenèrent leurs troupeaux et constatèrent que c'était un chacal. Il le tua.

— Il te revient le droit de la moitié de nos troupeaux, lui dirent-ils.

— Nous partagerons à mon retour.

Il continua son chemin et rencontra à nouveau des bergers qui faisaient paître leurs boeufs dans une prairie sèche.

— Pourquoi laissez l'herbe ? demanda-t-il aux bergers.

— C'est qu'il y a un monstre.

Yufa d' ifef, iny-it. Nnan-as:

— A weddi kulši g' uzgen.

— Wa hta a d-dewfey.

Lhašif min iġan gi ddenya zi lhayawan, uġi, diyetten, isādan, iksan... Min iġan āwsen gi fegheq, žzin nnawā. Min i ki-s d-iffyen inny-it ieda. Qqān-as:

— A weddi kulši g' uzgen.

— Wa hta a d-dewfey. id asen-yeqqar.

Yugū, yallah, yallah... Ixqef ā iž ugefmam, yufa iž n defruxt d'in.

— *Ssalam-uelikum.*

— *Ssalam, muḥmatullah.*

— Min qa tegged a wlidi ?

— Usiy-d a yešš Bu-seḥea izeġifen, qa mkuř nnhā ntišš-as-d ḥnađem d seksu d uyaziq ! Mařa ū s-newši amaya ađ yexqef ā dđšā. Řuxa neš qa d yeġi-s uzeġid, nhar-a d nnuḥet n ḥaba. Qa neš d yeġi-s uzeġid usiy-d ađ ay-yešš Bu-seḥea izeġifen.

Āgaz-nni iġuz, itett šway n seksu, qenna-s:

— Aya mmi-s n siđi, kkā ū s-itqiddi manayenni, uxa ađ yewš ađ ixfa dđšā.

Iwa izzr-ed x ufud n defruxt-nni, inna-s:

— Šmi ya dafed deffy-ed, qa štařun-d waman, uxa sfaq-ay.

Yallah, yallah, yallah... Itwařa iteffy-ed, nettař detru defruxt-nni, detru řšaren-d x-es imeřawen. Inna-s:

— Min řem-yuyen ?

— Kkā ya wlidi a t-ugūd, hayqa Bu-seḥea izeġifen iteffy-ed.

— Yař !

Ikkā, ḥuseḥea izeġifen. a d-issiž, netta a s-ikkes azeġif, iġa dšařit. A s-ikkes azeġif, a s-ikkes dšařit, itegg řḥaruđ řux. Ttaq, ttaq, ttaq... Hta wami imedđa Bu-seḥea izeġifen-nni. Ikkes-as izeġifen-nni kulši, išša seksu-nni. Išša yařiq-nni. yařu-yas izeġifen i defruxt-nni, řugū. Neřnin řqan-t-id s iquḥa:

— A řalla yemma řāwř-ed, ađ aney-išš Bu-seḥea izeġifen ! A řalla yemma řāwř-ed ađ ixfa dđšā ! A řalla yemma řāwř-ed ađ ixfa dđšā !

Nettař dxeđř-ed yā-sen, nettař deđřeq i iqeyyuzen-nni, teqruguyen.

— Manaya ? manaya ? manaya ?

— Qa ead řan yāgazen, id asen-denna. Qa izžen ha muķas, ha muķas, ha muķas...

Il constata que ce n'était qu'un cochon, il le tua.

— La moitié de nos bœufs te revient, lui dirent-ils.

— Nous partagerons à mon retour.

Bref, l'histoire continua avec les chèvres, les mulets, les chevaux... Les bergers les menaient paître dans un espace sec, laissant la verdure. Lui tuait tous les animaux sauvages, et tous lui proposaient la moitié de leurs troupeaux. Lui continuait son chemin en leur répondant :

— Nous partagerons à mon retour.

Il marcha longtemps, jusqu'à ce qu'il arriva à un lac, il y trouva une jeune fille.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Que fais-tu ici ?

— Je suis ici pour être sacrifiée à la bête à sept têtes. Chaque jour on lui offre une personne, du couscous et un poulet. Si on ne lui donne pas ces offrandes, elle viendra au village. Je suis la fille du roi, et aujourd'hui, c'est au tour de mon père de m'offrir à la bête à sept têtes pour qu'elle me mange.

Lui, était affamé, il mangea le couscous, la jeune fille lui dit :

— Arrête, cela ne lui suffira pas et alors elle attaquera et massacrera le village.

Il posa sa tête sur la cuisse de la jeune fille et lui dit :

— Quand tu verras l'eau se troubler et la bête prête à sortir, tu me réveilleras.

L'eau se troubla, la princesse comprit que la bête arrivait, elle se mit à pleurer et ses larmes tombèrent sur la joue du jeune homme.

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

— La bête à sept têtes arrive, prépare-toi à partir, la voilà !

— Ah bon !

La bête à sept têtes sortit sa tête de l'eau. Le jeune homme avait commencé la lute, il combattit la bête, jusqu'à ce qu'il lui coupa toutes ses têtes. Ensuite, il mangea le reste du couscous, le poulet et endossa les sept têtes à la jeune princesse qui repartit vers son village. A sa vue, les villageois allèrent à sa rencontre armés de bâtons :

— Ô Dieu ! La fille du roi s'est enfuit, la bête à sept tête viendra et nous mangera. Ô Dieu ! Elle va détruire le village.

Une fois qu'elle fut face à eux, elle lâcha les têtes qui roulèrent par terre.

— Qu'est ce que c'est ? C'est quoi ? Comment est-ce possible ?

— Des hommes courageux existent encore. Et un homme près du lac... Elle leur raconta son histoire.

A siđi-inek ! Yallah, yallah... Qeften-d žžmaeet, iqeŕe-ed uzeđid s ixef-ines:

— Ha ! Wi s-igin amya ? Wig igin amya ?

— A wlidi qa đ nneš.

Inna-s uzeđid:

— Yā-y seβca n đeβriyin, a g-sen dexđād.

— Neam a siđi, ū texđiy gi bu đeβriyin. Ađ awiy ten ifa đewšid i βu-seβca izeđifen.

Hiwa, ixđeŕ ā đaddāt, iga-s dameyra, iwwi yeđi-s uzeđid. ihđa x-es yeđi-s, iqqim đ ađewwaf uzeđid, iteiš aki-đes.

Yallah, yallah... itrađ igemmā, itawi-d āβca n dyāzaz, setta seβca n đsekrin. Qa đ ađuwwaf uzeđid, aqa ikessi-d isugaf: « Hayqa ađuwwaf uzeđid !... »

Yallah, yallah, yallah... Hta iž n nhā, iŕtef iž n đqenniŕ, isseđha, yugi a d-yāwweh s iž n đqenniŕ, ixfeq: « Qa đ ađewwaf uzeđid, ađ āwhej nhar-a s iž n đqenniŕ ! » Inna-s: « Waxxa ! » Yāh ā iž n đaddāt đexfa đin đamza. Iwa, iqqim iga đimessi, iknef đaqenniŕ-nni a t-išš, yusi-d iž unegmā:

— Mecu, mecu... A henna āhem-ay, a k-mfej muxas ya đged i Žida đamza !

— Āh, mani š-ya āhmey, iwwta anegmā-nni.

Nettaŕ, đamza đusi-d:

— Ammi hennu ewš-ay-d šwit n feafit, aya-k azākuk-inu qcen g-s uššay-inek đ uyis-inek.

Đewš-as azākuk-nni, iqqn-in g-s, nettaŕ đendu x-es. Đesreβđ-it s netta đ uyis-ines đ uššay-ines, kulši đesreβđ-iten.

Šafi, đamyāt-nni, đufi-t walu ma iruwweh ! Yallah, yallah... Uma-s ag ikešβeβ, yāh ā đmešmašt. Yufa đamešmašt đuzzey:

— Ha ! Uma hennu, immut !

Netta, yewša i ddenya. Xwa đamūt, emā đamūt... Ikk-ed x imeksawen-nni, yufa āssen feksibeŕ, nnan-as:

— Āwah a yašriķ a newđa !

— Hta a d-đewfej.

Ikk-ed x ifunasen.

— Āwah a yašriķ a newđa !

— Hta a d-đewfej.

Le roi avertit arriva sur les lieux :

— Qui a eu le courage de faire ça ?

— C'est moi seigneur !

— Approche, je suis le père de sept jeunes filles, et je te permets de choisir celle qui te plairas.

— Seigneur ! Mon choix est fait et te demande la main de celle qui était promise à la bête à sept têtes.

Le roi organisa une grande cérémonie de mariage. Le jeune homme devint le gendre du roi, et resta vivre au palais.

Les jours passèrent... Chaque jour il allait à la chasse et à chaque fois, il ramenait des lièvres, six ou sept perdrix... A son retour, le jeune homme était suivi du regard par les villageois qui murmurait : « Le voilà, le gendre du roi. Il ramène des gibiers ».

Un jour, il ne prit qu'un lapin, il n'osa rentrer avec. Il se dit : « Je suis le gendre du roi, et aujourd'hui je n'ai en main qu'un lapin ».

Il se dirigea vers une maison abandonnée, il entra, fit du feu et cuis le lapin pour le manger. Un chat vint se frotter à lui :

— Miaou, miaou... fais-moi goûter et je te dirai comment tu feras avec l'ogresse.

— Va-t'en, tu ne goûteras rien, dit l'homme en le frappant.

L'ogresse arriva :

— Mon cher fils, donne-moi un peu de ton feu et je te donnerais mes cheveux avec lesquelles tu attacheras ton lévrier et ton cheval.

Elle lui donna ses cheveux, avec lesquelles, il attacha ses bêtes. Elle en profita pour lui sauter dessus et le tomber à terre, ainsi que son cheval et son chien.

Ne rentrant pas, sa femme s'inquiéta. Tôt le matin, son frère se dirigea vers l'abricotier, constata qu'il était sec.

— Ô mon Dieu ! Mon cher frère est mort.

Il partit à sa recherche, d'un pays à l'autre. Sur son chemin, il rencontra les bergers qui faisaient paître leurs troupeaux :

— Cher associé, lui dirent-ils, viens qu'on partage.

— Nous verrons à mon retour.

Il partit, rencontra les fermiers des vaches :

— Cher associé, viens qu'on partage.

— Nous verrons à mon retour.

Hayqa itaf dzayāt wuma-s, ikk-ed x feawda.

— Āwah a yašriḳ a newda !

— Hta a d-ḡewfey.

Ikk-ed x ikidān.

— Āwah a yašriḳ a neḡa !

— Hta a d-ḡewfey.

Ikk-ed x ḡeyḡen.

— Āwah a yašriḳ a neḡa !

— Hta a d-ḡewfey.

Hayqa itaf, itaf inaḡ wumas. Yallah, yallah, yallah... Hta wami i d-iwweḡ ā wemšum-nni ugefmam, iqqim ḡin. Wami ḡin iqqim ḡezr-it-iḡ ḡemyāt-ines zi ḡyūfet, ḡezr-it-iḡ ḡemyāt wuma-s, ḡenna-s:

— A ffan-inu.

— Ah.

— Hayqa ḡaba-ḡ mani yeqqim, mayā min t-yuyen ū d-yāwweḡ iḡennat ? Šuf mani yātaḡ ḡaba-ḡ ! Wata āḡ a mmi ina-s: « Mayā ū t-āwwḡeḡ ? »

Iḡefe-ed uḡāmuš-nni: ddad, ddad, ddad... Iwweḡ yā-s, inna-s:

— A āḡa ḡennu min š-yuyen ū t-āwwḡeḡ iḡennat, nešnin nuḡḡef netraḡa ?

— Lla, a mmi ḡennu ifa ḡefḡey šway.

Ha fuxa yufa dzayāt wumas.

— Lla a mmi ḡennu, qa ifa ḡefḡey šway waha.

— A āḡa ḡennu, kkā a nāwwḡeḡ.

— Mayka yemma-ḡ ?

— Hayqa yemma ḡuḡḡef ḡ naḡū ḡ uraḡi, ū tawwḡeḡ.

Itḡec afrux-nni yāwweḡ, iḡḡef yā-s ; ḡenna-s:

— Mayā min ššuyen šek iḡennat ū t-tāwwḡeḡ ? ḡḡiḡ-ay fhemm, ḡḡūy aḡ bbuhelley ; ifa ū ḡaḡ-nniy: qa a tāḡeḡ ā wemḡan wayeffani. Nniy-as a stāllah irāḡ ā fxiḡet-nni wayeffani, qa ḡin ḡamḡa ḡešš-iḡ, qa neš ū ḡ-tenniy eemmās. Yaḡ ḡḡiḡ-ay fhemm. ufiy-š ū tāwwḡeḡ, uxa nniy-as qa ḡin i ḡraḡ.

Ixḡeḡ : « Ha ḡin i ḡraḡ wuma ! » Inna-s:

— Lla, qa ū ssa mani ifa ḡiy, iḡa-s, iḡa-s...

Iwa ḡewša-s, išša, iswa, ilaxiriha... ḡeḡḡf-it ḡmessi zeema: « A ḡaḡaḡaḡ, a ḡaḡaḡaḡ... ḡems-ay, ḡems-ay... ḡems-ay ḡa, ḡems-ay ḡa. »

Il rencontra les éleveurs de juments :

— Cher associé, viens qu'on partage.

— Nous verrons à mon retour.

Il continua son chemin, et les éleveurs de chevaux lui dirent :

— Cher associé, viens qu'on partage.

— Nous verrons à mon retour.

Il continua et se fut la même chose avec les bergers des chèvres :

— Cher associé, viens qu'on partage.

— A mon retour.

Il semblait qu'il avait suivi les traces de son frère ; il continua son chemin jusqu'à ce qu'il arriva au lac où il s'arrêta un moment ; la princesse le vit de sa fenêtre et pensant que c'était son mari dit à son fils :

— Mon garçon !

— Oui, mère.

— Ton père est assis près du lac, vas le voir et demande-lui pourquoi il n'est pas rentré hier ?

L'enfant partit en courant, en arrivant près de lui, il lui demanda :

— Mon cher père, On t'a attendu, pourquoi n'es-tu pas rentré hier ?

— Mon cher fils, je ne me suis pas senti bien, maintenant ça va, tu n'as pas à t'inquiéter.

L'enfant venait de lui révéler qu'il était vraiment sur les traces de son frère.

— Mon cher père, lève-toi, nous rentrons.

— Où est ta mère ?

— Mère, n'a pas cessé de t'attendre et de te guetter par la fenêtre.

Il suivit l'enfant et à son arrivé ; la femme lui dit :

— Pourquoi n'es-tu pas rentré hier ? Je me suis fait tellement de soucis, j'ai cru devenir folle ; j'avais complètement oublié de te dire de ne pas aller vers tel endroit. Hier j'ai pensé que tu es allé à la maison abandonnée, et que l'ogresse qui y habite t'a dévoré. Je ne t'avais jamais averti. Ne rentrant pas, j'ai pensé que t'y était rendu.

— Eh bien ! Il est probable que mon frère y est, pensa-t-il. Puis, il s'adressa à la princesse en lui disant j'étais dans un lieu, mais je ne sais pas où ?

Elle lui donna à manger et à boire... Après s'être restauré, il fit semblant d'avoir de la fièvre : « Bab ! Bab, bab... J'ai froid, couvre-moi, couvre-moi ! »

Dessu-yas gi ġisi, ġymes-as ; itāzizzi:

— Ġ-ed x-i feyġa...

Iqqar-as ufrux-nni:

— Āh a mmi a tejjseġ ag yemma-ġ.

Ħta wami i d-ikkā ag ikeqbeħ, išša, iswa, ilaxiriha... Yugū, yāh aġ igmā, qa fux dewš-as feħbā wuma-s. Igmā-d ġaqennit, ġ tenni nettat. Yāh ā wexbuš-nni, ġ wenni netta. Iqqim iġennef ġaqennit-nni, netta yus-ed unegmā-nni:

— Mecu, mecu, mecu... A siġi āħem-ay, a ġ-mfey muġas ya ġeġ i Žida ġamza, qa dešša ġa iž atiqā ġ ššek, dešš-iġ ġa iġegg'at ead.

Iġsi-d yewša-s ġaqennit-nni ġekmeħ ; inna-s:

— Šmi ya aġ-tewš azākuġ-ines, aġ aġ-ġini qġen uššay-ineġ ġ uyis-ineġ ġ inaġ-ineġ. Šek sškemġ-iġ, nettat a yā-ġ tas, šek ežen-as x yiri. Qa umaġ aqa-t yā-s ġ uceddis.

Šafi, nettat ġusi-d:

— A mmi ħennu ewš-ay-d šwit n ġmessi, aya-ġ azākuġ-inu, qġen ġ-s uššay-ineġ, ġ uyis-ineġ.

Netta, ittf-ed azākuġ-nni, ittġa-t ġi ġmessi, iššamā x-s uššay-nni, iežen-as x yiri.

— Yallah awi-d uma, yeġf-ed uma.

— Immuġ !

— A temmteġ ; yallah awi-d uma.

— D aġāyaf !

— A tedġāyfeġ ; yallah awi-d uma.

— D aħiġā !

— A tehħiġād ; yallah awi-d uma.

Šafi, ħta wami tendā uma-s, ġ uyis-ines ġ uššay-ines ġ kulši-ines... Šafi ġneġr-itend issfawen. Netta ižra ġibayriwin itmenyand ġ użenna, išten ġeyġef išten, ġāħ, ġewwi-d šindeq n ārħie ġħukk-as-t, dekkā-d. Netta, yāħ iġsi-d ārħie-nni, iħukk-as-t i wuma-s, netta ikkā-d aki-s wuma-s, inna-s:

— Ih ya yuma mani-s tekkiġ, ih ya yuma iħa mmutey.

Temġūruen ġin, šuyyiwen msaken. Šafi, yāzu x-s wuma-s yufi-t, uġin āwwħen-d. itaq, itaq... Ħta wami ġufa ġemyāt-nni, xedfen aki-s. Dnayen yāġazen, am wa, am wa.

Elle prépara son lit par terre, le couvrit. Il tremblait de tout ses membres :

— Rajoute-moi encore des couvertures, et dit à l'enfant :

— Mon fils, va dormir avec ta mère !

Le lendemain matin, il se leva, mangea... Et partit à la chasse comme à son habitude, maintenant qu'il connaissait l'endroit où se trouvait son frère. Il chassa un lapin et se dirigea vers la maison. Il grilla le lapin ; le chat vint :

— Miaou, miaou... Maître, fais-moi goûter de ton lapin, je te montrerai comment faire pour abattre l'ogresse. Hier soir, elle a dévoré ici même un homme, on dirait bien que se soit toi.

Il lui donna tout le lapin ; le chat lui dit :

— Quand l'ogresse te donnera ses cheveux, elle te demandera d'attacher avec ton chien et ton cheval... Toi, tu les brûleras, elle tentera de t'approcher. De tes pieds tu lui écraseras le cou. Ton frère, est dans son ventre.

L'ogresse arriva :

— Mon cher fils, donne-moi un peu de ton feu, je te donnerais mes cheveux, avec lesquelles tu attacheras ton chien et ton cheval.

Il prit les cheveux de l'ogresse et les jeta dans le feu ; il commanda à son chien de lui sauter dessus, posa le pied sur son cou en lui disant :

— Rends-moi mon frère !

— Ton frère est mort, dit-elle.

— Alors, tu mourras toi aussi, il lui redit : « Rends-moi mon frère ! »

— Ton frère est aveugle.

— Alors je t'aveuglerai et pour la troisième fois, il lui redit : « Rends-moi mon frère ! »

— Ton frère est handicapé.

— Toi aussi tu vas être handicapé ; rends-le-moi.

L'ogresse rejeta son frère, le cheval et le chien... Elle les rejeta tout bleu. Il remarqua que des corbeaux se chamaillaient dans le ciel, un corbeau fit tomber l'autre. Le vainqueur alla chercher une sorte d'herbe qu'il mit dans le bec du corbeau tombé à terre qui se réveilla. L'homme partit à son tour chercher la fameuse herbe avec laquelle il frotta son frère qui, à son réveil, lui dit :

— Ô ! Mon frère, j'ai failli mourir, comment as-tu su ?

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent longuement... Il avait chercher son frère et l'avait retrouvé. Heureux, ils rentrèrent chez eux. Et là stupéfaite la princesse put constater qu'elle était face de deux hommes identiques.

— Manaya ?

Dřaqa ; inna-s:

— A wlidi, qa wa đ uma, neš ifa đešš-ay đamza, ha mučas. Ha mučas, ha mučas... Iwš-as *leidda welwarata*, inna-s: « Řuxa đessneđ a wlidi, mafa đexsed aki đawwħeđ ā đmūt āwah. Mafa ū đxised, neš qa ad āwwħey ā đmūt ag wuma. »

— Lla neš aki-ķ ugūy.

Dugū akiđ-es. Ikkā x feksibeť-nni, indeh. Manis ya yekk ad indeh feksibeť, manis ya yekk ad indeh... Yuza yā-s řħať, igg^oama ad indeh, uxa yenna-s:

— Ya ābbi, mđi ya afey wi ya ad ay-inedhen feksibeť, a s-wšey mummu n đitawin.

— D nneš, aqa-y đ nneš ik-ya-inedhen ! šek ugū ag ubřid, i s-yenna ižidā.

Inedh-as ižidā, yallah, yallah... Ĥta wami xedřen ā đewwūt-nsen. Wami ya xedřen řux ā đewwūt-nsen, iqqim řux ižidā x đekřbaš, a d-iffey, a s-inqeb mummu n đitawin. Qa bessif, inna-s: « A ķ-wšey mummu n đitawin ! » Ĥiwa řux mummu n đitawin qa iqqes wi t-ya yewšen.

Šafi, āqqben-t, řux, āqqben ižidā. Dekkā đeqqušť imendi, đħāreħ, đenna-s:

*A yižidā, a yižidā !
A memmi, memmi-inu !
Neš đ tqquešť imendi
Ķāzen-ayi,
Zāeen-ayi,
Mžān-ayi !
Ssāwřen-ayi
Ĥāyen-ayi,
Ššin-ayi.*

Inđu inqeb-it, inna-s:

— I šem immi đxeřqed ?!

Dekkā đquqešť n đnifiť, đenna-s:

*A yižidā, a yižidā !
A memmi, memmi-inu !*

— Est-ce possible ? s'exclama-t-elle.

— Voici mon frère. Voilà, ce qui est arrivé, j'ai été dévoré par l'ogresse...

Après lui avoir raconté son histoire, il lui dit : « J'ai décidé de retourner avec mon frère dans mon pays. Si tu veux, tu peux venir avec nous. »

— Je pars avec toi, dit-elle.

Ils partirent, et à fur et à mesure qu'ils traversaient les terres, ils rencontraient les fermiers qui proposaient à l'homme leur moitié de troupeau. Il les avait tous rassemblés mais, il peinait de mener le troupeau... Et à haute voix, il dit :

— Ô mon Dieu ! Si je pouvais trouver quelqu'un pour mener le troupeau, je lui donnerai la prunelle de mon oeil.

— Que tes vœux soient exaucer, répondit l'aigle. Me voilà ! Tu me guides et je conduis ton troupeau.

L'aigle mena à bien sa tâche. Ils marchèrent, marchèrent... jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la porte de la maison. L'aigle se posa sur le sommet d'un rochet, se préparant à lui picorer la prunelle de son oeil.

Mais, la prunelle d'un oeil est précieuse pour être sacrifiée. Ils commencèrent à supplier l'aigle.

Un grain d'orge chantonna :

*Aigle ! aigle !
Mon fils, mon cher fils !
Je suis un grain d'orge,
Ils m'ont labouré,
Ils m'ont semé,
Ils m'ont moissonné,
Ils m'ont battu,
Ils m'ont moulu,
Ils m'ont mangé.*

L'aigle sauta sur le grain, avant de le picorer, lui dit :

— Et pourquoi es-tu né ?

Un grain de petit pois chantonna lui aussi :

*Aigle ! aigle !
Mon fils, mon cher fils !*

*Neš d tqqešt n dnift
 Kāzen-ayi,
 Zāeen-ayi,
 Qeēeen-ayi !
 Ssāwten-ayi
 Bāyen-ayi,
 Ššin-ayi.*

Inđu inqeb-it, inna-s:

— Immi dxefqeq ?!

Iraḥ ā uḥaw, inna-s:

*A yižidā, a yižidā !
 A memmi, memmi-inu !
 Aqa neš ifa ġiy d ḥaw
 Kāzen-ayi,
 Zāeen-ayi,
 Qeēeen-ayi,
 Ssāwten-ayi
 Bāyen-ayi,
 Ššin-ayi.*

Inđu inqeb-it, inna-s:

— Immi dxefqeq ?!

Ḥta wami dāḥ dquqešt n difest, denna-s:

*A yižidā, a yižidā !
 A memmi, memmi-inu !
 Neš d tqqešt n difest,
 Neš d tzeṭta n dšuqet,
 Mig inettef ḥnadem amimun
 D ḥnadem amšum !*

Uḳa dfekk-r-as-d fmewī. Iga ffert, yugū...

NEŠ, KKIJ-D SSIHA D SSIHA !...

*Je suis un petit pois
 Ils m'ont labouré,
 Ils m'ont semé,
 Ils m'ont récolté,
 Ils m'ont battu,
 Ils m'ont moulu,
 Ils m'ont mangé.*

L'aigle avant de le picorer, lui dit :

— Et pourquoi es-tu né ?

Un grain de fève lui dit à son tour :

*Aigle ! aigle !
 Mon fils, mon cher fils !
 Je suis un grain de fève
 Ils m'ont labouré,
 Ils m'ont semé,
 Ils m'ont récolté,
 Ils m'ont battu,
 Ils m'ont moulu,
 Ils m'ont mangé.*

L'aigle sauta sur le grain de fève, avant de le picorer, lui dit :

— Et pourquoi es-tu né ?

Une poussière de cendre vint, et dit :

*Aigle ! aigle !
 Mon fils, mon cher fils !
 Je suis une poussière de cendre,
 Issue d'un linceul
 Dont lequel est enterré
 Le gentil homme et le méchant !*

Elle lui rappela la mort. Il fit : « ffert... », et s'envola dans le ciel.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, septembre 1990.

Danfust n Emā d wečma-s

HAŽIT-KUM!

Ižžen zik demmut-as demyāt. yā-s dnayen ihenžin, dāhenžit d uhenži. Qqimen ag t-temyāt n ḥaḥa-tsen. Yallah, yallah ū deg-sen tegg ḥu fxi. Zid nhar-a zid duḍešša. Āgaz-nni iteeddah aki-sen. Damyāt deyrēḥ x-s, uxa ḍenna-s:

— Ay āgaz akeḥḍi ssufy-in šway a ḥāra, a nḥeddeḥ šway amensi, a ḥenna sewwsen-aney.

Inna-s:

— Waxxa.

Issufy-in ar useqqif, dyās uyaziḍ, dga seksu, ššin swin aḍixef g wxxam. Iḥāmušen-nni msaken gi ḍyayāt tāžižžin. Inna-s:

— A damyāt-a ewš-asen šway min ya ššen.

ḍenna-s:

— Waxxa !

Degga-sen ḍiyenžayin gi dḥebbiḥ, dešqāqub. Denna-sen: « Wa šš-et, wa šš-et. » Ū ḍasen-ḍuši walu. Ikkā x šḥbeḥ zik, netnin ssensen gi ḍyayāt. Deḥdem ḍiyayāt, ḍenna-s: « Yaḥ tnaḍureḍ min id ay-xedmen dāwa-inek a ḥenna ! Hedmen-ay ḍiyayāt. Ssekkin šway ā tšasie. » Iḥiyeyḥ meskin issufyin ā fḥužāt, dafruxḥ d ufrux.

Ḍarumiḥ dešseḍi, dekkā ag ikeḥbeḥ, dešša ḍarumiḥ dgešš ifuḍā:

— Mayā ay āgaz-a, min xedmen qqac ifuḍar-a qeššen-ten ? Āzu mani ya ten-ḍessekeḍ.

— Waxxa a damyāt akeḥḍi.

Iwa inna-sen:

— Āwaḥ-it a wfāḍi a nzedmeḥ.

Iggū, iggū gi fexfa w nnežfa.

— A ḥaḥa ḥennu. ma ḍa ?

— Ead.

— A ḥaḥa ḥennu. ma ḍa ?

— Ead.

Omar et sa soeur

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Jadis, un homme avait une femme et deux enfants. La femme mourut et lui laissa une fille et un garçon. Il se remaria, et la deuxième femme maltraita les deux orphelins. Les jours passèrent... Le père souffrait de leur condition. Mais, comme c'était sa femme qui menait le foyer, il ne pouvait rien faire. Un jour, elle lui dit :

— Mon cher mari, fais-les donc sortir un peu dehors. Ils m'ennuient ; je veux être tranquille pour faire mijoter le dîner.

— D'accord, dit-il.

Il les fit sortir dans la cour de la maison. Durant ce temps, elle égorgua un poulet et prépara un couscous. Quand tout fut prêt, ils mangèrent et burent à satiété dans l'intimité de leur chambre. Les enfants tremblaient de froid et de faim. L'homme dit à sa femme :

— Donne-leurs un peu à manger.

— Bien, répondit-elle.

Elle prit une assiette dans laquelle elle mit des cuillères qu'elle faisait tinter en disant : « Allez, mangez ! Mangez ! ». Mais, tout cela n'était qu'une mise en scène.

Les pauvres passèrent la nuit devant le foyer (*ḍiyayāt*)¹. Le lendemain matin, la femme dit à son mari : « Vois ce que tes enfants ont fait ? Ils m'ont saccagé la cuisine. Je te prie de les envoyer loin d'ici ». Il les emmena en dehors de la maison où ils passèrent la nuit en tremblotant.

Tôt le matin, la femme se leva, mangea des figues de barbarie et coupa les cactus.

— Vois ce que tes enfants ont fait, dit-elle, ils ont coupé tous les cactus. Je veux que tu les chasses d'ici.

— Bien, ma chère femme.

Il se dirigea vers ses enfants et leurs dit : « Mes petits ! Venez avec moi ramasser du bois. » Ils marchèrent, marchèrent... dans la nature.

— Cher père, est-ce ici ? demandèrent-ils.

— Non, ce n'est pas encore là.

— Notre cher père, est-ce ici ?

— Non, pas encore...

¹ Cuisine traditionnelle.

Ħta wami ixqer gi fexfa w nnežfa, iqqen akeššud ā deqzind, uxa yenna-sen:

— A wfađi, ayen ya dekk deqzind-a dsetten, akeššud itqāquḅ, qa aqay ḡa zeddmey.

Iwa daqzind a tṣen, qa deqqen, akeššud ađ iqqāqeb, qa thezzaṭ deqzind. Neṭnin kmummsen ḡ iḅužifen, ḡ ikkuḅen, ixḡfa-ṭen ušemmiḡ. Tražan, tražan... Ħta wami iqqāqeb fneyreb. Denna-s deḡruṭt nni i wuma-s:

— Kkā a Emā-nney a yuma ḡennu, ḡaḡa-ṭney inḡar-aney ! Kkā a yuma ḡennu, ḡaḡa inḡar-aney !

Iwa kkān ggūn gi mulk llaḡ, gi fexfa w nnežfa, ggūn, ggūn, s ḡiṭeṭ gi daḡeṣt, twaḡan šwit n ṭṭu g ižen ḡaddāt ū ssa mani igg^z-iṭen ḡḡaf. Traḡen gi qibaḡ n ṭṭu-nni, gi qibaḡ n ṭṭu-nni, ḡta wami xeḡfen ā ḡaddāt-nni, uḡin ṭṭu uḡfen. Iwa qqimen ḡin msaken ḡ iḅužifen. Zid, zid, zid... Iwa kkānd ag ikeṣḡeb msaken ixḡan žžue d tesmeḡ. Ikkā Emā ineddī i dežḡiḡin, iṭṭef-d ši iṣten ḡenfen-t t-tamessasṭ tetten-t. Iwa ammen yallah, yallah... Žrin-t ḡḡumet, ayt ḡaḡ n ddšā. Denna-sen iṣten:

— Aya ḡenna ḡaddāt wayeffrani, ḡiḡa ši yewḡan.

Iwa ḡraḡ yā-sen:

— A wfađi manis d-ḡekkim ?

— A wlidi, ha min x-ney yekkin, ha min x-ney yekkin... Ha mani i d-nuwweḡ.

— Iwa a yeḡi ḡennu āwaḡ tawan-aney šway. Aki-ney deššeḡ aki-ney deeṭeḡ. A nweṭṭa min ya nešš a m-ntišš ayi.

— A ḡenna waxxa.

Iwa deḡgū traḡ ḡḡetteš aki-sen, ḡraḡ ḡḡareḡ aki-sen, ḡxeddm-asend ššyef. Iwa aya siḡi, iwa eettqen-t zid, zid, ḡta wami ḡessen ḡḡumet, ḡessen iwḡan. Tegg ḡxī, ḡxeddem. Lḡemdu li llaḡ aqa teiš mliḡ ag Emā, Emā ḡ amezyan, qqac ssnen-ṭen. Iwa iž n nnhā, denna-s i Emā: « Araḡid a Emā-nney, araḡid a yuma a ḡ-meššḡey ḡamzūt-inek. » Iwa deqqim ḡmeššeḡ-as, wami id-ḡusa a s-ḡemmuḡ, deḡga hah twaḡa ḡazerummuyt, ḡuḡa ḡin ḡaḡḡiḡt n ḡeneāšin, ḡeḡsi ḡineāšin-nni ḡḡiyyeḡ-iṭend.

Ṗaḡen wussan usin-d, ḡekki-d x-s ssin iž n ḡemyāt meskina am nettaṭ, am nešnin qqac, tettā denna-s:

— A ḡalla-inu ssens-ay, a ḡi saḡili llaḡ.

— Araḡid a yeḡi-s n siḡi a šem-ssensey. mī dežrid šḡaf ḡsiy neš šḡaf x-i yekkin ?

Il continua son chemin jusqu'à ce qu'il arriva au milieu de la forêt, il attacha la chienne à un bâton, et dit à ses enfants :

— Mes chers enfants, tant que cette chienne aboiera, et que le bâton fera du bruit, c'est que je suis là à ramasser du bois.

La chienne attachée au bâton aboyait sans cesse, ce qui faisait bouger celui-ci en produisant du bruit. Les pauvres petits orphelins restaient là accroupis.

— Omar, mon cher frère. Lève-toi ! Notre père, semble nous avoir abandonnés, lève-toi !

Ils se levèrent et partirent de part les terres de Dieu dans la nature. Il faisait nuit, ils marchèrent, marchèrent... Ils aperçurent de loin une lueur qui semblait provenir d'une maison. Ils allèrent vers la source de la lumière jusqu'à ce qu'ils y parvinrent.

Ils pénétrèrent dans la maison pour y passer la nuit. Le lendemain à leur réveil, mourant de faim et de froid, Omar décida d'aller à la chasse. Il ramena un oiseau qu'ils rôtirent et mangèrent sans sel.

Les jours passant, les habitants du village finirent par se rendre compte de leur présence. Ce fut une sage femme qui prévint que la maison était habitée.

Elle se dirigea vers eux, et leur dit :

— Mes enfants, d'où venez-vous ?

— Sage femme ! Voilà notre sort !... Et ce dont on a souffert jusqu'à notre arrivé ici.

Ils lui racontèrent toute leur histoire.

— Ma chère fille ! Toi et ton frère viendrez chez moi, vous serez logés nourris et blanchis, en échange, vous m'aidez un peu.

— Oh Oui ! dirent-ils.

La petite fille accompagnait la sage femme pour aller ramasser de l'herbe, et l'aider dans toutes les tâches ménagères. Les jours passèrent... Elle commençait progressivement à connaître le village et ses habitants. Elle faisait le bien tout en honorant son travail. Elle était heureuse avec son petit frère Omar, tous les villageois avaient fait leur connaissance. Grande, est la miséricorde de Dieu.

Un jour, elle dit à Omar : « Mon frère, viens, que je peigne ta queue de cheval. » Elle l'installa devant elle, le peigna, puis commença à lui faire une tresse. Elle se retourna et aperçut un petit lézard. Près de lui, se trouvait un coffre d'argent, elle le prit et le cacha.

Les jours passèrent... Une mendiante passant par-là, lui dit :

— Au nom de Dieu ! Peux-tu me loger cette nuit ?

— Soit la bienvenue, répondit-elle, si tu savais à quel point, j'ai souffert moi aussi ?

Dessens-it dессes-it, dessesw-it. Dešša, dešwa, dессu-yas dymes-as. Wami dekkā ag ikešbeh, duša-s dešša, denna-s:

— Kkā a yeği-s n siđi, a tugūd a tssāzqed x uzeğif-inem, neš qa ađ rahey ađ sahey feksiher-inu.

— Lla, neš ū ggūy ši, ađ awiy Emā-nkum.

— A yeği-s n siđi Emā-nney eađ d amezyan, eađ ū x-s bu femfağ, eađ ū đas-meğkey.

— Lla, neš a t-awiy, a t-awiy.

— I šek a Emā-nney ?

— Lla, neš a t-awiy.

— A Emā-nney a yuma, fux s ārzeq-nney, Rebbi d asemmah uxa a t-meğked.

— Lla, lla d tta i ya awiy.

Şafi dewwi Emā, haqa fux ū deqbir ši đarwest-nni, qa ifa dugi a tawi idennat. Dewwi Emā ū deqbir, yallah, yallah... ticiš mkāfes aki-sen meskina. Mkāfes, kelli d agfa-ines.

Ūwen-d wuği, denya-sen izmān. Denna-s:

— Yağ nnađū weĉma-k min dexdem !

Inna-s:

— İfa a tiđi d agfa-ines.

Yallah, yallah, duru đfunast denya-s agenduz. Denna-s:

— Nnađū min dexdem ammin !

— Ahda-t d agfa-ines.

Duru feawda denya-s afriyyex. Denna-s:

— Yağ nnađū min dexdem !

Inna-s:

— Ahda-t qa d agfa-ines.

Ūwend dyetten denya-sen iyayden. Denna-s:

— Šuf weĉma-k min dexdem !

— Agfa-ines.

Walu igg'ama ađ icam weĉma-s llah ihsen eawen. Ĥta wami đuru nettat, denya memmi-s. Wami denya memmi-s. deqqim teiyyađ:

— Ĥiy ya memmi ! Min dexdem ? Weĉma-k denya-y memmi !

Elle la fit rentrer, lui donna à manger et à boire. Puis, lui prépara un lit. Le lendemain matin préparant le petit déjeuner, la jeune fille dit à la mendiante :

— Tu dois partir et continuer ton chemin, afin de gagner ta vie. Moi, je vais mener paître mon troupeau.

— Non, dit-elle. Moi, je ne pars pas. J'ai décidé de me marier avec ton frère Omar !

— Ma chère ! Mon frère Omar est encore trop jeune, il n'est point en âge de se marier. Donc, je ne le marierai pas.

— Et bien non. Moi, je vais me marier avec lui.

— Eh ! Omar. Que penses-tu de cela ?

— Je suis d'accord, et je veux bien la prendre pour épouse.

— Omar, mon frère ! Aujourd'hui, nous possédons notre propre fortune, Dieu a été miséricordieux pour nous. Tu as tout le temps pour te marier.

— Non, non ! C'est avec elle que je veux me marier.

La mendiante réussit son mariage avec Omar. La soeur de celui-ci, étant contre n'accepta pas sa belle-soeur. Les jours passèrent... Malgré qu'elle soit chez elle, et qu'elle vivait de ses rentes, elle se sentait mal à l'aise.

Un jour, les brebis donnèrent naissances à des petits, la femme les tua, puis, se dirigea vers son mari :

— Omar, dit-elle. Vois ce que ta soeur a fait !

— Laisse donc, cela lui appartient.

Quelques jours après, une vache donna naissance à un petit veau, elle le tua et dit à son mari :

— Vois ce qu'elle a encore fait !

— Laisse donc, ce veau lui appartient.

La jument donna naissance à un mulet, elle le tua et dit à son mari :

— Vois ce qu'elle a fait !

— Laisse donc, ce mulet lui appartient.

Les chèvres donnèrent naissances à des chevreaux, elle les tua, et lui dit :

— Regarde ce qu'elle a fait !

— Laisse la, tous ces biens lui appartiennent.

Il n'osa parler de tout cela à sa soeur. Le jour arriva où sa femme mit au monde un enfant qu'elle tua, puis, elle poussa des hurlements et des appels au secours :

— Ô mon Dieu ! Ta soeur a tué notre fils.

Ū yufi min ya yini. Wečma-s igg¹ama a t-icam, memmi-s iqqes-as, Ilah ihsen cawen. Ikmeđ ā wuf-ines ammen. Ū yenni đufi ufa dehwā. Isyed, igg¹ama ad icam wečma-s.

Đufi-t walu đemseħ min đas-ya-đeg ? Đrah đhiyyeħ deskū đřafa n đmeđafin n đfiyra gi zembu t-tikurin. Denna-s:

— A řřana icizz x-em Emā-nkum ?

— Icizz x-i siđi Emā-nney, đ řeemā-inu.

— Icizz x-m řezzař, iwa sseyři zembu-ya ammen ur ifezz.

— A t-sseyřiđ siđi Emā-nney đ řeemā-inu.

Đhiyyeħ traqq, traqq đesseyři đimeđafin-nni s đřafa đyir đ zembu. Yallah, yallah wami iya awwđend ā uceddis, řurin ifiyriwen-nni, thārađen-as g eeddis ; teđđeđ-as đařwiť. Tqabať đsammāt, đuy-it.

Nhar-a điweřřa, nhar-a điweřřa... Hayqa-t meskina t-tažžāt n đfuyt. Denna-s:

— Yaķ wečma-ķ min đexđem ! Wečma-ķ yā-s ddqef.

— Aha min đeqqāđ ?

— Yaķ ū đumined min id aķ-nniđ qqac, aħ nnađur-it.

Irah, yenna-s:

— Araħ-ed a wečma, araħ-ed meřeđ-ay řway, bby-ay g zeđif.

Đeqqim nettať đeħnind-inu gi đfuyt meskina, iga-s azeđif amya x ufud, aya siđi-ineķ. Tebyy-as, netta itžāraħ weh. Itesfa ifiyriwen ħman gi đfuyt, tazžřen g eeddis: « Adadad, adadad... » Ifiyriwen. « Ha žicenta, qqac min đay-đenna đemyāt nsenniyyet ! » Ha řuxa yumen đamyāt. Ikkā inna-s:

— A řřana araħid a necyā řway, araħid a necyā amya. A s negg a necyā s đgāzind. řem g ifassen-inem amya. Neř ad gg¹tey řem řřawrin.

Igga llečba waha. Đhiyyeħ nettať meskina, nettať qa tuř aki-s teeyā đ wečma-s teeyān s đgāzind. Inna-s: « Iwa smun, iwa smun a řřana ifassen-inem, gg amya, gg amya. » Netta iqqāqeb ttaq, ttaq, iqeřř-as ifassen s đnayen, iżži-t meskina t-tačaruřť. Đeqqim gi đyemmāt, đeqqim meskina la lmakla, la lma, la niema. Hah mani ya đekk řuxa.

Đeķsi ixef-ines đ ttiđeť wezyā ā řmarkeħ uzeđid. Đeqqim ag đyiđadın wezyā. Waha žžue t-tesmeđ, đ ifassen ur řin. Ikkā řsin ismey uzeđid izri-t đ řnađem. manereť ! ag đyiđad wezyā. Irah inna-s uzeđid:

— Ĥaqq elik a siđi ! đih ři n řeđd ag đyiđad wezyā am řnađem.

Il ne savait que faire, il était perdu. Il ne voulait surtout pas se fācher avec sa soeur. Quant à son fils, il en était bouleversé. Il vivra avec cette souffrance dans son coeur, mais, ne dira rien à sa soeur. Que Dieu vienne à son aide !

La femme ne savait plus quoi inventer. Un jour, elle partit ramasser trois oeufs de serpents qu'elle cassa pour les enrober dans du *zembu*¹. Elle les mit en boules et se dirigea vers sa belle-soeur :

— Aimes-tu ton frère ?

— Bien sûr que je l'aime, mon cher frère Omar est toute ma vie.

— Si tu l'aimes, prouve-le, et avale ces boules de *zembu* sans les mâcher.

Elle avala les trois boules en croyant que c'était du *zembu*. Les petits serpents avaient éclos. Ils commencèrent à bouger et à lui manger le foie.

Les jours passèrent... La pauvre jeune fille tomba malade, et passait tout son temps à s'exposer au soleil. La belle-soeur alla voir son mari :

— Sais-tu ce que ta soeur a fait ? Ta chère soeur est enceinte !

— Es-tu sûr de ce que tu dis ? demanda Omar d'une voix tremblante.

— Oui. J'en suis sûr, tu as toujours mis ma parole en doute. Va la voir et tu constateras toi-même les faits.

Il se dirigea vers sa soeur :

— Ma chère soeur ! Viens donc, m'épouiller les cheveux.

La malheureuse, resta immobile face au soleil. Il posa sa tête sur ses genoux. Elle commença à l'épouiller. Lui, était très attentif, il entendit les serpents courir dans son estomac : « *Addad, addad...* » Omar commençait à croire les dires de sa femme : « Eh bien ! Se dit-il, tout ce que ma femme m'avait raconté est donc vrai ! »

— Viens, allons jouer avec la petite pioche, tu mets tes mains comme ceci, j'essayerai de les frapper et à toi de les retirer.

Ils commencèrent le jeu. Il lui demanda de regrouper ses mains, tout à coup, il lui trancha les bras et la laissa estropiée. Elle vécut dans un coin, sans nourriture, sans eau... Que ferra-t-elle maintenant ?

Un jour, elle se métamorphosa en une gazelle, et alla s'installer dans les plaines du roi, pour vivre avec les autres gazelles. Elle avait faim et froid et en plus elle était dépourvue de ses mains.

Un esclave du roi, remarqua qu'il y avait parmi les gazelles, un semblant de forme humaine. Il alla voir le roi et lui dit :

— Mon seigneur ! J'ai remarqué une forme parmi les gazelles, on dirait bien que se soit un être humain.

¹ Farine d'orge grillé

Inna-s:

— Xayallah awi đin seksu x-s yaziđ. awi feafit. Mafa đ bnađem, ađ itett ađ izzyađ, mafa t-tiyiđeđ wezyā, a tešš ſway, a tspippih uxa a tugū.

Iwwi ā ġin manay-nni. Nettađ žžue t-tešmeđ. Tett s uqemmum đezzyađ ā dmeši. Irah ismey uzeđiđ:

— Iħqā, a siđi wenni đ bnađem.

— Awim-t-id.

Iwa yewwi-t-id uzeđiđ yā-s. Inna-s:

— A wlidi mux am-đexfeq ?

— A siđi-inu, ha mux iđ ay-đexfeq, ha mux ay-đexfeq... Kulši đemmeš-as.

Waha, ikkā ittef iz ikāri iyās-as, iean-as femfeh. iggi-t ađ išweh. Ikennef, itišš-as, ikennef itišš-as. Iqđee-as aman. Išeddi-t zeg đān am đih. Itfāray aman gi đhebbiđ am đih, itfāray aman. Taqq, taqq, taqq... nsertend s đřađa wa ya wa. Ha ifekk-it, inya manay-nni.

Wami t-ya-yfekk uzeđiđ, đafruđ t-tamezyand, đečžeđ-as. Inna-s:

— A šem-awiy.

— Iwa a siđi, min ya g-i đawid, đ ifassen ū yar-i ġin.

— Ađ am-gey đismeyt-inem, a m-đuš a tššed ađ am-đšebben, ađ am-đeymes. Šem a šem-awiy.

Iwwi-t uzeđiđ. Dnayan n demyarin, wis đřađa đ nettađ. Igi-t gi pisu g użenna, iġa-s đismeyt-ines, inna-s:

— Qa x-em mellyend đišrikin, qa a tffyed ā ħāra a m-inind āwah a nffey ā feerasi. Makayen ! Neš řux qa ađ safāy. řuxa, wah ya qa x-em mellyend !

Denna-s:

— Lla.

Iwa đeqqim yā-s đismeyt-nni tiš-as a tešš, tšebban-as, iwa traa-t. Yallah, yallah... Dekkā s ddqeđ. Nettađ qa ū yā-s bufassen, yā-s đismeyt-ines. Mkuđ ššbeđ a x-s d-šebbhend đešrikin:

— Kkā ssin a tāheđ a thwiđ ā feerasi uzeđiđ, a tššed řxuđat s uqemmum-inem, a tžād s đittawin-inem, a tžād ayin, a tžānd ayin...

A sen-đini:

— Lla.

Le roi lui dit :

— Prépare un couscous au poulet, et de quoi faire du feu. Tu porteras le tout dans la plaine. Si c'est un être humain, il mangera et se réchauffera auprès du feu. Si c'est une gazelle, elle mangera un peu, puis émettra un son et partira.

L'esclave, exécuta les ordres du roi. Mourant de faim et de froid, elle mangea directement avec sa bouche tout en se réchauffant auprès du feu. Témoin de la scène, l'esclave retourna au palais du roi :

— Seigneur ! C'est bien un être humain.

— Vas, et ramène-le-moi.

Il repartit et ramena la jeune fille devant le roi qui lui demanda :

— Peux-tu me raconter ce qui t'est arrivé ?

— Seigneur ! Voilà, voilà... Elle lui raconta toute son histoire.

Le roi demanda à ce que l'on égorge un mouton et qu'on y mette beaucoup de sel, avant de le mettre sur le feu pour le griller. Il attacha la jeune fille à qui il faisait avaler des morceaux de viande sans lui accorder le droit de boire. Soudain, les trois petits serpents sortirent l'un après l'autre. Il les tua.

La jeune fille fut sauvée. Le roi qui était tombé amoureux, la demanda en mariage :

— J'aimerais t'épouser, dit-il.

— Ô mon roi ! Que vas-tu épouser en moi, je ne possède même pas de mains.

— Je te donnerai une servante qui s'occupera de toi. Tu seras logée, nourrie, et blanchie. Je veux t'épouser.

Le roi avait déjà deux femmes. Elle devint sa troisième épouse. Il lui réserva tout un étage dans ses appartements et mit à sa disposition une esclave.

Un jour, le roi devant voyager, lui dit :

— Ma chère, fais bien attention ! Si mes coépouses t'invitent à visiter les jardins, il ne faut surtout pas que tu y ailles. Fais bien attention ! Maintenant, il faut que je parte !

— Ne t'inquiète pas, dit-elle.

Elle resta dans son appartement en compagnie de son esclave qui s'occupait de toutes les tâches ménagères. Les jours passèrent... Elle sut qu'elle était enceinte. Chaque matin, ses deux rivales se rendaient chez elle :

— Viens, avec nous, visiter les jardins du roi, tu goûteras aux fruits les plus délicieux. Il y a tellement de merveilles à découvrir, il faut que tu les voies de tes propres yeux.

— Non, répondit-elle.

A d-asend duḍešša t-tasyaḍen, ammen neḍḍen, a s-inin:

— Kkā ssin nnaḍū g-i s ḍittawin.

A sen-ḍini:

— Lla.

Yallah, yallah, (*NESNIN DIMYARIN QA T-TIMEYRA*), Ḥta wami t-yārend. Wami t-yārend ḍekkā ḍeffey ā ḍinni. Ggin-as ḍazātič x ḍesraft, nnan-as:

— Qqim-ed ḍa, qqim-ed ḍa.

(*QA EAD RUX NETZAWĀ X-S. NEQQAR-AS: « MA IGGA-Y DAZĀTIČ X ḍESRAFT » EAD RUX NEQQAR-IT.*)

Nettaḍ ḍeddādeḍ. Ārin x-s. Ha wessalam ! Ārind x-s. Āreḥmeḥ n Rebbi suḅḅanu wa žella ū ḍenneqḍee. Ū ḍewwiḍ ḍisi wanu. Išḅan-as-d iž n ḍdukand amya gg° ženna ḍsar x-s. Ū ḍewwiḍ ḍisi wanu. Deqqim ḍin x ḍdukand-nni. Siḍi Rebbi ixḍem ššeyf-ines. Yallah yallah išḅahn-as-d Rebbi ayeddu n ḍifas, maḍa ḍešši-t ag ikešḅeḅ ū tett ag iḍegg°at. Maḍa ḍeššiḥ ag ḍ-degg°at, ū t-tett ag ikešḅeḅ. ḍ wenni ḍ lezatuq-ines i ḍas-d-iwša siḍi Rebbi.

Iwa deqqim ḍin, yallah, yallah. yexfeq yā-s šḅaḅi-nni amezyan ḍin. ḍnayen iḅamušen, xefqen yā-s ḍin. Siḍi Rebbi iqewwt-iḅen. Siḍi Rebbi iedḍef ššeyf-ines. Siḍi Rebbi kulši ikellef zeg g-s, siḍi Rebbi aq-eḥ ḍin aki-s. Myān-d iḅamušen-nni šḅukḅḍend fuḅa. Uxa ḍeqqā lahella, lahella g anu-nni. Ikk-ed ismey uzeḅiḍ itesfa i ḍnayt. Aḍ igg°eḥ amya s uḍā iteg umḅan-nni: « Ddeg, ddeg... » Azeḅiḍ ead ū d-irewweḅ. Iqeḅeḅ ḍinni yufi-t ḍ nettaḍ. Inna-s:

— Maḍa ḍ ḅnaḍem, ssiweḥ, maḍa ḍ žžen, lla-ixzih !

— Aqa-ḅ a siḍi ū ḅiy ši ḍ žžen ; neš ḍ ḅnaḍem t-tamyāt n siḍ-eḅ. Ha mux ay-ggind, ha mux ay-ggind.

Issiḍi-t-id ismey uzeḅiḍ, yāri-t ā lmaḅal-ines, yāri-t ā ḍaddāt-ines. yā-s ḍnayen iḅamušen, a waha. Uxa gg°ḍend x uzeḅif-nsend. Mkuf šḅḅeḅ a x-s d-šebḅḅend: « Ḳsi ḍittawin-inem ssiḍr-iḅend, wellah ḅta a d-ixḍeḥ aḍ am-iqešš azeḅif ! » Netnind qa gg°ḍend x ixef-nsend. Zid nhar-a, duḍešša... kuf nnhā a x-s d-šebḅḅend: « Ḳsi ḍittawin-inem ssiḍer-iḅend, wellah ḅta a d-ixḍeḥ aḍ am-iqešš azeḅif ! »

Wami i t-ya-fend ammen, ḍeḅsi ixef-ines ḍugū, meskina Rebbi iqewwt-it. Deḅsi iḅamušen-nni ḍewša i ddenya. Yallah, yallah...Wami ya ḍuš i ddenya, dexḍeḥ ar iž n ḍafa. Inna-s Eeḅḍāreḅman:

— A yemma aḍ swey !

— A ḍsa-inu ū yā-y ḅu fassen, mux a ḅ-ya-gey ?

Le lendemain et chaque jour, elles revenaient à la charge en insistant, l'une d'elles lui dit :

— Regarde-moi dans les yeux ! Veux-tu venir avec nous ?

— Non. Je ne le veux pas.

Les jours s'écoulaient, et elle réussirent à la séduire (*NOUS LES FEMMES, NOUS SOMMES DES SÉDUCTRICES NÉES*). Elles étalèrent une natte pour camoufler un trou et lui dirent :

— Viens t'asseoir là, assieds-toi là.

(*DE NOS JOURS, ON LE DIT, ON DIT : « ON M'A POSÉ UNE NATTE SUR UN TROU »*)

Elle s'assit, et soudain tomba dans le vide. Les deux rivales, recouvrirent de nouveau le trou. Mais, par la grâce de Dieu, la malheureuse n'avait pas atteint le fond du puits. Dieu dans sa grâce lui offrit un rebord sur lequel elle se posa. Elle resta ainsi, Dieu avait bien oeuvré. Quelque temps après, par la grâce de Dieu, une tige d'épinard s'offrit à elle. Si elle mange une feuille le matin, elle n'en mange pas le soir. Si elle mange une feuille le soir, elle n'en mange pas le matin. C'est le don que Dieu lui fit pour calmer sa faim.

Les jours passèrent, elle accoucha de deux enfants, deux garçons. Dieu était avec eux et les comblait de sa miséricorde. La mère après les avoir nourris, les berçait et ils grandirent... Un jour, un serviteur du roi passant par-là, entendit des petites voix. Il s'approcha de l'endroit et tapota de ses pieds le sol qui semblait creux et qui émettait un bruit : « Ddeg, ddeg... ». Il découvrit un trou et tenta d'y pénétrer. Il constata que c'était la femme du roi. Il lui dit :

— Si tu es un être humain, tu le dis, si tu es un djinn, que Dieu te maudisse.

— Serviteur du roi ! Je ne suis pas un djinn. Je suis un être humain, la femme du roi. Voilà, ce qui m'est arrivée et ce que mes deux rivales ont tramé, elle lui raconta son histoire...

Le serviteur l'aida à remonter, et la ramena au palais avec ses deux enfants. Les deux rivales apprirent le retour de la coépouse, elles se sentirent menacées et tremblèrent de peur devant la colère du roi. Chaque matin, elles se rendaient toutes les deux dans ses appartements et lui disaient : « Lève tes yeux ! Baisse tes yeux ! Par Dieu, quand il arrivera, il te tranchera la tête. » Mais, elles tremblaient de leur propre sort. Et chaque matin, elles venaient : « Lève tes yeux ! Baisse tes yeux ! Par Dieu, quand il arrivera, il te tranchera la tête ! »

Les jours passèrent, la malheureuse souffrait de la situation. Elle décida de quitter le palais, elle partit en compagnie de ses deux enfants... Elle marcha, marcha... arrivée à une source, son fils Abderrahman lui dit :

— Mère ! J'aimerais boire.

— Mon cher petit garçon, dit-elle, comment veux-tu que je te donne à boire ? Je n'ai pas de mains.

Dekkā a taḡā amya isḡahn-as-d Rebbi fus n fḡhenni, tḡark Allah a Rebbi ixḡem sḡeyf-ines, ḡewḡa-s-d i memmi-s iswa.

Deggū, deggū... Inna-s wen nneḡen:

— Aḡ swey.

— A ḡsa-inu, lḡemdu lillah, Rebbi yewḡa-y fus.

Duḡā, iwḡa-s-d ābbi fus n nneḡen, *llahu maliku lḡemd*, yewḡa-s ābbi ḡnayen ifassen. Deḡsi ḡāwa-ines, ḡewḡa i ddenya ḡugū... Yallah, yallah, ḡexḡef ā iḡ n ḡaddāt ḡufa ḡin feksibet. ḡḡimmāt ifunasen isārḡ-it ufunas, ḡḡimmāt n ḡyetteḡen, isārḡ-it iḡārbeḡ. ḡḡimmāt uḡi, isārḡ-it iḡāri. Tḡāk lllah, ḡeqqim tett, ḡsess, Rebbi iqewwḡ-it. Rebbi yewḡa-s ifassen fux. Iwa ḡewwi ḡin ttempu. ḡāwa-ines sḡḡukḡḡen, mmyān-d ḡāwa-ines, aya siḡi, mliḡ i ḡeḡa.

Iḡ n nnhā, uxa ttwafa ḡaḡa-s ḡ uzeḡiḡ, tuḡen-t, āḡa-s ituḡ-it, azeḡiḡ ituḡ-it, maḡa uḡi ḡi ssnen awawya, lla, msagān waha. Deḡfi x-sen ḡfuyt uxa qqimen ḡi tfafan arawan ḡ uyira, iwḡan-nni. Nettat, ḡeḡr-iten, ḡeeqf-iten ; ḡenna-s:

— A fḡan-inu ! āḡ ina-sen i yewḡan-in nnhar-a ḡenniḡ marḡḡa ḡiḡum, ḡenniḡ ḡ inebḡziwen yā-ney.

— Aḡen iḡāmuḡen-nni, nnan-as:

— A xafi ! Nnhar-a marḡḡa ḡiḡum, ḡenniḡ ḡ inebḡziwen yā-ney, maḡa ḡ fḡārani, ū ḡessinem manis ya ḡekkem.

— A wlidi, waxxa. Neḡnin ḡ fḡārani ū nessim manis ya nekk.

Iwa ḡeāḡ-iten-d, iwa uḡfen-d, ḡḡa-sen aman iḡḡman, ḡessek-asen aḡ zḡaḡen, ḡessewzeḡ amensi-ines. Uxa ḡenna-sen i ḡāwa-ines:

— ḡessnem min iḡ aḡum-ya-iniy ?

— Hiwa ?

— ḡmi ya ḡḡen, ya mmunswen, a nḡiyyeḡ, qa zeg wami ḡeḡa ddenya ḡand ḡinfas. Uxa qqām-ay-d: « A yemma, ini-aneḡ-d ḡinfas. A yemma, ini-aneḡ-d ḡinfas... » A ḡum-iniy: « S tiḡet a wḡaḡi, s tiḡet, ḡinfas x yemma-tḡum i ḡand. »

Waha, ammen iḡ as-ḡin iḡāmuḡen-nni, wami ya ḡḡen, ḡiyyḡen, aya siḡi-ineḡ. Neḡnin qqimmen, iḡ x ufud-a iḡ x ufud-a:

— A yemma ini-d ḡinfas, a yemma ini-d ḡinfas.

— S ḡiḡet a wḡaḡi, s ḡiḡet, ḡinfas x yemma-tḡum i ḡand.

— Iwa nes ḡāwa-inem a wlidi, iwa nes ḡāwa-inem, iḡ as-inna uzeḡiḡ.

— Iwa ḡaḡit-kum a wḡaḡi, a ḡum-d-iniy ḡinfas i x-s x yemma-tḡum.

Elle tenta de se baisser, Dieu lui fit don d'une main de henné. Dieu est miséricordieux, elle donna à boire à son fils.

Elle continua sa route... Son autre garçon lui dit :

— Mère ! Je voudrais boire.

— A la grâce de Dieu qui m'a donné une main.

Elle se pencha, et Dieu lui donna l'autre main. Dieu merci, ses deux mains lui étaient rendues. Elle repartit... Elle arriva devant une maison, devant laquelle, se trouvait de multiples troupeaux. Le troupeau des boeufs guidé par un taureau, le troupeau des chèvres par un bouc, le troupeau de moutons par un bélier. Elle rendit grâce à Dieu et s'installa avec ses enfants pour y vivre. Dieu l'avait sauvé, elle était heureuse, ses fils grandirent...

Un jour, elle aperçut son père et son époux qui semblaient être à sa recherche. L'un ne connaissait l'autre. Ils s'étaient seulement rencontrés. Pris au dépourvu par le couché du soleil, ils erraient en d'incessants aller retour. Elle dit à ses fils :

— Mes enfants, allez à la rencontre de ces deux hommes et dites leurs qu'ils sont les bienvenus et que je les invite à être nos hôtes.

Les deux enfants se dirigèrent vers eux :

— Oncles, si vous ne savez pas où aller, vous êtes les bienvenus chez nous.

— Oui, nous sommes un peu perdus et nous ne savons pas où aller.

Ils pénétrèrent dans la maison, elle prépara de l'eau chaude afin qu'ils fassent leurs ablutions pour leur prière, ensuite elle prépara le dîner :

— Mes enfants, savez-vous ce que vous allez faire ?

— Non mère, et quoi ?

— Quand nos invités auront fini de manger, et que j'aurais débarrassé, vous me direz : « Mère, raconte-nous des contes, raconte-nous des contes. » Je vous répondrais : « Oui, mes fils ! Oui, je vais vous les conter. Et ces contes, c'est sur votre mère qu'ils sont contés ».

Ils mangèrent et débarrassèrent la table. Les deux enfants s'assirent chacun sur un genou. Ils dirent à leur mère :

— Mère, raconte-nous des contes, raconte-nous des contes.

— Oui, mes fils. Oui. Les contes c'est sur votre mère qu'ils sont contés.

Le roi lui dit :

— Berce tes enfants, berce-les.

— Mes chers enfants, je vais vous conter l'histoire de votre mère.

Nnan-as iwǧan-nni:

— Sī la txaf.

Denna-s:

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Iǧa neǧa, neš d iž wuma.

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Demmut yemma-ǧney, neqqim ag āǧa-ǧney.

A Lsutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Ikkā ǧaǧa imǧeǧ.

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
ǧaǧa imēǧ, iwwi-d ǧamyāt-ines,

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
ǧamyāt-nni iǧa ū g-ney tegg ǧu řxī,

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Denna-s i ǧaǧa Ssufey-in ā ǧāra,

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Nhar-a a nǧeddeǧ amensi.

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Issufey-aney ǧaǧa ar useqqif,

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Yāsen uyažiq, ǧin seǧsu.

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Inna-s āǧa: «Wš-asen aǧ ššen.»

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Desqāquǧ-aney ǧiyenžayin,

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Denna-s i ǧaǧa: «Qa ušiy-asen.»

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !
Nešnin, žžue t-tesmeǧ,

A Leutman, a Eeǧdāreǧman, a memmi, mmi-inu !

(HAYQA ŘUX ĀǧA-S IEEQŘ-IT, ŘUXA EEQŘEN-T KULSI.)

— Vas-y, nous t'écoutons, lui dirent les deux hommes.

Elle commença :

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils¹,

Nous étions deux, un frère et moi.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Notre mère mourut, et sommes restés avec notre père.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Notre père se remaria.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Notre père se remaria avec une autre femme.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Cette femme, nous maltraita.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elle dit à mon père, de nous mettre dehors,

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Pour qu'elle puisse tranquillement, mijoter le dîner.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Notre père nous fit sortir dans la cour.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Ils égorgèrent un poulet et préparèrent un couscous

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Mon père lui demanda de nous donner à manger

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elle faisait tinter des cuillères dans une assiette.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elle dit à mon père qu'elle nous avait donné à manger

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Nous étions transit de froid et l'on mourrait de faim

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

(SON PÈRE ET LE ROI L'ONT RECONNU)

¹ Ces vers avec ce passage récitatif à forme fixe, sont déclamés par notre conteuse. L'héroïne raconte son histoire à ses deux petits enfants Leutman et Abderrahman en présence de son père et du roi.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Deḥḍem diyāyāt,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Issufey-aney ḥaḥa ā ḡḥuḏāt
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Dekkā dḡeṣṣ ifudā, deṣṣa ḡarumīt,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Denna-s: « Šuf min ḡay-xeḡmen ḡāwa-inek !
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Āzu mani ya ten-ḡessekeḡ ? »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Inna-ney ḥaḥa: « Āwaḥi a nezḡem. »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Neggū aḡ āḥa.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 A s-nini: « A ḥaḥa ḥennu, ma ḡa ? »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Iqqar-aney: « A wḡaḡi, eaḡ ! »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Ḥia ḡexfa wenneḏfa,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Ū netwiḡi yī ḡḥeḡḡ ḡi Rebbi.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Iqqen akeṣṣuḡ t-teḡzind.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 « Ayen ya yekk akeṣṣuḡ itḡāḡub, ḡaḡzind ḡsetten,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Āḡa-tḡum, aḡa-t iḡeddem »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 ḡaḡzind aḡa ḡeḡḡen uxa ḡsetten
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
 Akeṣṣuḡ ḡesḡāḡub-it ḡeḡzind.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle a saccagé la cuisine
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Notre père nous fit sortir vers les alentours de la maison.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle découpa les figuiers de barbarie, et mangea ses fruits.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle lui dit : « Vois ce que tes enfants ont fait !
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je veux que tu les chasses d'ici. »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Notre père nous demanda d'aller ramasser du bois.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Nous sommes partis avec notre père.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 On lui demandait :
 « Cher père, est-ce ici ? Sommes-nous arrivés ? »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il nous répondait : « Pas encore mes enfants ! »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 On est arrivé dans un lieu désert.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 On ne voyait que par la justice de Dieu.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il attacha la chienne à un bâton.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Le père nous a dit :
 « Tant que cette chienne aboiera, et que le bâton fera du bruit,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 C'est que je suis là à ramasser du bois. »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 La chienne aboyait parce qu'elle était attachée
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Le bâton c'était la chienne qui le faisait bouger.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nešnin, neqqim netraža.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ḥta wami x-ney deššā ḡiḥet
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: kkā a siḍi Emā-nney, ḥaḥa-inder-aney.
 Nekkā, newša i ddenya s ḡiḥet.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Twaḥiy šwiti n ḥtu g iž n ḡaddāt žar-aney-d aki-ḡes
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Neggu gi qihaf-ines, qa degg'ež-aney
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nessens, neggū yā-s
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ḥta wami nexḡef ā ḡaddāt-nni
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nuḡef gi āreḥmeḥ n Rebbi.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Žžue, t-tesmeḡ.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nsebbḥ-ed ag ikesḥeḥ
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Žžue inya-ney, deššmeḡ denya-ney
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Itāḥ Emā-nney iteḥf-ed ḡižḡiḡin, ḡiḡeššarin.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nḡennef išt iḥedd, t-tamessast,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uḡa netḡewwat zeg-s.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Žrin-aney-d ayt-ḥaḥ n ddšā
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Usind-id yer-i ḡemyarin.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Et nous, on attendait son retour.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 La nuit tomba.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'ai dit à mon frère : « Omar, mon cher frère, lève-toi !
 Notre père, semble nous avoir abandonnés ! »
 Nous sommes partis dans la nuit à travers la nature
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'aperçut une lueur dans une maison,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 On marchait vers sa direction, elle était encore loin.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 On passa la nuit à marcher et à suivre la lumière,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Jusqu'à ce que nous parvenions à cette maison.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Nous y avons pénétré, avec la miséricorde de Dieu.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 La faim et le froid.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Le lendemain, nous nous sommes réveillés
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Mon frère Omar partit chasser des oiseaux.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Qu'on mangeait sans sel !
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Mais, on survivait avec.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Les villageois nous avaient aperçus.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Les femmes sont venues vers nous,

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Nnand-ay: « Manis d-dekkid ? »

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Nniy-as: « A yessi-s n siḍi isiyeyh-ay-d uʒenna,
Deḥqa-yay ḍmūt »

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Baḍay tessney iwḍan.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Tāḥey tsawaney-tend.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Zeg wami deḡa ddenya, iḡa ḥxi, iḡa ueawen.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Uxa qqimend eettqend-ay-d,

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Ḥta wami nnimey ag ḥhumet,

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Hayqa mliḥ i ḡiy, ssney iwḍan.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Qqimey ag Emā-nney, ssawaḍey-t-id.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Kkūy a s-mešḍey ḍamzūt-ines i Emā-nney.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Ttwaḥiy ḍazeḥmummuyt.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Neš yifey ḍ fiḥu ḍ azeggʿay

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Wami sswiḍey, ufiy t-tazeḥmummuyt.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Ufiy ḍin ḍaqqiḥt n ḍeneasḥin.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Ksiy-tend, ḥiyyḍey-tend.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, nmi-inu !
Nniy-as ad ḥḥey ḥta ad imyū.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elles nous ont demandés : « D'où venez-vous ? »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Je leurs ai répondu :

« Nous sommes tombés du ciel et avons atterri sur cette terre »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Une des sages femmes, nous a recueilli,

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Depuis la nuit des temps, le bien existe ainsi que l'entraide.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Nous commençons à connaître les gens.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elle nous donnait de quoi manger et je l'aidais.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Jusqu'à ce que nous nous soyons intégrés au village.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Voilà, nous étions bien et nous connaissions tous les villageois.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

J'étais responsable de l'éducation d'Omar.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Un jour, j'ai voulu peigner la queue de cheval de mon cher Omar,

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

J'aperçut un lézard.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Je croyais que c'était un fil rouge.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Lorsque j'ai tendu la main, j'ai réalisé que c'était un lézard.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

J'ai découvert alors, un trésor.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Je l'ai pris et je l'ai caché.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Je me suis dit : « Je le garde jusqu'à ce qu'il grandisse ».

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « Maḥa ḍufid ḍineaṣin, min zeg-send ya dgeḍ ? »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: « Aḍ geḥ ṯrimbu ḍ Fweṯṯaf »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as Emā-nney, eaḍ ḍ ameḥyan.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Žžiy ḥta wami imyā šway.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as:
 « Maḥa ḍufid ṯineaṣin, min zeg-send ya dgeḍ a Emā-nney »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: « Aḍ geḥ lekklata ḍ ssekkīn aḍ nney ḥaba ḍ ṯaḣa »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « žžin aya yuma ifa aḍ ifin »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Žžiy ḥta wami imyā šway,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « A Emā-nney, maḥa ḍufid ḍineaṣin,
 Min zeg-send ya dgeḍ ? »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: « Aḍ ššāy ḍaddāt s ṯeksibet,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: Aḍ geḥ ṯeawḍat, aḍ geḥ ifunasen,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: Aḍ geḥ ṯeksibet ḍamezyand. »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « Llahu malik lḥemd, aya siḍi Rebbi
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Emā-nney ḥuxa yemyā, yessen. »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ḵsiy-ḍ wšiy-as-ṯend i Emā-nney.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « Ḵsin-ḍ a Emā-nney ḍ wenni netta. »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je me suis adressée à Omar :
 « Si tu trouves de l'argent, que ferais-tu avec ? »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'a répondu : « J'achèterais une torpille et un lance-pierres »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je me suis dit que mon frère Omar était encore un petit garçon.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je l'ai préservé jusqu'à ce qu'il grandisse un peu.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui ai demandé :
 « Si tu trouvais de l'argent que ferais-tu avec ? »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'a répondu : « J'achèterais un fusil et un poignard,
 Pour tuer mon père et ma belle-mère ».
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui ai dit : « Mon cher frère, oublions-les ! »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'ai attendu jusqu'à ce qu'il grandisse encore un peu.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui ai demandé :
 « Si tu trouvais de l'argent, que ferais-tu avec ? »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'a répondu : « J'emplirais la maison de troupeaux,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'achèterais des juments et des vaches... »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je me suis dit alors : « Oh ! Dieu, je te rends grâce,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Aujourd'hui, Omar a grandi, il connaît la valeur de la vie ».
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'ai pris l'argent et je l'ai donné à mon cher Omar.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui ai dit : « Voilà, cet argent est à toi ».

A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Iššā x-i ġaddājt s fėksiħeħ, neqqim ntiėiħ muc nxeħ.
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Ābbi ġ asemmaħ.
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Dħedd-ed x-i iħ n lmeskina am neħ ā ġuwwūt:
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 « A řalla, ssens-ayi ! »
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « A řalla-inu, mři ya ġzād min x-i ikkin neħ ?
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Araħ-ed a řem-ssensey. »
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Ssensey-t aki-đi, ġešša, ġeswa.

A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Kkāy, ag ikeşħeħ, wřiy-as ġešša, ġeswa.
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « A řalla-inu tuşey ađ ssiwđey fėksiħeħ,
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Kkā a tessāzqeđ i Reħbi. »
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Denna-y: « Ađ awiy Emā-nķum »
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « Emā-nney ġ amezyan »
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Denna-y: « Lla, neħ tuşey a ř-awiy »
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « I řek min ġeqqāđ a Emā-nney ? »
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: « Lla, a t-awiy »
 A Leutman, a Eħdāreħman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa yewwi-t Emā-nney.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il emplit la maison de troupeaux.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Dieu est miséricordieux.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Une mendiante, s'arrėta devant notre porte.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 « Maĩtreħse, pourras-tu m'hėberger pour cette nuit ? »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui ai rėpondu : « Femme, si tu savais ce que j'ai vėcu !
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Viens, tu passeras la nuit chez moi »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle passa la nuit chez moi.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Le lendemain je lui ai prėparė a manger et a boire.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui ai dit : « Femme, je vais sortir paĩtre le troupeau,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Prėpare-toi a partir »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle m'a dit : « Je veux ġpouser ton frėre Omar ! »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui ai rėpondu :
 « Mon frėre Omar est encore trop jeune, pour se marier »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle m'a rėpondu : « Je l'ėpouserai ! »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'ai demandė alors a Omar:
 « Et toi mon cher Omar, qu'en dis-tu ? »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'a rėpondu : « Je veux l'ėpouser ».
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Mon frėre Omar l'ėpousa.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa neš ũ qḥrey šī,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa yuḥi-aney dḡed.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Neš feksiḥet-nni kulši-inu.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 A tāw dyaḡ, a tney iyid.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 A s-ḡini: « Nnaḡū weḡma-k ! »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Aḡ as-yini: « Weḡma ḡ agḡa-ines »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 A tāw dīxi, a tney izmā,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 A s-ḡini: « Nnaḡū weḡma-k ! »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Yeqqar-as Emā-nney: « Wenni ḡ agḡa-ines »
 Duru feawḡa, ḡenya-s afriyyex,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Denna-s: « Nnaḡū weḡma-k ! »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-s: « Iḡa a tiḡi, weḡma ḡ agḡa-ines »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Duru dḡunast, ḡenya-s agenduz,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Denna-s: « Weḡma-k kulši ḡenya feksiḥet »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-s: « Weḡma ḡ agḡa-ines, a tegg min dḡes »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Emā-nney, ũ ḡay-iesi.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Duru, ḡenya memmi-s.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'étais contre ce mariage.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Toutes deux sommes devenues ennemies.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Tous les biens m'appartenaient.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 La chèvre donna naissance à un petit chevreau, elle le tua.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle lui dit : « Vois ce que ta soeur a fait »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Omar lui répondit : « Ce sont ses biens ».
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 La brebis donna naissance à un agneau, elle le tua.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle lui dit : « Vois ce que ta soeur a fait »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Ce sont ses biens, lui répondit Omar
 La jument accoucha, elle tua son petit mulet.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle lui dit : « Vois ce que ta soeur a fait »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 « Ce sont ses biens » lui répondit Omar.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 La vache donna naissance à un veau, elle le tua.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle lui dit : « Ta soeur a tué tout le troupeau »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 « Ce sont ses propres biens,
 Elle a le droit de faire ce qu'elle veut avec. »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Mon frère Omar ne m'a rien reproché.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle accoucha et tua son bébé.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Denna-s: « Wečma-ḳ ḍeṇya-yi memmi »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Emā-nney ikemḍ-it ā wuf-ines, iyir qa nsenniyet.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Emā-nney, ū ḍay-ieṣi.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ḥta wami ū duṣi, manis ya ḍay-dekk,

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Deṣkur-ay ḍḥaṭa n ḍmeḡarīn n ḍfiyṛa gi zembu.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Denna-y: « Ma ieiḥ x-em Emā-nḡum ? »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « Siḍi Emā-nney ḍ ḥemā-inu. »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Denna-y: « Sseyḥi ṭina ammen ū fezzend. »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Sseyḥiy-ṭend ammen ū fezzend.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Myān-ay ifiyriwen gi deeddist

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Teṭṭḍen-ay ḍaṣwit, uxa qqimey uyey-t,

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa tqaḥaḥey ḍfuyt.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa denna-s: « Aḥ a tḥāḍ wečma-ḳ qa yā-s ddqef ! »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Yusi-d Emā-nney, inna-y: « Bby-ay »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Tebbiy-as i Emā-nney.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Itesḥa-yasen g eddis-inu temteḍwayen.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elle lui dit : « Ta soeur a tué mon enfant »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Mon frère Omar ne m'a rien dit,

Il a gardé ça dans son cœur pensant que c'était vrai.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Il ne m'a rien reproché.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Jusqu'au jour où n'ayant rien trouvé d'autres

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elle cacha trois oeufs de serpent dans du zembu

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elle me demanda si j'aimais Mon cher Omar

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Je lui ai répondu : « maîtresse, Omar est mon âme »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elle m'a dit :

« Alors, avale ces boules de zembu sans les mâcher »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Je les ai avalés sans les mâcher.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Les serpents se sont développés dans mon ventre,

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Ils me mangeaient le foie, j'étais tombée malade

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

J'étais tout le temps exposée au soleil

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Elle dit à mon frère : « Vois ta soeur, elle est enceinte »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Omar vint me voir, et me demanda la cause de mes tourmentes,

Puis posa sa tête sur mes genoux afin que je l'épouille.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Alors que je lui épouillais la tête,

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

Il les entendit bouger dans mon ventre.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-s: « Zieenta min ḡay-denna ḡemyāt-inu kulšī nsenniyet. »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: « A weḡma araḥ-ed a neyā s ḡḡāzind n ḡneḡḡāt,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Smun-ed ifassen-ines amya »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Neš yifey Emā-nney, itesyā aki-ḡi,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Emā-nney, iqeḡḡ-ay ifassen
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iḡḡa-yi t-taqārušt.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Qqimey t-taḡieand, ifassen ū yā-y ši.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa ugūy eāqey, ḡeḡsi-ay ḡyufi,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Aḡey ā ḡyiḡaḡ wezyā ā ḡmākeḡ uzeḡḡid,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa qqimey aki-ḡsend ag ḡyiḡaḡ wezyā.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iḡra-y ḡin ismey uzeḡḡid.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iraḡ inna-t i siḡ-es.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-s: « Zriy ši ag ḡyiḡaḡ wezyā am ḡnaḡem »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-s: « Awini ḡin ḡimessi ḡ seḡsu,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Muḡa ḡ ḡnaḡem a teḡš a teḡzyaḡ.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Muḡa t-tiyiḡet wezyā, a teḡpippeḡ uxa a tuḡū. »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il se dit : « Tout ce que ma femme m'a dit est donc vrai »
 Leutman, Abderrahmān, fils, mes chers fils,
 Il m'a dit : « Soeur, allons jouer avec la petite pioche,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Tends tes deux mains comme ceci. »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je croyais que mon frère Omar jouait avec moi
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Omar me coupa les deux mains.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il me laissa infirme.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Sans nourriture et sans mains.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'ai quitté le pays, à cause de la souffrance.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je suis allée vers les gazelles des plaines dans les domaines du roi.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je suis restée avec elles dans les plaines.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Un esclave du roi m'a repéré.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il alla voir son maître.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il lui dit : « J'ai aperçu parmi les gazelles des plaines une forme
 semblable à un être humain. »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Le roi lui a dit : « Vous apporterez là-bas du feu et du couscous.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Si c'est un être humain, il mangera et se réchauffera
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Si c'est une gazelle des plaines, elle émettra un son et partira. »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Neš deeqey s žžue t-teşmeđ.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa tetey zzyaḥey.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Irah inna-s-t ismey uzeḡiđ.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-s: « Wenni qa đ ḥnađem. »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Usin-d wwin-ay uzeḡiđ.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: « A wlidi, mux am-đexfeq ? »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Wšiy-as ttefşil mux đay-đexfeq.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iyās-ay ikāri.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iean-as ayebbiž n řemēḥ,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ižžit ši n deřt iyyam netta iteřwiḥ.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ikennef itišš-ay,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Işedd-ay zeg đān
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Itfāray aman gi đhebbiyin,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa neřnin nseřten đřata wa ya wa.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inny-itēn uzeḡiđ.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Hayqa ifekk-ay.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y uzeḡiđ: « A řem-awiy »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je mourrais de faim et de froid.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je me nourris et me réchauffa au feu.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 L'esclave alla rapporter les faits au roi.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il lui dit : « C'est un être humain »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Ils sont venus me chercher et m'ont conduit devant le roi.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il me demanda : « Que t'est-il arrivé ? »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui raconta mon histoire en détail.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il égorga un mouton.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il le saupoudra d'un tas de sel.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il le laissa trois jours s'assécher.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il le grilla et me donna à manger,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'attacha les pieds.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il versa de l'eau dans des bols sans me donner à boire.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Les serpents sortirent tous les trois, l'un après l'autre.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Le roi les tua.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 C'est ainsi qu'il me sauva.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Le roi me dit : « Je veux t'épouser »

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « A siḏi-inu ifassen ū yar-i ši »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: « A m-gey ḏismeyt-inem »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Yewwi-ayi uzeḡid.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iga-yi gi ḏaddāt weḥḏi.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Yā-y ḏismeyt-inu
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Tišš-ayi aḏ ššey.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Kkāy s ddqef zeg-ḡum,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !

(TA T-TAQEMQAMD TA, TA ATIQA D RQURAN)

Mkuḥ ššbeḥ a x-i d-šebbḥend
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ḥta wami i ḏay-yārend,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Kkāy aḏ ffyey.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ḡin-ay ḏažāḡiḥ x ḏesraft,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nnand-ay: « Iwa qqim ḏin »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Wami qqimey gg° umḡan-nni
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa ddāḏḥey gi ḏeseraft, ārind-id xef-i.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Rebbi ū yedḏiyic ḥedd.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'ai répondu : « Maître, je n'ai pas de mains »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'a dit : « Je te donnerais une esclave »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Le roi m'épousa.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'a fait logé dans des appartements indépendants.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'avais à mon service une esclave.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elle me donnait à manger.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je suis tombée enceinte de vous.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,

(CE CONTE EST LONG. ON DIRAIT LE CORAN)

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Chaque matin, mes rivales venaient chez moi.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Jusqu'à ce qu'elles réussirent à me convaincre de sortir.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je suis sortie.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elles ont posé une natte sur un trou.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elles me dirent : « Assois-toi là »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Lorsque je me suis assise à cet endroit,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je suis tombée dans le trou qu'elles ont refermé.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Dieu ne fait de mal à personne.

A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ū wwiḏey šī ḏisi wanu,
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iṣḥahn-ay-d ābbi ḏadukand
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa qqimey g użenna ṭṭāf uqemmum.
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Siḏi Rebbi ū yexfiq wi ya iḏiyee.
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iṣḥahn-ay-d ābbi ayeddu n ḏifaf.
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ḑ itenni ḏ leatuq-inu,
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Zeg-s i tquwwatey.
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Maṣa ššiy-ṭ ikeṣḥeḥ, ū ṭ-tettey idegg^at,
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Maṣa ššiy-ṭ idegg^at, ū ṭ-tettey ikeṣḥeḥ.
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Kenniw ḏxeṣqem yā-y ḏinni,
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa qqarey lahella.
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ikk-ed ssin ismey uzeḡiḏ itesṣa i ḏnayṭ gg^a aḡiy i ḏmūt.
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iṣṣaṭ-ed s uḏā, uxa yeddādiw umḵan-nni,
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Wami x-i d-ya-yewwet
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y: « Ma ḏ ḥnaḏem ssiweṣ, ma ḏ ṣṣen llah ixciḥ ? »
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « Qa neš ḏ ḥnaḏem ū ḡiy šī ḏ ṣṣen
 A Leutman, a Eehdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Neš t-tamyāt n siḏ-eḵ. »

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je n'ai pas atteint le fond du puits.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Dieu m'a posée sur un rebord.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je suis restée en hauteur.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Dieu n'a pas créé un être pour qu'il soit en perdition.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'a comblée d'une tige d'épinard.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 C'est ce qui me nourrissait.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 C'est avec ça que j'ai survécu.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Si j'en mangeais le matin, je n'en mangeais pas le soir.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Si j'en mangeais le soir, je n'en mangeais pas le matin.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 C'est là-bas que vous êtes nés.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je vous berçais.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 L'esclave du roi passant par-là, entendit des sons venant de la terre.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il frappa de son pied et l'endroit émit un bruit.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il me découvrit.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'a dit : « Si tu es un être, parle ; si tu es un djinn,
 Que Dieu te maudisse ! »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui ai répondu : « Je suis un être humain, non pas un djinn,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je suis l'épouse de ton roi ».

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uḳa yessiri-ay-d iwwi-ay-d ā lmaḥal-inu, ā ḡaddāt-inu,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Yā-y ḡismeyt-inu.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uxa gg'ḡend x uzeḡif-nsend,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Kuḥ nnhā a x-i d-ḡebbḡend
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Aḡ ay-inind: « A d-yāwweḡ uzeḡid aḡ am-iḡeḡḡ azeḡif »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Wami ya afey ssigg'ḡend-ay.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Āḡuy-ḡḡum-d wḡiy i ddenya.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Gḡūy-d wḡiy-d i ddenya xedḡey-d ā iḡ n ḡaḡa,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Dennam-ay: « Aḡ swey »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-aḡum: « A ḡsa-inu, ū yā-y ḡu ifassen »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Wami ya aḡāy, iwḡa-y-d ābbi fus n ḡḡenni,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Llahu malik ḡhemd aya siḡi Rebbi ya wen ū yeḡḡiyicen
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Wḡiy-aḡ a tesweḡ.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Inna-y wen nneḡen: « Aḡ swey »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Nniy-as: « A ḡsa-inu ḡhemdu li llah yā-y iḡ ūfus »
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Udāy aḡ as-wḡey.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Iwḡa-y-d ābbi fus n nneḡen.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Il m'aïda à sortir et me ramena à mes appartements.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'ai retrouvé mon esclave.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Mes deux rivales tremblaient de peur.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Chaque matin, elles revenaient.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Elles me disaient : « Quand le roi sera de retour,
 Il te coupera la tête ».
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Lasse de leurs menaces,
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je vous ai portés sur mon dos et je suis partie.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'étais perdue dans la nature, lorsque j'aperçut une source.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Abderrahman, m'a dit : « Mère, je veux boire »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 J'ai répondu : « Mon cher enfant, je n'ai plus de mains »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je me suis penchée et Dieu me combla d'une main de henné.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Par la grâce de Dieu, Dieu ne mène personne à sa perdition.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je t'ai donné à boire.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 L'autre m'a dit : « Mère, je veux boire »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je lui ai dit : « Cher enfant, Dieu merci, j'ai une main »
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je me suis penchée pour lui donner à boire.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Dieu m'a comblée d'une autre main.

A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Uḵa ugurey-d zeg-ḵum,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Xeḏḏrey-d ā waya n ḏaddāt.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ḑaddāt-a t-tamāzuqt.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Ufiy ḏeššū s feksiḥet,
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu !
 Neqqim ntiēiš.
 A Leutman, a Eeḥdāreḥman, a memmi, mmi-inu ! »
 (KEMM RĒY-T, A MMI HENNU¹)

Āḥa-s qa yuḏef gi ḏmūt, ḏhiyyeh, ḏqezrit-id zeg ufeḥyan, ḏenna-s:
 — Sī ya āḥa, a š-ig ābbi t-tagḡuyt x ḏcuḥa, a š-ig ābbi ḏ tižḏaf !...
 Azeḡid ikkā ižmec ḏāwa-ines.
 NEŠ, KKIY-D SSIHA Ḑ SSIHA !...

¹ La conteuse s'adresse à l'auteur.

Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Nous sommes repartis.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Nous avons trouvé cette maison.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Cette maison est bénie.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 Je l'ai trouvée pleine de troupeaux.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils,
 On s'y est installé pour y vivre.
 Leutman, Abderrahman, fils, mes chers fils.
 (MON CHER FILS, J'AI FINI)

Son père, se reconnut, il baissa la tête, il aurait voulu que la terre l'avale.
 Elle lui tira la barbe, et lui dit :

— Va-t'en père. Que Dieu te transforme en hibou perdu dans les montagnes!
 Que Dieu te maudisse !...

Le roi emmena sa femme et ses enfants et retourna dans son palais.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, mars 1994.

Danfust n seba wumaŋen d weċma-tsen

HAŽIT-KUM !

Iz n demyāt zik ifa yā-s seba n dāwa-ines. D iweġman s seba, qqac myān-d dewfen d yāgazen. Iz n nhā deksi s ddqef, deġtef ašyun a taru. Nnan-as dāwa-ines: « Nešnin a nāh ā ddhā wayeffani. Mafa dūw-ed dāhāmušt g-aney-d bandu d ašemfāf a d-neqwef. Mafa dūw-ed aḥāmuš g-aney-d bandu d azegg*ay, a nugū a neāq. » Dseġ-asen demyāt n ezizi-tsen. Iwa dekkā yemma-tsen dežna. Dexfeq yā-s dḥāmušt. Draḥ demyāt n ezizi-tsen, dga-sen bandu d azegg*ay. Wami t-zrin, nnan-as: « Qa yemma-tney dūw-ed afrux cawed ! » Iwa ugūn eāqen.

Debda dḥāmušt-nni temyū, tefey šwit ā bāra. Qqānd-as dḥāmušin n neđen:

— Kkā ssa a m-zzfey n seba n ayeġma-s.

A traḥ aḍ as-t deawed i yemma-s. Deqqar-as:

— Lla a dsa-inu, lla.

Wami d-demyā t-taḥuḍrit, debda tefey dzeddm-ed. Qqānd-as dḥāmušin:

— Iwa fux fa d ššem dešawafed, a m-zzfey n seba n ayeġma-s !

Draḥ ā yemma-s denna-s:

— A yemma, ixessa aḍ ay-demmfed mizi ġiy d zzfey n seba n ayeġma ? Mux id ay-dewwqec neš ?

Denna-s yemma-s:

— A yeġi hennu ! Qa yā-m seba n ayeġma-m. Wami ya kkāy s ddqef-inem, ifa tnaḍūy a d-āwey dāhāmušt. Nnan-ay ayeġma-m: « Mafa t-taḥāmušt g-aney-d bandu d ašemfāf, a d-neqwef. Mafa d aḥāmuš, g-aney-d bandu d azegg*ay a neāq. » Wami ya dxeḥqed šem t-taḥāmušt, draḥ demyāt n eziz-em dga-sen bandu d azegg*ay eāqen.

— Aya yemma hennu ! Ixessa aḍ awdey ayeġma-nni gi mani ma ġan.

— Iwa aya dsa-inu, wi ya šem-issiwqen ā ši n ayeġma-m ?

— Iwa a fallā yemma ! Aḍ awdey. aḍ awdey ā y-ayeġma-nni. Ad ugūy ag desmeyt-nney a x-sen āzuy.

— Iwa a yeġi. ma a tettiqed gi desmeyt-nney ?

— Lla. aḍ nney x uyis niy x usādun uxa aḍ ugūy.

Les sept frères et leur soeur

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Jadis, une femme eut sept enfants mâles, tous parvinrent à l'âge adulte. Un jour, alors qu'elle fut enceinte et sur le point d'accoucher, ses enfants lui dirent : « Ô ! Mère, nous allons jusqu'à cette montagne. Si tu accouches d'une fille, tu mettras un signal blanc pour que nous revenions. Si c'est un garçon, ce sera un signal rouge pour que nous partions ». La femme de leur oncle les entendit. Finalement, la mère donna naissance à une fille. Mais la femme de leur oncle mit un signal rouge. Dès qu'ils le virent, ils se dirent : « Notre mère a encore mis au monde un garçon » ; et ils s'éloignèrent.

La fille commença à grandir et à sortir dehors. Les autres filles lui dirent :

— Eloigne-toi d'ici, malheur de ses sept frères.

Elle alla raconter cela à sa mère.

— Mais non ma chérie ! dit la mère.

Quand elle devint jeune femme, elle commença à sortir pour ramasser le bois. Les jeunes femmes lui dirent :

— Même toi tu commences à faire l'intéressante, malheur de ses sept frères !

Elle revint vers sa mère et lui dit :

— Mère, il faut que tu me dises en quoi suis-je le malheur de mes sept frères ? Comment est-ce arrivé ?

Sa mère lui dit :

— Chère fille, tu as sept frères, Quand j'étais enceinte de toi, je souhaitais avoir une fille. Tes frères m'ont dit : « Si c'est une fille, tu mets un drapeau blanc pour qu'on revienne. Si c'est un garçon, tu mets un drapeau rouge pour qu'on parte ! » Quand tu es née, la femme de ton oncle avait mis un drapeau rouge, alors ils partirent.

— Ô ! Mère chérie, dit la jeune fille. Il faut que je trouve mes frères là où ils sont.

— Ô ! ma chérie, qui va t'emmener jusqu'à tes frères ?

— Ma mère, je suis sûre d'arriver jusqu'à mes frères, j'irai avec notre esclave à leur recherche.

— Ô ! Ma fille, dit la mère. Est-ce que tu as confiance en notre esclave ?

— Non ! Je vais monter sur notre cheval ou sur notre mulet et je partirai.

Řuxen desseqsa dismeyt. denna-s:

— Ma aki-s đrahed ?

Dāra x-s denna-s:

— Yih.

Iwa đessābu-yas yemma-s anina. Dessugur-it ag t-tesmeyt. Ugünd wšind i đdenya. Đafruxt-nni đenya x uyis. đismeyt deggū x iđan. Ađ ugünd ađ ugünd... Ađ as-đini đesmeyt:

— Đđā ađ nneyey ! Đđā ađ nneyey !

Ađ igg unina-nni:

— Trenn ! trenn !...

Ađ as-đini nettađ:

— Ađ xedfey, a tiniy i falla-m.

Ikkā iwđa-yas unina-nni. A tugū a tugū ađ as-đini đesmeyt:

— Đđā ađ nneyey ! Đđā ađ nneyey !

Ū ssa manis id-igga šwit: « Trenn ! » Denna-s đefruxt-nni:

— Ađ xedfey, a tiniy i falla-m.

Dugū, dugū... đcawed-as eawed. Denna-s:

— Đđā ađ nneyey !

Anina-nni issyed. walu fhiss-ines. Šafi, dekkā desseqr-it. Řuxen đenya đesmeyt. Đafruxt-nni deqqim deggū x iđan. Ggünd, ggünd... Hta wami ufind dnayen đafiwin waman. Iž n đađa ssiriđend g-s đšemfařin, išten ssiriđend g-s đđarkanin. Iwa dekkā đesmeyt. desřif-as i đefruxt-nni gi đađa n đsemyin, nettađ i ixef-ines desřid gi đađa n đđuriyyin. Iwa đafruxt-nni, ten iđan t-tađuriđ đ wećma-řsen i yebřiyyen-nni. deđweř t-tađarkand. Đismeyt-nni deđweř t-tašemfać. Đenya x uyis. Aqa řux efayen ađ xedfend.

Wami ya xedfend. Ufind seđa n đudřin, seđa yāgazen, seđa n đemyarin: đ ddša yekmeř ! Iwa řqan-t-id, řāhen zeg-s, bbuhelen s wećma-řsen. Maša qa đāra-sen-t t-tismeyt. Nettađ deqqar-as:

— Āh ! Qa mařa desseqđā-d azākuř-inem ađ am-yāsey.

A tesmun azākuř-ines đefruxt-nni. Qa degg*ed. uxa a x-s deqqen đakembuř. Iwa nhā-nni qa đemmunu akiđ-sen đin. Duđeřša-ines. đenna-sen đesmeyt:

— La ay ayetma hennu ! Ta a trađ a tāwes a řāra iksan, a teřš ag řitan, a tettes ag yenyān.

A ce moment là, la mère demanda à l'esclave :

— Veux-tu partir avec elle ?

— Oui, rétorqua l'esclave.

La mère mit à la jeune fille une clochette sur le dos, elle la fit accompagner par l'esclave. Elles partirent, la fille montant le cheval, alors que l'esclave la suivait à pieds. Elles marchèrent pendant un moment et l'esclave lui dit :

— Descends que je monte !

La clochette se mit à tinter :

— Dring ! dring !...

La fille lui dit :

— Quand j'y retournerais, je le dirais à ta maîtresse.

Elles continuèrent à marcher. Il arriva que la clochette tomba. L'esclave lui dit :

— Descends que je monte à mon tour !

On ne savait pas d'où venait un petit dring !

— Dès que j'arriverai, je le dirais à ta maîtresse, dit la jeune fille.

Elles marchèrent, elles marchèrent... Et l'esclave lui dit encore :

— Descends que je monte !

La clochette ne tinta point, alors l'esclave la fit descendre, et prit sa place. Quant à la fille, elle se mit à marcher à pied. Elles marchèrent longtemps jusqu'à ce qu'elles trouvèrent deux fontaines : Dans l'une se lavent les femmes blanches, dans l'autre, les esclaves. Pour se rafraîchir, l'esclave lava la fille de sa maîtresse dans la fontaine des esclaves. Par contre, elle, elle se lava dans celle des femmes blanches. Alors la jeune fille, la soeur des sept jeunes hommes, devint noire. Tandis que l'esclave devint blanche. Elle monta le cheval à la place de la fille et elles continuèrent leur chemin.

Quand elles arrivèrent à un endroit, elles trouvèrent sept maisons, sept hommes, sept femmes, tout un village. On les accueillit et les sept hommes furent informés qu'ils avaient une soeur et s'en réjouirent. L'esclave dit à la jeune fille :

— Va-t'en ! Si tu fais paraître l'ombre de tes cheveux, je te tuerais.

La jeune fille eut tellement peur qu'elle rangea bien ses cheveux et les cacha avec son foulard. Ce jour là, elle dina avec eux. Le lendemain, l'esclave leurs dit :

— Mes chers frères ! Celle-là, elle va garder les chevaux dehors, elle mangera avec les chiens et dormira à côté des pierres du foyer.

Dafruxt-nni walu dūgi a tessiwef. Iwa ammen i dās-gin. Ssāwasen-t i yeḡsan, sseššan-t ag yiṭan, ssuḡusen ag yenyan. Ten yeḡan d weḡma-tsen s lmequl. Iwa zid, zid a tuḡū a tsāh meskina. Seḡca yeḡsan, qa seḡca yāgazen. Šmi ya dexdeḡ ā iž n wemḡan, a tesyuyyiw a dās-ḡeqqā:

*Euḡa, euḡa a dazrut-a !¹
Manis d-ya-zāy daddāt n baḡa d yemma ?
Yar-i seḡca n ayeṭma,
Sseššan-ay ag yiṭan,
Ssuḡusen-ay ag yenyan.*

Din iž uyis d aḡeḡšū, wenni qa ifāred. Setta n neḡen, tāwwaḡen-d qewsen ā daddāt. Uxa neqqen-t s uemuḡ. Qqān-as:

- A yeḡi-s n feḡram ! Mani ten dāwsed ? Mani ten dewwid ?
- Deqqar-asen nettat:
- LLa, lla qa wwiw-ten ā wemḡan-nni i ḡay-dennim.
- Qqān-as netnin:
- Lla, i mayā qewsen ammin ?

Ššaten-t meskina. Ikkā iž n nhā, ag iž ikeḡbeḡ, drah a tsah iḡsan-nni am leḡda. Duḡi x dezzrut-nni deḡda dezyuyyiw:

*Euḡa, euḡa a dazrut-a !
Mani-s d-ya-zāy daddāt n baḡa d yemma ?
Yar-i seḡca n ayeṭma,
Sseššan-ay ag yiṭan,
Ssuḡusen-ay ag yenyan.*

Deqqim dekk-d a temḡed. Ieḡa-d ssin iž umesseḡriḡ, itwafa yā-s aḡeewaw immut-as gi deuwwaṭ. dḡaru-it g uhsi. Iwa ṡafi iseḡ qqac min deqqā. Irah inna-sen i yewḡan-nni:

- Dismeyt-nḡum qa ū deḡi ḡu t-tismeyt.
- Mayā ?
- Yā-s aḡeewaw itnus-as x ifadden. Qa ha min deqqā, ha min deqqā, ha min deqqā...

Raḡen ā dezzrut-nni. ufin deqqā:

¹ Chant chanté par la jeune fille, l'héroïne de ce conte, avec une mélodie rifaine très ancienne.

La fille, celle qui est leur vraie soeur n'osa pas parler, alors elle garda les chevaux, mangea avec les chiens et dormit à côté du foyer. Au moment où elle alla garder les sept chevaux des sept hommes, elle arriva à un endroit et commença à dire en criant :

*Elève-toi ! Elève-toi ! Ô ! Cette pierre.
D'où est-ce que je peux voir
La maison de mon père et de ma mère ?
J'ai sept frères,
Ils me font manger avec les chiens
Ils me font dormir à côté des pierres de foyer.*

L'un des sept chevaux est sourd, celui-ci paît bien ; les six autres reviennent à la maison avec le ventre creux. Alors, ils la frappèrent en lui disant :

- Bâtarde ! Où les-as-tu gardés ? Où les-as-tu emmenés ?
- Je les ai emmenés à l'endroit que vous m'aviez indiqué, dit la fille.
- Ils répliquèrent :
- Non ! Et pourquoi ont-ils le ventre creux ?
- Ils la frappèrent, la pauvre !

Un jour, tôt le matin, elle alla garder les chevaux comme d'habitude, elle monta sur le rocher et commença à crier :

*Elève-toi ! Elève-toi ! Ô ! Cette pierre.
D'où est-ce que je peux voir
La maison de mon père et de ma mère ?
J'ai sept frères,
Ils me font manger avec les chiens
Ils me font dormir à côté des pierres de foyer.*

Elle s'assoit pour se peigner les cheveux, un piéton passa par-là et vit que ses cheveux s'allongeaient jusqu'à la ceinture et elle les rangea dans son giron.

Il écouta tout ce qu'elle dit et alla vers ces gens-là et leur dit :

- Ecoutez ! Votre esclave n'est pas une vraie esclave !
- Pourquoi ?
- Elle a des cheveux qui lui arrivent jusqu'aux genoux et voilà ce qu'elle dit...

Ils partirent vers le rocher et l'ont tous écoutée dire :

*Euğa, euğa a daşrut-a !
Mani-s d ya zây daddât n baħa d yemma ?
Yar-i seħea n ayeġma,
Sseššan-ay ag yiħan,
Ssuđusen-ay ag yenyān.*

Seğen-as yenni s seħea. Irah yā-s umezyān-nsen yenna-s:

— Mayā deqqād amya a yeği ?

Denna-s:

— Qa neš d weċma-tkum. Wami id-xefqey, d fağa i kum-d-iggin ħandu d azegg*ay, đugūm-d deāqem-d. Iwa ħđand qqānd-ay đĥāmušin: « A m-zzfey n seħea n ayeġma-s. » Uxa sseqsiy yemma mizi ġiy neš d zzfey n seħea n ayeġma. Uxa deawed-ay mux deṣā. Wami id-usiy ag t-tesmeyt-nney a x-kum āzuy, nxeđf-d ā đnayan đafiwin. Išt n đbarĥanin, išt n đsemfaġin. Neš dešsid-ay gi ten n đsemyin, dewfey t-taħarĥand. Nettađ dešsid i ixef-ines gi ten n đĥūriyyin deđwef t-tašemfač. Qa d nneš i iğan d weċma-tkum nsenniyet. Mafa ū đuminem nnađūt man ten miyā yeğa ušewaw: ma d nneš, ma d nettađ ?

Iwa yugū yāwweħ, inna-send i đemyarin-nni:

— Xayallah nhar-a yāšend i yažiđen gend seksu. Eedfend šway amensi, aki-ney dešš dešmeyt-nney meskina. Zeg wami id-đusa ū ki-ney dešši ši, ū ki-ney defriħ ši.

Wami d-sweđđend đemyarin-nni amensi, yrind-as-d i defrux-t-nni. Nnand-as: « Araħid a Mħāka-nney aki-ney deṣmunsewēd. » Deqqar-asen dešmeyt-nni:

— Lla ay ayeġma ħennu, aħdam-t a tešš g umħan-ines.

Nnan-as:

— Lla nhar-a a d-tas a tešš aki-ney. Qa zeg wami id-đusa ma dešša aki-ney. Negga g-s řfuter gi dešmeyt-nney.

Nettađ tenniriđ:

— Lla, lla ay ayeġma !

— Lla walu, a tešš aki-ney nhar-a.

Iwa ħedđānd mmunswen, qeššān. Nnan-asend:

— Xayallah a đibřiyyin, awind-id a nżā izākuħen-nħend nhar-a !

Denna-sen dešmeyt:

— Ay ayeġma ħennu ! Min ya đzām řux g zākuħ ?

*Elève-toi ! Elève-toi ! Ô ! Cette pierre.
D'où est-ce que je peux voir
La maison de mon père et de ma mère ?
J'ai sept frères,
Ils me font manger avec les chiens
Ils me font dormir à côté des pierres de foyer.*

Le cadet alla vers elle et lui dit :

— Pourquoi dites-vous ça, ma fille ?

Elle lui répondit :

— Je suis votre soeur, quand je suis née c'est la femme de mon oncle qui vous a fait le signal rouge pour que vous partiez. Alors, les filles commencèrent à me dire « Malheur de ses sept frères ! » J'ai demandé à ma mère « Pourquoi je suis le malheur de mes sept frères ? » Elle me raconta tout. Lorsque je suis partie avec notre esclave à votre recherche, nous nous sommes arrêtées à deux fontaines. Une pour les femmes blanches et l'autre pour les esclaves. Elle m'a lavée dans celle des esclaves, alors je suis devenue noire. Quant à elle, elle s'est lavée dans l'autre et elle devint blanche. C'est moi votre vraie soeur. Si vous en doutez encore, regardez laquelle de nous a des cheveux longs : elle ou moi ?

Il retourna chez lui et dit aux femmes :

— S'il vous plaît, aujourd'hui vous égorguez des coqs et préparez-nous un bon couscous pour le dîner, pour que notre pauvre esclave puisse dîner avec nous ce soir. Depuis son arrivée, elle n'a ni manger avec nous, ni était contente.

A l'heure de dîner, ils ont invité la jeune fille pour qu'elle dîne avec eux. L'esclave leurs dit :

— Non ! Non ! Mes chers frères. Laissez-la manger à sa place.

Ils répondirent :

— Non, aujourd'hui, elle dîne avec nous. Depuis son arrivée, elle n'a pas mangé avec nous. Nous avons commis une faute à l'égard de notre esclave.

Quant à elle, elle insiste :

— Non, non mes frères !

— Non. Ce soir, il faut qu'on dîne tous ensemble, répondirent-ils.

Alors, ils dinèrent ensemble. Au cours de la soirée, ils leurs demandèrent :

— Jeunes filles, s'il vous plaît ! Nous voulons voir vos cheveux.

L'esclave leurs dit :

— Ô ! Chers frères, qu'est-ce que vous contez trouver dans nos cheveux ?

Dafruxt-nni, ðekkes ðaķembušt, immās-as-d uzāķuķ g fadden. Nnan-as:

— I šem a fřana ?

Denna-sen:

— Lla, lla !

Iwa kksen-as ðaķembušt, ufin azāķuķ n ðesmeyt iqežžee iqežžeed. Nnan-as:

— Xyā ð ššem i iġan t-tismeyt ! Ih ya weddi ! Uxa ðexxfiđ-aney gi weċma-iney. Xzā min ðxedmeđ ! Šem t-tismext n ħaħa-iney, ðusiđ-d yā-ney zeema ðewwiđ-aney-d weċma-iney, ðeggiđ fxi. Uxa amux yā-ney d-ðusid t-tismeyt n ħaħa-iney, ammen iya ki-ney ðifiđ. A teššed, a tesweđ, a tāsed, a tgeđ mux dexsed. I weċma-iney immi id as-đgiđ amya ?

Iwa šafi, nnan-as i ðefruxt-nni:

— A weċma ! Mux tušed ađ as-neg i řa řux ?

Denna-sen:

— Ay ayeřma ħennu, ū xisey uřah. Xsey a x-s ðessekem ašten x-i ðessek nettař: a tšeddem zeg zāķuķ ā drar uyis-nķum, a řħārķem gi tteřriķ uyanim, ađ ķsiy iyeš a t-gey t-tasfiř, a zeg-s eyāy.

— Waxxa ! id as-nnan.

Iwa ammen i řas-gin. Šedden-t yā drir uyis, řħārķen-t gi tteřriķ uyanim. Kuř ašeqšiq iwwi aķsum-ines. Iqqim ufus, ðgi-t t-tasfiř teryā g-s. Qa ead t-tamezyand. Iwa ixřeq:

— Weċma-iney đ tta. Řux a nāwweħ ā đmūt a-nzā ħaħa-iney đ yemma-iney.

Iwa kķān ugūn. Seħea yeķsan, seħea yāgazen, seħea n ðemyarin đ řħāmušen. Qqimen ggūn, ggūn wwđen ā řwest ubriđ đenna-s i eziz-s:

— Aya eziz-i Ĥemmu ! aya eziz-i Ĥemmu !

— Min šem-yuyen ?

— Aya eziz-i Ĥemmu, ttuy đasfiř-inu.

— Ugū řux aya weċma, a nāwweħ a nxđeř uxa ađ am-gey řen n neđen.

— Lla, lla, Neš a yā-s ðewřey !

Iwa ðeđweř ā ðesfiř-nni. Wami ðeswiżeđ a t-id-ðeksi, ðeđweř-as t-tamza. Deřteř-it, uxa ðewwi-t-id ag ufus. Deqqim ðefruxt-nni deqqā:

Aya yis aneggaru !

Aya yis amzgaru !

Ini-as i eziz-i Ĥemmu:

Đasfiř-inu ðeđweř-ay t-tāgu !

La jeune fille ôta son foulard, ses cheveux se répondirent jusqu'aux genoux. Ils demandèrent à l'esclave :

— Et toi ?

Elle répondit :

— Non, non !

Alors ils lui enlevèrent le foulard et trouvèrent qu'elle avait des cheveux crépus.

— Eh ! Bien, dirent-ils, c'est toi la vraie esclave, tu n'as pas honte ! Tu as fait du tort à notre propre soeur. Regarde ce que tu as fait ? Tu es l'esclave de notre père, tu étais venue chez nous faire le bien. Alors tu devais vivre avec nous comme, tu étais, chez mon père : Tu étais nourrie, logée et blanchie. Tu faisais comme tu voulais. Et notre soeur, pourquoi l'as-tu rendue comme ça ?

Enfin, ils dirent à la jeune fille :

— Notre soeur ! Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec celle-là ?

— Mes chers frères, je veux qu'elle souffre comme j'ai souffert à cause d'elle: vous allez l'attacher par ses cheveux à la queue du cheval et je fabriquerai une poupée avec le reste de ses os pour jouer.

— D'accord, lui dirent-ils.

Ils l'attachèrent à la queue du cheval, son corps fut écartelé et il resta un os de son bras avec lequel elle fabriqua une poupée. Maintenant et puisque les sept hommes ont retrouvé leur propre soeur, ils dirent :

— Nous allons retourner chez nos parents.

Alors, ils partirent. Sept chevaux, sept hommes, sept femmes et leurs enfants. Ils marchèrent, ils marchèrent... Au milieu du chemin, la jeune fille dit à son frère aîné :

— Ô ! Mon oncle Ĥemmu ! Mon oncle Ĥemmu !

— Qu'est-ce que tu as ?

— Mon oncle Ĥemmu, j'ai oublié ma poupée.

— Ma soeur, continue à marcher. Lorsqu'on arrivera, je t'offrirais une autre.

— Non, non, je retournerai pour la ramener.

Elle retourna. Au moment où elle s'inclina pour la prendre, la poupée se transforma en une ogresse. Elle l'emmena en main et la jeune fille criait :

Ô ! Dernier cheval !

Ô ! Premier cheval !

Dites à mon oncle¹ Ĥemmu :

Ma poupée c'est transformée en ogresse.

¹ « Oncle » signifie ici grand frère.

Yis-nni qa d aqehšū, yeggū ur itesfi šī. Yen nneqen segen-as qesuyuyiw hānen. Iwa ixfeq: « A wlayllah ! Wečma-tney yuyi-t šī ! » Wami yā-sen qexqef, qeqweř damža-nni d akeššud. Deqtef-it qefxuxt-nni g fus amux mařa teeyā g-s. Iqqar-as eziz-es:

— A wečma, nqar-it !

— Lla, a eziz-i hennu ! A t-ksiy. a g-s cyāy.

Iwa dq-it g uhsi-ines. Deqqim deggū, nettat deddem-it g eeddis.

Deqqar-as:

— Aya eziz-i hennu, teddem-ay !

— Aya wečma nqar-it.

— Lla, a eziz-i hennu !

Wami ya xeqfen šarfen x ddšā-nšen, x yemma-tsen d bařa-tsen. Ufin ddunit dfāh. Iyāš bařa-tsen i yfunasen. Iga-sen fišta i dāwa-ines. Seřea n qemyarin, seřea yāgazen, seřea yeřsan d ihāmušen. Iz n řefrařet t-tameqrand. Ieāq-ed žzmacet-nšen qqae. Ššin, swin, ag dmeddit, denna-s qefruxt-nni:

— A eziz-i hennu akiq-i ssuqsey qasfit-inu.

— G-it a wečma arawan.

— Lla, lla ! A teřtes akiq-i.

Iwa řafi, iwqan-nni qqae āwwřen. Kkān neřmin aq řřen, qessuqes-it akiq-s.

Kkān-d ag ikeřbeř ufin džiyyef-it. Damža qenya qafruxt-nni.

NEŠ, KKİY-D SSIHA D SSIHA !...

Le cheval qui est sourd, continua à marcher. Tandis que les six autres l'entendirent crier, alors ils stoppèrent. Les frères doutèrent : « Ô ! Mon Dieu ! Il y a quelque chose qui arrive à notre soeur ! » Lorsqu'ils arrivèrent l'ogresse se transforma en bâton, la jeune fille le tenu à sa main comme si elle jouait avec. Son frère lui dit :

— Jette-le ma soeur.

— Non, mon cher oncle, je le prendrai pour jouer avec.

Alors, elle le mit sous ses vêtements et continua à marcher. Il arriva que l'ogresse la mordue et la jeune fille s'écria :

— Ô ! Mon cher oncle, elle m'a mordue.

— Jette-le, dit-il.

— Non, mon oncle.

Quand ils arrivèrent à leur village tout le monde fut content. Le père égorgea des boeufs pour fêter le retour de ses sept fils, avec leur sept femmes et leurs enfants. Il invita tout le village, et ce fut une grande fête. Ils mangèrent et passèrent une bonne soirée. La jeune fille se leva pour dormir et elle dit à son frère :

— Je vais dormir avec ma poupée.

— Eloigne-la de toi, répondit-il.

— Non, elle dormira avec moi.

Quand tout le monde rentra chez lui, ils se levèrent pour dormir.

Le lendemain, ils trouvèrent la jeune fille morte, étranglée par l'ogresse.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, mars 1994.

Danfuşt n Eziza d Tulisfi

HAZIT-KUM!

Iżžen yā-s dnayen dḥāmušin, qqimen netta t-temyāt-ines, gin ḍimessi zzyāfen, inna-s:

- A ḍamyāt akeḥḍi, meṣḥaf nezzuyma ?
- D ttemyā. A yāgaz akeḥḍi, iwa awi-d a nyās i ši išten zi dḥāmušin.
- Immi ya nyās ?
- A nyās i Tulisfi dṣeḥḥ šiḥaža, Eziza dga iyuṣṣwan, min g-s ya nešš ?!
- Waxxa.
- I mefmi ?

Inna-s:

— Ḥta nhā n ssuq, a d-awiy ṣway n feḥṣef, ṣway n zziṭ, ṣway...

Ḥta Eziza aqa-t ḍin akiḍ-sen, Tulisfi, ū ḍin deḡi. Yallah, yallah, yallah...
Ḥta wami tāwweḥ Tulisfi, drah yā-s weḥma-s, denna-s:

— A weḥma ! āzzun a m-yāsen ḥaḥa d yamma. Nnhā n ssuq a d-awin zziṭ, a d-awin... a m-yāsen.

Denna-s:

— Yaḳ !

— Yih.

Dugū, deḍwa, dga: ffer, d aḏḍiḍ g użenna, deqqar-as:

Aya aya Tulisfi

Ma ḥaḥa teḥni

Ma yemma qelṭni

I leeziza law a law!

¹ Tulisfi exclame son chagrin dans ce refrain. Les deux expressions «teḥni» et «qelṭni» restent obscure. Il s'agit probablement de deux termes d'origine arabe, prononcés par notre conteuse qui nous affirme qu'elle ignore totalement leur signification.

Aziza et Tulisfi

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Un homme avait deux jeunes filles, il était assis avec sa femme devant un feu de cheminée. Il lui dit :

- Chère femme ! Nous sommes tellement malheureux !
- C'est la vieillesse, répondit la femme. Elle ajouta : « Cher époux ! Et si nous égorgions une de nos filles ? »
- Et laquelle des deux égorgerons-nous ?
- Nous égorgerons Tulisfi, c'est la plus grosse. Aziza, elle est tellement maigre que nous n'aurions que des os à manger !
- Je suis d'accord !
- Quand agirons-nous ?
- Attendons le jour du marché, nous achèterons un peu d'oignon, un peu d'huile...

Aziza entendit la discussion de ses parents, sa soeur Tulisfi, n'était pas présente. Quand elle rentra chez elle, Aziza se dirigea vers elle et lui dit :

- Ma chère soeur ! Notre père et mère veulent t'égorger. Le jour du marché, ils ramèneront de l'huile, etc.
 - Est-ce vrai ?
 - Oui, répliqua sa soeur.
- Elle s'envola tel un oiseau dans le ciel en chantonnant :

Tulisfi ! Tulisfi !

Mon père veut me manger

Ma mère veut m'égorger

Et Aziza, Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

Iwa, iż n demyāt iṛa tšeccaṛ, ḡenna-s:

— Eawed-as, aya Tulisfi eawed-as.

— Maṛa aḡ ay-ḡušeḡ iż n ḡxebbazt uyrum.

— A m-t-wšey.

Denna-s:

Aya aya Tulisfi

Ma ḡaḡa tebtṛi

Ma yemma qelṛni

I leeziza law a law !

Šafi ḡewš-as ḡaxebbazt-nni uyrum. Deḡwa, twaṛa ši iwḡan txeššaben ḡammend, nnan-as-d:

— Eawed-as-d aya Tulisfi, eawed-as-d !

— Maṛa aḡ ay ḡušem šway n ḡammend.

— A m-t-newš.

Denna-s:

Aya aya Tulisfi

Ma ḡaḡa tebtṛi

Ma yemma qelṛni

I leeziza law a law !

Deḡra, wšin-as-d ḡammend. Duṛa iż n demyāt dešneddu, ḡenna-s-d:

— Eawed-as-d aya Tulisfi, eawed-as-d.

— Maṛa aḡ ay-ḡewšed ḡiqeṛqeč-nni.

— A m-t-wšey.

Deawed-as i min deḡqa ammen, ḡewša-s ḡiqeṛqeč-nni.

Twaṛa iwḡan tṛeqqamen, nnan-as:

— Eawed-as aya Tulisfi, eawed-as.

— Maṛa aḡ ay-ḡewšem ḡnayan ḡḡāsiwin meṛṛend.

— A m-ṛend-newš.

Une femme qui allumait le feu du four, lui dit :

— Répète ta chanson Tulisfi, répète-la.

— Je te la rechante, si tu me donnes une galette de pain.

— Chante, je te la donnerai.

Et elle chanta :

Tulisfi ! Tulisfi !

Mon père veut me manger

Ma mère veut m'égorgier

Et Aziza, Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

La femme lui donna la galette. Tulisfi s'envola de nouveau et vit des apiculteurs récolter de miel. Ils lui dirent :

— Répète ta chanson Tulisfi, répète-la !

— Si vous me donnez une galette du miel.

— Nous te la donnerons.

Elle répéta le refrain :

Tulisfi ! Tulisfi !

Mon père veut me manger

Ma mère veut m'égorgier

Et Aziza, Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

Elle se dirigea vers eux, et ils lui donnèrent du miel.

Elle rencontra une femme qui était en train de battre le lait :

— Tulisfi, rechante-moi ton refrain, dit-elle.

— Si tu me donnes du petit lait.

— Je t'en donnerai.

Tulisfi chantonna son refrain, et la femme lui offrit du petit lait.

Elle vit des jardiniers qui taillaient des arbres :

— Tulisfi, rechante-nous ton refrain, dirent-ils.

— Si vous me donnez deux socs de charrue chauffés à rouge.

— Nous te les donnerons.

Denna-s:

*Aya aya Tulisfi
Ma haḥa tebt̄ni
Ma yemma qel̄tni
I leez̄iza law a law !*

Ušin-as-d ḡnayen ḡḡāsiwin.

Ttwaḥa ḥaḥa-s ḡ yemma-s, ātaḥen ssummān. nnan-as:

— Eawed-as aya Tulisfi, eawed-as.

— Maḥa a tāzmem aqemmum, a ḡum-gey ši ma hu ši !

— Waxxa.

Denna-s:

*Aya aya Tulisfi
Ma haḥa tebt̄ni
Ma yemma qel̄tni
I leez̄iza law a law !*

Āzmen aqemmum, ḡḡa-sen šway n ḡrussi, ḡenna-s yemma-s:

— Aya Tulisfi ḡ-ay-d šway.

— Āzem mseqqem.

Āzmem aqemmum-nzen, ḡḡa-sen šiḥaḥa n ḡammed.

— Aya Tulisfi, ānu-d šway.

— Āzm-eḡ mliḥ.

Neḡnin āzmen aqemmum, ḡḥiyyeḥ x-sen s ḡḡāsiwin-nni, ḡenya ḥaḥa-s, ḡenya yemma-s. Deqqim ticiš ag weḡma-s.

NEŠ, KKIJ-D SSIHA ḡ SSIHA !...

Elle chantonna à nouveau le refrain :

*Tulisfi ! Tulisfi !
Mon père veut me manger
Ma mère veut m'égorgier
Et Aziza, Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !...*

Ils lui donnèrent deux socs de charrues.

Elle vit son père et sa mère allongés au soleil :

— Tulisfi, rechante-nous ta chanson ?

— Si vous ouvrez grand votre bouche, je vous ferai un tour de magie (*ši mahu ši*), leur dit-elle.

— Bon, d'accord !

Elle chanta :

*Tulisfi ! Tulisfi !
Mon père veut me manger
Ma mère veut m'égorgier
Et Aziza, Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !...*

Ils ouvrirent la bouche, elle leur mit un peu de beurre. Ils lui dirent :

— Tulisfi, redonne-nous en encore un peu.

— Ouvrez bien grand votre bouche.

Ils ouvrirent grand leur bouche, et elle leur versa un peu du miel.

— Tulisfi, rajoute-nous en encore un peu !

— Ouvrez encore bien plus grand la bouche.

Ils ouvrirent la bouche bien plus grand, elle leurs jeta les deux socs chauffés à rouge. Tua son père et sa mère, et resta vivre en paix avec sa soeur.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, mai 1996.

Danfušt n Nunža m-ḡnifas

HAZIT-EK!

Iżžen yā-s ḡnayen ḡemyarin, ḡnayen iḡsend t-tiḡriḡin, yā-send iḡhāmušen fa ḡttin fa ḡtta. Iḡhiyyeḡ uḡḡund a ḡ-agmend, uḡfind ḡi n ārbie uxa ḡenna-s iḡšten:

— Aya mmi ḡennu mana wabbah-in uḡqessir n ārbie !

ḡenna-s:

— Iwa ḡḡit, ḡḡit ! Qa fux a ḡem ḡḡtey s ḡseddit a ḡḡewreḡ t-tafunast, ataf a ḡem-ḡḡtey s ḡḡuwwaḡ a ḡḡewreḡ t-tamyāt.

Iwa nettat ḡ-es nniyet, ḡeḡḡa ārbie-nni, ḡeggḡ-it s ḡseddit. Ha ḡḡewer t-tafunast. ḡugi a t-ḡewwet s ḡḡuwwaḡ, ḡesmuhruḡ, uxa tegg:

— Eemmuh, eemmuh, eemmuh !...

Iwa fḡan-t-id ḡāwa-ines:

— A faḡa mayka yemma ? Mayka yemma ?

ḡeqqar-asen:

— Mayka yemma-tḡum i yā-ḡum, yemma-tḡum ḡ muḡākik ḡḡāreg-as, yemma-tḡum yā-s aḡeddis ḡ aḡemqam, yemma-tḡum ḡ ammin, yemma-tḡum ḡ ammin !...

Āgaz-ines ū s-ḡenni ḡi, ū yessin ḡi.

(QA ḡESNEM ḡIMYARIN AM ḡIN N ZIḡ AM ḡIN N ḡRWEXT-A, Ū TEGGEND BU ḡ ḡI ḡHEDD, QA NEḡNIN ḡIMYARIN ZEG WAMI NEḡA ḡ LEAQISAḡ. QQAḡ ḡ LEAQISAḡ I NEḡA, AQA-NEY EAD ḡUX. WI YA ḡESS ZAHENNAAMA ? A TESS ḡIMYARIN QQAḡ ḡTĀ).

Nettat ḡessmuhruḡ meskina ḡfunast-nni i siḡi Rebbi n t-ixefḡen:

— Eemmuh ! eemmuh !...

Iḡhāmušen-nni truḡn-as msaken. Waha, yallah, yallah, yallah... Inna-s wāgaz-nni: « A t-nezzenz. »

ḡeqqar-as nettat:

— Lla, a s-nyās

Iwwi-t a t-izzenz, qa ḡeqqes-as i wāgaz-nni. A traḡ a sen-ḡezḡū ā iḡ n dḡhā aḡ as-ḡini:

Aya ḡnaḡem a Rebbi

ḡafunast-nni ḡḡehren i fḡie

A ḡehief i ḡāqqast

Nunja m Tnifas

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Jadis, un homme avait deux coépouses, chacune d'elles avait mis au monde des enfants. Un jour, elles allèrent chercher de l'eau. En cours de route, elles s'émerveillèrent devant un champ de verdure plein d'herbe :

— Quel beau paysage ! Quelle verdure ! S'exclama l'une d'elles.

— Manges-en ! manges-en ! Si tu veux, je te donne un coup avec cette corde, ainsi tu te transformeras en vache. Puis, je t'en donnerai un deuxième avec cette ceinture et ainsi tu retrouveras de nouveau ta forme humaine.

La femme était naïve, elle mangea l'herbe et l'autre la frappa avec sa corde et la métamorphosa en vache. Par la suite, elle refusa de lui donner un deuxième coup de ceinture afin qu'elle reprenne sa forme initiale. La vache se mit à meugler:

— Meuh ! meuh ! meuh !...

Les enfants allèrent à la rencontre de leur tante et lui demandèrent :

— Tante ! tante ! Où est notre mère ?

— De quelle mère parlez-vous ? dit-elle. Est-ce de cette mère gourmande qui a un grand ventre ? Votre mère est ceci, votre mère est cela...

Elle n'osa raconter l'histoire à son mari qui n'était au courant de rien.

(VOUS SAVEZ, LES FEMMES DE JADIS, COMME CELLES D'AUJOURD'HUI, NE FONT LE BIEN ENVERS PERSONNE. NOUS LES FEMMES, DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE SOMMES DES MÉGÈRES QUI PASSERONT LES PREMIÈRES LES PORTES DE L'ENFER)

Quant à la pauvre femme vache, priait en meuglant, Dieu qui l'a créée :

— Meuh ! Meuh !...

Les pauvres enfants restaient constamment auprès d'elle. Les jours passèrent... Un jour, le père de famille prit de pitié pour elle, décida de la vendre. La femme contesta sa décision et lui dit :

— Non, égorgeons-la.

Mais, l'homme se rendit au marché afin de la vendre. La femme se précipita en haut d'une montagne et s'écria :

Ô Dieu ! Ô humain !

Cette vache ne doit être vendue

Elle mérite d'être égoragée.

Ađ iḃedd ađ iḃedd meskin a t-id-yar. Ađ as-dini nettaḥ:

— Mayā tdewfēḍ ?

Iqqar-as:

— Qa ha mux ha mux iḍ as-d-yeqqā iž n fexyaḥ.

— Ma ū ḍak-t-nniy, qa ū ḍay-tṣenniteḍ.

Ađ yeqqim, ađ yeqqim... ḍeqqes-as meskina. Iḥāmušen-nni tnuqān-as, nettaḥ ḍessmuhruḥ. Igg^aama a x-s ieām, ā ssuq n nneḍen, yewwi-t a t-izzenz ; nettaḥ ḍezgur-as:

*Aya ḥnaḍem a Rebbi
Ḍafunaṣt-nni ḍḥren i ḥḃie
A ḍehḥeḥ i ḍāqqast.*

A t-id-yār. Denna-s:

— Yaḳ nniy-aḳ-t !

Ḥta ssuq nneḍen, ha ḍert mārat. Iwwi-t indeh-it ā ssuq. Nettaḥ ḍezgur-as ā ddhā-nni:

*Aya ḥnaḍem a Rebbi
Ḍafunaṣt-nni ḍḥren i ḥḃie
A ḍehḥeḥ i ḍāqqast.*

Ikkā yari-t-id meskina ḍeft mārat, Ilaḥ iḥsen eawen. Lḥaṣil ḥta wami x-s-ḍezhu, iyās-as iyr-d i žžmacet wezzcen-t, denna-s nettaḥ:

— Awi-ay-d azeḡif ḍ ḍfaṭa n ḍseqqā.

Iwa iwwi-as-d azeḡif ḍ ḍfaṭa n ḍseqqā. Ḍāḃer, ḍešša uxa tegg ixsan uzeḡif t-tinedwaṭin, ttraḥ ttḥaray-iṭen g iž usāfif, ižž n ḍesraft ḍ agendū. Iwa igāruḍen-nni, iḥāmušen iymi-asen-d manay-nni ḍ aqḍiḃ n ḥalawa ḍ miḥiḍ. Raḥen msaken ssermummuyen ayeddu-nni ss-in d-iyemyen. Uxa ṣeḥḥen ḡin ḍiqebbuzin: Ḥuxa Nunža m ḍnifas ḍ uma-s. Nettaḥ ū ḍasen-tižž ši ađ ššen, walu ma tižž-asen ši weyrum. Uxa ḍeqqar-asen:

— Ay iffan, Minzi ḍḡim amya ? Min ḍeššim, mizi ḍṣeḥḥem amya ?

Uxa ḍneqqin s uemuḍ. Ḥta iž n nhā uxa nnan-as:

— Aya faḡa ḥennu. netraḥ ntett ižāwan ḍeg saru.

L'homme à l'écoute de ses paroles s'immobilisa, hésita un moment et retourna chez lui.

— Pourquoi donc es-tu revenu si vite ? demanda sa femme.

— Voilà et voilà... ce que la voix d'un fantôme m'a soufflé, dit-il.

— Je t'avais bien averti, mais tu ne m'écoutes jamais.

Avec patience, il attendit le prochain souk, ne cessant de prendre en pitié cette vache qui ne cessait de meugler entourée par les enfants. Il la conduisit de nouveau vers le souk afin de la vendre, la femme le devança et s'écria :

*Ô Dieu ! Ô humain !
Cette vache ne doit être vendue
Elle mérite d'être égorgée.*

Il retourna chez lui.

— Je te l'avais bien dit ! lui dit-elle.

Le jour du prochain souk arriva. Il conduisit la vache vers le marché pour la troisième fois. La femme se précipita de nouveau en haut de la montagne et s'écria :

*Ô Dieu ! Ô humain !
Cette vache ne doit être vendue
Elle mérite d'être égorgée.*

L'homme s'en retourna alors chez lui pour la troisième fois, et prit enfin la décision de sacrifier la bête. Ensuite, il invita tous les membres du village.

— Pour moi, tu me donneras trois parts de la vache plus la tête, demanda la femme à son mari.

L'homme lui remit sa part qu'elle mangea avec avidité, puis elle rangea les os restant dans un panier et partit les enterrer dans une grotte. Les jours passèrent, Les os avaient poussé sous la forme d'une baguette de bonbon au goût mielleux et délicieux que les pauvres enfants récoltaient et suçaient. Nunja et son frère depuis, furent en bonne santé avec de belles joues rouges, alors que leur belle-mère ne leurs donnait point à manger. Cette dernière avait remarqué que les deux enfants étaient en bonnes conditions. Elle ne comprenait pas et sa jalousie grandissait. Elle les battait souvent en leur disant :

— Espèce de cochons ! Comment se fait-il que vous soyez en si bonne santé et en si belle forme ? Que mangez-vous donc ?

Elle les battait, battait... Un jour, las, les enfants dirent à l'épouse de leur père:

— Notre chère maîtresse ! Nous allons au bord de la rivière et nous nous nourrissons de grenouilles.

Denna-sen:

— Yallah awi-t weċma-tkum aki-ġkum dešš. A dāwa n feħram, ħenniw dšehhem !

Ikkawwin weċma-tsen aki-ġsen, ityir-asend qa tetten iżāwan nsennit. Nettaġ dekkā deġġef aźru a tešš, inġar-as-d aħācus, dāwwh-ed deġġāyef.

Denna-sen:

— Ih ya dāwa n feħram. Dexxrim-ay gi dħāmušt.

— Lla, a faġa ħennu ! Qa ū ki-sen ġennim. Nešnīn, nennim aki-sen. Nettaġ ū ki-sen ġennim uxa yesġayr-it.

Waha, hayqa rux yeġi-s deġġāyef, deġġim t-taġāyač. Iż n nhā, ikkā ħaħa-s n Nunža aġ isafā, inna-sen:

— Min ya ħum-d-awiy a wfaġi ?

— Awi-d ayin, awi-d ayin... Weššan āħa-tsend, Inna-s:

— I šem a Nunža-inu min ya am-d-awiy ?

Denteġ-d nettaġ denna-s:

— A ħaħa ħennu awi-ay-d iż n dāmmand.

Denna-s deġyāt n ħaħa-s:

— Ih ya Rebbi yeqqeġ-išem ! A mu ceddis, dekkāġ ā yemma-m. Qa leħda inyiš-em uceddis ! Tušeġ dāmmand !

— Neš ikfa-y, aġ ay-d-yawi ħaħa dāmmand.

Yugū isafā ħaħa-s. Wami i d-yāwweħ, iwwi-asen-d qqac min i ġas-nnan, iwwi-asen-d feħwayež. Nettaġ iwš-as dāmmand-ines. Iwa a siġi-ineġ qqac fāhen, qqac āsin, qqac nettwen-d. Nettaġ qa deġġef dāmmand-nni g fus-ines. Ikkā uzeġiġ iġa d-wiza i daġufi. Ieāġ-iten: « Iwa yalleh, yalleh, ma tsemcu yir fxi inšaellah ! Aqa azeġiġ iteg d-wiza i daġufi, teraġey-šġum kulši ad tasem gi d-wiza ! »

Šafi qqac ddenya drah ū yeqqim heġd, deqqim meskina nettaġ Nunža, Nunža m dnifas. Dzāc-as deġyāt n ħaħa-s dnifest ġ tnifest i ġas-ġzāc. Denna-s:

— Qa ssa ġenzeħeġ mafa ū ssa dežmiceġ manaya !

Iwa deqqim meskina ġettru dżemmec, ġettru... Min ya dežmec ? Dnifest ġ d-tnifest ! Dekk-ed ssin dħayra:

— Yah ! yah ! ya !... Min šem yuyen a lalla ?

— A yeġi-s n siġi, šuf min i ġay-dexdem amya deġyāt n ħaħa !

— Wš-ay iż uķembuš a ġ-s ġey dāwa-inu a šem-fekkey.

— Ad am-wšey dħayen.

— Enfants maudits ! Désormais, vous vous rendez à la rivière accompagnés de votre soeur afin qu'elle en mange avec vous. Vous, vous êtes assez pleins !

Nunja et son frère partirent à la rivière en compagnie de leur demi-soeur qui pensait vraiment que ses frères mangeaient des grenouilles. La fille en attrapa une pour la manger, cette dernière lui sauta au visage blessant gravement son oeil dont elle avait perdu la vue. De retour à la maison, la femme leurs dit :

— Oh ! Espèces de bâtards ! Qu'avez-vous fait à ma fille ?

— Ma chère tante, ta fille n'est point habituée à manger des grenouilles, c'est la raison pour laquelle la grenouille c'est attaquée à son visage et lui a fait perdre son oeil. Nous, nous avons pris l'habitude de les manger.

C'est ainsi que la petite fille devint aveugle...

Un jour, le père ayant décidé de partir en voyage, demanda à ses enfants :

— Mes chers petits ! Qu'aimeriez-vous que je vous ramène ?

— Ô père ! Peux-tu nous rapporter telle et telle chose... répondirent les enfants.

— Et toi ma chère Nunja, que veux-tu ?

— Mon cher père, j'aimerais que tu me rapportes une grenade, répondit Nunja.

— Que Dieu te maudisse ! dit l'épouse du père. Tu es l'image de ta mère, tu ne pense qu'à ton ventre, voilà ce que tu demandes, une grenade !

— Pour moi, la grenade que me rapportera mon père est suffisante.

Le père de famille partit en voyage. A son retour, il rapporta à chacun ce qu'il lui avait demandé. Il distribua les cadeaux et remit à Nunja la grenade. Tout le monde était heureux et ravi, Nunja prit la grenade entre ses mains et alla s'asseoir dans un coin.

Un jour le roi annonça la venue de la cueillette du coton, un crieur public s'écria : « Il n'y a de Dieu que Dieu, le roi invite tous les villageois à y participer ». Tout le village se mobilisa à cet effet. Nunja était la seule qui manqua cet appel de solidarité. L'épouse de son père avant de partir avait éparpillé de la cendre par terre et dit à Nunja :

— Tu ne bougeras d'ici que lorsque tu aies ramassé ces cendres.

La pauvre Nunja nettoyait le sol en pleurant, soudain un corbeau passa par là :

— Gheh ! Gheh ! Gheh !... Que fait ma maîtresse ?

— Vois ce que ma belle-mère m'a fait !

— Si tu me donnes une serviette pour mes petits, je t'aiderai à nettoyer tout cela.

— Je t'en donnerai deux.

Dekkā dewša-s-ten. Dḡayra deṭṭf-ed inaṭ-nni: Treqq treqq... s uyembuz. Degru manay-nni s uyembuz-ines. Dkemmeṭ aki-s manay-nni. Nunža m ḡnifas, dekkā deṣṣireḡ zi ḡnifas-ines. Dāža ḡāmmānd-nni ḡufa ḡ-s mkuf škel, fxi n siḡi Rebbi. (IRA DEĠA NNIYET, MA RUX MANI YA A TAFED).

Iwa dekkas-ed ḡāsa, deqqen. Ma kayen yi feyḡa, yi ihākusen mux ḡin, ḡāsa, deqqen ḡihākusin ḡ žžid, ilaxirih... Dugur ā ḡwiza-nni n daḡuft. Dexḡer ḡufa yeqqim-as nettat fheqq-ines. Dekkā nettat: Tteqq, tteqq, deṣḡa Nunža m ḡnifas deḡer daḡuft-ines deyya. Ušin-as-d a tešš, ḡenna-sen:

— Aya ḡenna aḡ šsey x uzeḡif n demyāt-in !

Damyāt n ḡaḡa-s ū deḡqir Nunža. Denna-s:

— Araḡid a yeḡi ḡennu *marḡa ḡim*.

Dešša x uzeḡif-ines: Paq, paq...

Qqānd-as-d ḡemyarin nneḡen:

— Yam qa x-em lmakla x uḡensur, x iḡmān, x iḡān, qqac kulši.

Damyāt n ḡaḡa-s ū deḡqir ši Nunža, nettat qa ḡḡa-s-t mesteemmar. Wami i ya ḡkemmeṭ manay-nni, ḡuḡū ḡāwweḡ deḡgur-iṭen. Dennuy-as ḡahākust gi šḡaḡun, deḡqim-as ḡin gi šḡaḡun-nni, ma ya-s deḡweṭ a t-id-ḡeḡsi ma ? Qa ḡennuy ! Šafi Nunža ḡuḡū-d.

— Ten immi ya a tas ḡhākust-a a tawiy ! i send-yenna uzeḡid.

Iwa wami ḡedden iwḡan-nni aḡ āwwḡen, qqimen teḡḡaren ḡahākust-nni, teḡḡān, teḡḡān, eḡā ḡahākust, eḡā ḡahākust... Waḡu ū tusi i ḡedd.

Ikkā ihāreḡ uzeḡid:

— A la ylahā illa llaḡ, ū tesrim yi fxi inšacellah. Ma iqqim ḡedd ?

— Ū yeqqim ḡedd, yi Nunža m ḡnifas.

Denna-sen ḡemyāt nni:

— Iwa šafi wi ya a t-yawin gi Nunža m ḡnifas ḡaceffand !

Nettat dnežžā iḡān i yeḡi-s ḡuma aḡ as-tas, qqimen teḡḡarend, teḡḡarend... Walu. Iwa inna-sen uzeḡid:

— Āzum-ay-d x Nunža m ḡnifas, mani ma deḡa awim-ay-t-id.

Āzum-d x Nunža m ḡnifas. Wwin-t-id, wami deḡḡā ḡahākust-nni ḡusa-as-d. Tḡark llaḡ a t-yawi uzeḡid ! Ihkem uzeḡid a t-yawi. Iwa ḡāwwḡ-ed Nunža. Yusi-d uzeḡid a t-iḡḡeḡ. Wami it-ya-yexḡeḡ. kkān aḡ qqnen fḡenni. Deqqen-asen fḡenni ḡemyāt-nni. Yeḡi-s ḡ iḡ wexxam, Nunža m ḡnifas ḡ iḡ wexxam. Ta ū d-dāri rexḡā i ta. Ū d-arid rexḡā i wayawya.

Nunja lui remit les serviettes, le corbeau s'activa à la tâche avec son bec jusqu'à la dernière poussière de cendre. Nunja se lava les mains, prit la grenade, l'ouvrit et y découvrit des merveilles. (JADIS, LA NAÏVETÉ EXISTAIT ENCORE, CE N'EST PAS COMME DE NOS JOURS).

Elle se para d'une magnifique robe, se chaussa de ses beaux souliers, se maquilla et alla à la cueillette de coton. Lorsqu'elle arriva, il y avait encore sa part qui l'attendait. Elle s'empressa à la cueillette. Quand le travail fut fini, on distribua le repas à tous les invités. Nunja prit son plat et dit :

— J'aimerais bien manger sur la tête de cette femme.

L'épouse de son père ne la reconnut pas et lui dit :

— Approche-toi donc ma fille, tu es la bienvenue.

La jeune fille posa son assiette sur la tête de la femme et commença à se restaurer tout en éparpillant de la nourriture sur tout le corps. Les autres femmes lui dirent :

— Attention ! Tu as de la nourriture qui te tombe sur le visage, les épaules, les jambes...

La femme n'avait pas reconnu Nunja et cette dernière le faisait sciemment. Nunja termina sa besogne et décida de rentrer chez elle. Sur le chemin du retour, elle égara son soulier qui c'était déchaussé de son pied et enlisé dans du savon, elle ne put le récupérer et continua son chemin. Le roi qui avait découvert le soulier dit à ses invités :

— Que celle dont la pointure est égale à ce soulier, se présente, je la prendrai pour épouse.

Avant de partir, toutes avaient chaussé le fameux soulier, mais sans succès.

— Quelqu'un manque-t-il à l'appel ? demanda le roi.

— Oui Seigneur, il manque Nunja.

— Eh bien ! dit la belle-mère avec mépris. Mais qui prendra en considération la toute sale Nunja ?

Cette dernière essaya de raboter le pied de sa fille afin qu'elle puisse la chausser. Mais, nul ne put chausser le fameux soulier.

— Allez me chercher Nunja où qu'elle soit et ramenez-la-moi, dit le roi.

Ils allèrent chercher Nunja. Parvenue devant le roi, elle essaya le soulier, et tous purent constater qu'elle en possédait la pointure. Elle était donc l'heureuse élue qui épousera le roi. Nunja repartit chez-elle. Quelques jours après, le roi vint demander sa main. Le jour du henné arriva, la belle-mère prépara le henné qu'elle mit à sa fille et à Nunja, installa les deux jeunes filles, chacune dans une chambre à part.

Ħta nhā mig dekkā a tnni defruxt-nni ā feqsā uzeġid. Deġsi-d demyāt-nni iż usegħi d ameqran deessiġma-t.

Denna-s i Nunja:

— A dsa-inu dašwit-inu, falla dāḡibit-inu, ū dam-t-kniy. Ū dam-t-kniy emmas a yeġi ħennu.

Zezma dešniemir dešuyyyiw aki-s. Taq. taq... Dettka-yas dešegħit-nni gg' aġi. Degga ffer, deqwa t-taḡbit g ženna, dewša i ddenya. Iwa dešni yeġi-s i uzeġid. Degga-s fišta, dāḡibit dešedw-it.

Iwa yallah, yallah dewweq a daddāz uzeġid. Iqqar-as netta:

— Muxas fuxa ? Ten ifa wwiw neš ifa ū deġi ši t-taḡyaš, ta deffey-ay-d t-taḡyaš. Ifa ū t-zriy weh icini.

Iwa yallah, yallah... Nunža m dñifas, drah ā uyanim uzeġid, uxa dātaḡ dinni deḡbit-nni. Zid, zid ħta wami d-iwweq uyanim, iedeḡ ixef-ines. Iḡiyeyh uzeġid iġa imeswizaḡen uyanim-nni. Uxa deqqā nettat:

S-wadday ufud

S-ḡaree ufud

Ay amžar uyanim

Qa a tqešsem diḡewḡin n rħenni.

S-wadday ufud

S-ḡaree ufud

Ay amžar uyanim

Qa a tqešsem diḡewḡin n rħenni.

Teawaḡ-as...

Neḡnind temcanadend, imswizaḡen, xezzān wi t-ya-yafen ! Ayanim fuxa yeššū. Nettat aḡ as-ḡini:

S-wadday ufud

S-ḡaree ufud

Ay amžar uyanim

Qa a tqešsem diḡewḡin n rħenni.

L'heureux jour arriva, où la jeune fille devait se rendre au palais de son futur époux. Avant le départ, la belle-mère prit une grande aiguille qu'elle chauffa et dit à Nunja :

— Ma chère Nunja, pardonne-moi, je ne t'avais guère bien traité, Ô ! Ma chère belle-fille !...

Elle simulait des larmes de peine, tout à coup elle lui planta l'aiguille dans la cervelle. Nunja se métamorphosa en pigeon et s'envola dans le ciel. La femme organisa une grande cérémonie de mariage à sa fille.

Lorsque la jeune fille arriva au palais du roi, ce dernier remarqua que celle-ci était aveugle, et se dit :

— Mon Dieu ! Que s'est-il donc passé ? Celle que j'avais choisie pour épouse n'était point aveugle, ou peut-être, me suis-je trompé et que je ne l'avais pas bien regardée.

Les jours passèrent, Nunja étant devenue dès lors un pigeon, aimait se poser dans les rosiers du roi, qu'il avait choisi pour refuge. Arriva le moment où le rosier prit de l'ampleur, le roi décida de faire une *Twiza*¹ afin de le couper. Nunja cachée chantonna :

Au-dessus des genoux

Au-dessous des genoux

Moissonneuses de rosiers

Ne coupez pas les doigts de henné.

Au-dessus des genoux

Au-dessous des genoux

Moissonneuses de rosiers

Ne coupez pas les doigts de henné.

Elle répéta ce refrain plusieurs fois. Les moissonneuses de rosiers qui étaient très nombreuses se bousculaient pour trouver le pigeon, chacune d'elles voulait l'attraper la première. Nunja, elle continuait à chanter :

Au-dessus des genoux

Au-dessous des genoux

Moissonneuses de rosier

Ne coupez pas les doigts de henné

¹ Faire la moissonne en groupe, une forme d'entraide agricole.

S-wadday ufud
S-ḡaree ufud
Ay amžar uyanim
Qa a tqešsem diḡewḡin n řhenni.

Netnind temcanadend. Azeḡiḡ, izzuḡ, iqqim issufey-am-d ttesbřih, iqqim-am ḡiha. Nettaḡ ḡennas:

S-wadday ufud
S-ḡaree ufud
Ay amžar uyanim
Qa a tqešsem diḡewḡin n řhenni.
S-wadday ufud
S-ḡaree ufud
Ay amžar uyanim
Qa a tqešsem diḡewḡin n řhenni.

Nunža ḡegga ffer, ḡāsa x ifadden uzeḡiḡ. Iqqim issrufa-yas: « A yeḡi ḡaḡbřit inu ! A yeḡi ! »

Iḡsi-t uzeḡiḡ ā ḡaddāḡ. Yewša-sen imeswizaḡen řšin, itegg-as řšan. Nettaḡ ḡḡiyyd-it ifa ḡ nettaḡ. A t-id-ikkes aḡ as-istef, a t-řyar ā iž n wemḡan.

Inna-s i ḡemyāḡ-ines:

— Yām a ḡamyāḡ aḡeḡḡi !

Nettaḡ a traḡ a t-ssenšef. Iqqar-as netta:

— Man aya a ḡamyāḡ ?

Deqqar-as nettaḡ:

— Qa yāḡ yā-s uḡāmuš ū ḡi ḡ nneš, qa yessenšaf-it.

Iwa yallah, yallah, yekkā-d ag iž n řefžā izzuḡ, iḡra iteyā akid-s:

— A ḡaḡbřit, a yeḡi mux iḡ as-ḡḡiḡ ? A yeḡi, manaya min yā-m g zeḡif ?

Netta iḡa amya, netta ižeḡḡ-ed ḡisegnef. Nettaḡ, ḡeḡwef t-tammyāḡ zḡaḡ-s !

Inna-s:

— Manaya ? Mux-am ḡexřeq a wlidi ?

Au-dessus des genoux
Au-dessous des genoux
Moissonneuses de rosier
Ne coupez pas les doigts de henné

Le roi, le chapelet à la main, c'était mis dans un coin et observait les moissonneuses qui se chamaillaient. Nunja elle, continuait à chanter :

Au-dessus des genoux
Au-dessous des genoux
Moissonneuses de rosier
Ne coupez pas les doigts de henné
Au-dessus des genoux
Au-dessous des genoux
Moissonneuses de rosier
Ne coupez pas les doigts de henné

Subitement, elle s'envola et se posa sur les genoux du roi. Ce dernier la caressait en lui disant : « Oh mon beau pigeon ! Comme tu es beau ! ».

Le roi prit délicatement le pigeon, et se rendit au palais. Il donna l'ordre d'honorer le repas aux coupeuses de rosiers. Quant au pigeon, il n'avait de cesse de le prendre dans ses mains, de jouer avec, de le caresser aussi souvent qu'il le pouvait, avant de le reposer en son lieu. Il dit à sa femme :

— Prends bien soin de ce pigeon.

La femme du roi, savait que ce pigeon n'était autre que Nunja. Chaque jour, elle lui arrachait quelques plumes.

— Qu'est-il arrivé ? demanda le roi.

— Ce n'est point moi, c'est notre enfant qui a fait cela, répondit-elle.

Un jour, il se réveilla à l'aube, fit sa prière et consacra toute sa journée à jouer et à caresser le pigeon :

— Oh mon enfant, comme tu es beau ! Que se passe-t-il ? Qu'as-tu sur la tête ?

Il tenta de lui retirer l'aiguille. Le roi resta hébété lorsqu'il vit qu'à la place du pigeon, une jeune fille était devant lui :

— Mais qu'est-il arrivé ? Comment est-ce possible ? demanda-t-il.

Denna-s:

— Ha muxas, ha muxas... Qa neš d Nunža m dnifas. Ha min day-degga, ha min day-degga demyāt n baḅa. Qa nrah nehqā-ak-d dwiza, qa qqimey neš d Nunža m Dnifas waha. Baḅa inna-sen qqae ihāmušen: « Min ya ḅum-d-awiy ? » Kuḅ iẓ min inna. Neš nniy-as: « Awi-ay-d dāmmānd. » Deqqim dḅehḅek x-i: « Am ueeddis ! Am ušākik ! » Wami iya ney-deādeḅ gi dwiza, dzāe-ay dnifest t-nifest. Denna-y: « Qa ssa dekkād, maḅa ū dezmiceḅ manaya ! » Iwa zemeey-t. Dekk-id ssin iẓ n dḅayra: « Yah yah !... mi šem-yuyen a fallā ? » Nniy-as: « Ha min day-dḅa, ha min day-dḅa demyāt n baḅa » Denna-y: « Iwa a wlidi ewš-ay iẓ uḅettaw a g-s gey dāwa-inu. » Nniy-as: « Am wšey dnayen. » Iwa dfekk-ay dḅayra-nni, dezmey-ay manay-nni. Ssādey ifassen-inu. Qa neš d Nunža m Dnifas, ssīdey dnifas-inu. Ikka kkḅiy x dremmand-nni, ufij g-s fxī welbaraka. Āsiy, qqney, eedrey ixef-inu. Raḅey ā dwiza. Wami ufij dīn fḅeqq-inu n daḅuḅt dīn. Xedmeḅ fḅeqq-inu kemmfey-t. Wšind-ay-d aḅ ššey, ššiy x uzeḅif n demyāt n baḅa. Nettaḅ ū day-deeqir. Ššiy x uzeḅif-ines qqae ndāy x-s lmakla-nni. Ugūy-d, dāhākust-inu dennuy-ay gi ššabun-nni. Twafiy iwḅan eḅiy ū yā-s d-dwifey. Wami id ya āwḅhen netnin, ū žžin wi ū t-ieḅīn. Ma kayen yī llah. Nettaḅ dnežžā iḅān i yeḅi-s, tegg-as dāhākust-nni ū dās-d-ḅusi. Šek dḅārḅeḅ ay azeḅid: « A laylaha illa llah, ma yeqqim ḅedd ma ū yeqqim ḅedd ? » Ya weddi qa deqqim Nunža m Dnifas. Denna-s: « Iwa šafi qa d Nunža m Dnifas it ya yawin ! Ū ssa mani ya daf dāhākust Nunža m Dnifas ? » Waha, iwa qqimen teḅāren, teḅāren. Nnan-asen: « Ma yeqqim ḅedd ma ū yeqqim ḅedd ? » Nnan-as: « Siwa Nunža m Dnifas. » Denniḅ-asen: « Awim-t-id. » Yrind x-i, usiy-d eḅāy dāhākust-nni, dūs-ay-d. Aqa dēwwiḅ-ay. Ha mux iḅ ay-dḅa... Ha mux iḅ ay-dḅa... Nettaḅ deqqen yeḅi-s-nni g iẓ n wexxam. Neš deqqen-ay g iẓ n wexxam. Ḫta nnhā mig tušey aḅ nnyey. Dettḅa-yay isegni g zeḅif, dēwfey d aḅḅiḅ.

— Šafi, amya i m-dewqec ! iḅ as-inna uzeḅid.

— Yih.

— Iwa fux muxas ya neg i yeḅi-s ?

— Aḅ as-dyāseḅ. aḅ āzfey ā yemma-s, aḅ as-t-ssiwḅey.

Iwa šafi, iyās-as. Iššur-as dīyāgend s uḅsum, igga s-wadday azeḅif-nni, iḅān-nni, ifassen-nni, ibbaš-nni qqae... Dāšwit-nni iggi-t x-s sḅarec. Iẓ n dīyāgend igga g-es ayrum. Šafi iššur-as usāḅun, inna-s:

— Iwa ndeh a traḅeḅ a tāzfeḅ ā yemma-m.

Nettaḅ a tāzef, dāsa feyḅa d žžḅiḅ, denna-s usāḅun:

— Tesḅiḅ ! Neš aḅ aḅ-iniy « Šša », šekk ḅḅaw. Neš aḅ aḅ-iniy « Rra », šek ḅḅedda.

— Je suis Nunja, lui dit-elle. Je vais vous raconter ce qui m'est arrivée et ce que ma belle-mère m'a fait : Tous les villageois avaient été conviés à la cueillette du coton. Je fus la seule qui y manqua. Mais bien avant, mon père dut partir pour un long voyage et avant son départ, il avait demandé à chacun de nous d'exprimer son désir. Je lui avais demandé de me ramener une grenade, ma belle-mère se moqua de moi en disant: « Espèce de gourmande ! Tu ne penses qu'à ton ventre ». Le jour de la cueillette, elle me jeta de la cendre à terre : « Tu ne bougeras pas d'ici avant qu'il n'y paraisse plus une poussière de cendre ». Au moment où je me mettais à l'ouvrage, un corbeau passant par-là me dit : « Qu'as-tu donc ma fille ? » Je lui racontais ce qui c'était passé. Il me demanda de lui donner une serviette pour y mettre ses petits, je lui dit alors : « Je t'en donnerais deux ». Le corbeau m'aida à me débarrasser de toutes les cendres. Ensuite je me suis lavée les mains et j'entrepris de couper la grenade et Ô merveille ! J'y ai découvert des parures, une robe de princesse et des souliers étincelants. Je me suis vêtue de tous ces biens et me suis rendue à la cueillette où j'ai récolté ma part de coton. Lorsque je finis, ils me donnèrent à manger. J'ai mangé sur la tête de ma belle-mère qui ne m'avait pas reconnue. Tout en mangeant, je la tachais de nourriture. Ensuite, je suis retournée chez moi et le soulier s'enlisa dans le savon. Voyant les gens s'approcher, j'ai continué mon chemin sans prendre le temps de le récupérer. Toutes les jeunes filles avaient essayées de mettre à leur pied ce fameux soulier, mais aucune n'a put le chausser. Ma belle-mère rabota le pied de sa fille, afin qu'il lui sied. C'est alors que tu as demandé s'il manquait quelqu'un à l'appel. Ils t'ont répondu qu'il manquait Nunja. C'est à ce moment que ma belle-mère a dit : « Ce n'est certainement pas la salle Nunja qui va pouvoir s'en chausser ! Où pourrait-elle avoir trouver un soulier pareil ? » Comme toutes avaient essayé le soulier sans grand succès, tu as alors ordonné que l'on aille me chercher. Parvenue à toi, j'ai glissé mon pied et tous purent constater qu'il me seyait à la perfection. J'étais donc l'heureuse élue à qui revenait l'honneur d'être l'épouse du roi. Après que tu sois venu demander ma main, elle a préparé le henné qu'elle a mis à toutes deux, puis nous a séparées dans deux chambres différentes. C'est le jour où je devais me rendre à votre palais, qu'elle me planta une aiguille dans la tête qui me métamorphosa en pigeon ».

— C'est ce qu'il c'est passé ? s'exclama le roi.

— Oui.

— Que veux-tu que je face de celle qui a usurpé ta place ?

— J'aimerais que tu l'égorges et ainsi je la ramènerai chez sa mère.

Le roi égorgea la fausse reine, plaça la tête, ses pieds, ses mains et tous les membres de son corps au fond d'un couffin, ensuite il mit le foie par-dessus. Il remplit le deuxième couffin de pain. C'est ainsi que le mulet fut chargé, il s'adressa à Nunja :

— Conduits le mulet et rends visite à ta belle-mère !

Nunja se para d'une belle robe, se dirigea vers le mulet et lui dit :

— Si je te dis "Cha !" tu galopes et si je te dis "Rra !" tu t'arrêtes.

Şafi dexdeř, iwa řqan-t-id iwđan. Aya siđi, nnan-as:

— Aqa dāzf-ed yeđi-s, đamyāt uzeđid.

Nettař đenna-s:

— Aya đsa-inu, aya đsa-inu dāzf-ed. Aya đsa-inu fux ũ deđi ři t-tađāyač. Ieini fux đabāeust-nni deġgenfa.

Đessđā tteemīř-nni zeg iyāġnen-nni. Deqqar-as: « Šša ! Šša ! »

Asāđun-nni itazzeř, izzikkiđ... Đenna-s:

— Šbā, šbā ađ rařen a ř-iđ-awyen ayeřma-m.

— Lla, lla a yemma, ađ rařey a ř-ttebcey nniř, ũ yettbeddi ā ħedd mařa ũ ġi đ nneř.

Đda, đda... đettebe-iř deqqřee đikāmin-as. Đnedh-ed asāđun-ines đugū-d đāwř-ed. Đamyāt-nni đufa đařwiř-nni s-đaree đ aqđib. Dewđa-t iħāmuřen:

— Ay-aķum đařwiř qa đāzf-ed deymāř uzeđid.

Rařen iħāmuřen-nni āzun mani it-ya-ķenfen. Đusi-d iž n đwessāř deķsi-t, dessexnunns-it ġi řwiř n đnifest, đķenf-it, deřř-it (*IELNI SI N ĐWESSAŘ AM NES, Ġ-S IMEZRAN*). Iwa đamyāt-nni traža:

— Aya yeđi ħennu, đugur-as đsāđund. Kkāt nnađūt wečma-tķum.

Waha ħta wami i d-dežbed a t-fiyyeř, đufa azāķuķ-nni n yeđi-s, abācuř n yeđi-s, iđān n yeđi-s... Iwa deqqim deřyuyiw, desnekkā đyuyyet:

— Aya wen yeřřin đařwiř n Eeķša yari-t-id ! Aya wen yeřřin đařwiř n Eeķša yari-t-id !

Nnan-as:

— A weddi qa řřin t iħāmuřen.

— Lla, lla ārem-t-id.

Đenna-s đwessāř nni:

— Aqa neř, aqa řřiy-t.

— Aki-s deřyuyiwed, aki-s deřyuyiwed ħta ađ isruđi ueekk^aaz-inu.

Đeķķađ nna ħta nettař deřyuyiw, đawessāř-nni. Deġgū x ybriđen uxa deřhunnu: Her, her...

Đekki-d x-s đbāyra:

— Aha aha min řem-yuyen a lalla ?

A l'arrivée de la reine, les villageois l'accueillirent avec joie et allèrent prévenir sa mère :

— Ô grand dame ! Voilà la reine, elle nous rend visite !

— Oh ma chère fille ! Oh ! Ma chère fille, nous rend visite. Son oeil doit être guéri maintenant, peut-être n'est-elle plus aveugle, se dit-elle.

La reine demanda à ce que l'on décharge le mulet, une fois les couffins à terre, elle ordonna : "Cha ! Cha !" et ce dernier partit au galop...

— Ne t'inquiète pas, dit la belle-mère. Je demanderai à tes frères de le ramener.

— Non ! Non mère j'irai à sa poursuite moi-même. Ce mulet n'obéit à personne d'autre que moi.

Elle se mit à courir vers le mulet, parvenue à lui, elle retourna au palais du roi.

Pendant ce temps, la belle-mère trouva dans un des deux couffins le foie en brochettes. Elle donna une part aux enfants en leurs disant :

— Tenez du foie ! La femme du roi nous a rendu visite.

Les enfants partirent à la quête d'un endroit pour y faire un barbecue. Une vieille femme passant par-là, s'empara du foie, le plaça dans la cendre, le grilla et le mangea. (*ELLE EST PEUT ÊTRE GOURMANDE COMME MOI*)

— Oh ma chère fille ! Le mulet lui a échappé. Partez à la recherche de votre soeur, dit-elle à ses fils.

Durant ce temps, elle continua à décharger les couffins et au fur et à mesure, elle découvrit les cheveux de sa fille, son oeil, ses membres... Elle commença à pleurer en se lamentant :

— Que celui qui a mangé du foie de Akcha le rende ! Oh que celui qui a mangé du foie de Akcha le rende !

— Les enfants l'ont mangé, lui dirent-ils

— Non ! non, ils doivent le rendre.

— Moi, je l'ai déjà mangé, dit la vieille femme.

— Tu pleureras avec moi, tu pleureras avec moi, jusqu'à ce que mon bâton fleurisse.

La vieille femme, depuis, pleurait toute la journée, elle déambulait dans les rues tout en pleurant : Her, her...

Le corbeau passant par-là, lui demanda :

— Oh maîtresse ! Mais que t'arrive-t-il ?

— Iwa aya yeği-s n sidi, min id ay-ya-yayen, yak twafid. Ha mux i das-dga, ha mux id as-dga...

— Wšay iz uḥettaw a g-s gey dāwa-inu.

— A m-wšey cešra.

Dewša-s qaḅu-nni. Deḍr-as-t, deššur-as-t s nnwawā: dewwi-d ḍafruyt, dewwi-d ḍmannat, dewwi-d ḥennecman, aḥfi.... Dewwi-d kulši. Dāseq akeššud-nni deemmar-as-t, dāra-s-t ḍ aqāqaš. Draḥ ā ḍemyāt-nni, dewwi-as qaḅu-nni, ḍenna-s:

— Ha aqa-t a wlidi ! Neš řux řuyyey ḥta wami isruḡa ueekk'az.

Šafi draḥ ā ššyef-ines.

(AQA Ḍ TTA T-TANFUST N NUNZA M DNIFAS AYA MMI HENNU.)

NEŠ, KKIY-D SSIHA Ḍ SSIHA !...

— Mon cher ! Vois mon état de tes propres yeux. Voilà, voilà... Ce que la femme a fait...

— Donne-moi une serviette pour mettre mes fils dedans.

— Je t'en donnerai dix.

La vieille femme lui donna le bâton que la femme lui avait remis, le corbeau le décora de toutes sortes de fleurs : lierres, laurier-rose, etc., il devint multicolores. Elle se rendit chez elle et lui dit :

— Voilà ! J'ai pleuré jusqu'à ce que le bâton fleurisse.

La vieille femme continua alors son chemin.

(MON CHER FILS ! VOILÀ LE CONTE DE NUNJA.)

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, mai 1996.

Danfušt n dnayen qeḥriyin

HAŽIT-KUM!

Iž n qemyāt gi zik iḥa yā-s dnayen yessi-s. Išt yā-s yemma-s ū yā-s baba-s, išt yā-s baba-s ū yā-s yemma-s. Iž n qwafa, qesqad-iṭend a d-aḡmend aman zeg uyzā, qenna-send: «Ten ya yezgūn a tagem aman, a tešš fqeddiq¹ ag baḥa-s.» Dāḥiḥt qewša-s qaḡund, yeḡi-s qewša-s qaḡeḡač. Xeḡrend ā weyzā. Yeḡi-s deššū-d aman, qusi-d a tešš fqeddiq ag baḥa-s. Dāḥiḥt iwwi-yas uyzā qaḡund. Dugū meskina qettḥec-it. Dufa ši imeqsawen āwsen, qenna-sen:

— Ay imeqsawen ! Ay imeqsawen ! A ḥenna ma ū qezrim bu qaḡund qekki-d ssa ?

— Sseāq-aney qiyetṭen-nney, aq am-t-nemmeḥ.

Deḡḡf-ed, qāḥ qqac qgāw-asend qiyetṭen-nni. Nsan-as neṭnin:

— Āḥ sseqsa awessā-yin.

Dāḥ yā-s, qenna-s:

— A xafi ! A xafi ! A ḥenna ma ū qezrid bu qaḡund qekki-d ssa ?

— Feššeq-ay aq am-t-mmḥey.

Deṭṭef-iṭ-iq qebby-as meskina, qḥeyyed-as diššin zeg uzeḡif-ines. Inna-s uwessā-nni:

— Āḥ ā qaddāt-in ; qaddāt n qamza, yā: « A xači Čefriḥ u Čefriḥa² ! »

Wami qewweq qeyra:

— A xači Čefriḥ u Čefriḥa ! A xači Čefriḥ u Čefriḥa !

Deḡḡf-ed qemza, qenna-s:

— Wi iq ay-yesfāḥen, yessfāḥ-iṭ Rebbi !

— D nneš a ḥenna ! Ma ū yā-m qa ḥu qaḡund ?

— Yih a ḥenna aqa-t qa.

Qḥef ma a t-ssidef, qenna-s:

— Manis ya qekkeq ? Ma zi qewwūt n qesgenfin niy zi ten n qefwin ?

— A xači ḥennu ! qa baḥa, qa yemma, aq kkey zi ten n qesgenfin.

— Wellah ḥta a tekkeq yī zi ten n qefwin a yeḡ-i ḥennu.

¹ Désigne les morceaux de viande de conserve séchés au soleil.

² *Sjina u Frīha* au lieu de *Čefriḥ u Čefriḥa* : dans une autre version du même conte que j'ai recueilli en janvier 1995 à Al Hoceima, conté cette fois-ci par une jeune femme.

Les deux jeunes filles

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Une femme avait une fille, et une autre qui ne l'était que par adoption, étant la fille de son époux. Un jour elle leur dit : « A celle qui ramènera de l'eau la première aura le privilège de manger de la viande avec son père ».

Elle tendit la cruche à la première, un tamis à la deuxième puis les envoya à la rivière chercher de l'eau. Sa fille fut la première à revenir, quant à la deuxième son tamis fut, emporté par le courant. Elle se mit à longer la rivière à fin de la récupérer. Sur son chemin, elle rencontra des bergers et leurs demanda :

— Bergers ! Aviez-vous vu un tamis emporté par l'eau ?

Les bergers lui répondirent :

— Nous ne te le dirons que si tu nous éloignes nos chèvres et tu les mènes au loin.

Celle-ci retrouva les chèvres et les ramena.

— Demande à ce sage, dirent les bergers, lui te dira où il se trouve.

Elle se dirigea vers l'homme et lui dit :

— Sage homme ! Aurais-tu vu mon tamis, l'eau me l'a emporté ?

— Je ne te répondrais pas que si tu me débarrasses des poux qui me rongent le corps, dit-il.

La jeune s'exécuta, et l'homme lui dit :

— Tu vas vers cette maison et tu appelles : Ma tante Čefriḥ u Čefriḥa¹ ! Ma tante Čefriḥ u Čefriḥa !

Dès qu'elle arriva, elle se mit à héler l'intéressée, et s'entendit répondre par l'ogresse :

— Celui qui me contente aujourd'hui, que Dieu le contente.

— C'est moi tante Čefriḥa, aurais-tu vu mon tamis ?

— Oui ma fille, je l'ai ici.

— Par quelle porte veux-tu entrer ? Celle en planches ou celle en aiguilles ? lui demanda l'ogresse, avant de la faire entrer.

— Telle une orpheline, j'entrerai par la porte en aiguilles.

— Tu n'entreras que par la porte en planches.

¹ Emprunt à l'arabe qui signifie « porte-bonheur »

Dessiḍef-it ar uxxam, ḍenna-s ḍemza:

— Ma a teššed šeksu, ma a teššed ḍiššin ?

— A xači ḥennu ! fa ḥaḥa, fa yemma, aḍ ššey ḍiššin.

— Ay-am a ḍsa-inu, wellah ū ḍeššid yī šeksu.

Dešša ḍeswa, ḍenna-s ḍemza:

— A ḍsa-inu ! Ma a teḍḍād gi ḍesraft ifiyriwen, ma gi ten n ddheḥ ?

— A xači ḥennu ! fa ḥaḥa, fa yemma, aḍ ḍḍāy gi ten ifiyriwen.

— Wellah a yeḡ-i ḥennu ! ū ḍeḍḍid yī gi ten n ddheḥ.

Desseḍr-it gi ḍesraft n ddheḥ. Haya min ḍas-ḍāsa ! Haya min ḍas-ḍewša!
Deḍweḥ qqae tšecšic, ḍreqq. ḍenna-s:

— Ma a tenyed x uyyuḥ aḥidā, ma x wen miyā ḡan iḍān ?

— A xači ḥennu ! fa ḥaḥa, fa yemma, aḍ nyey x wen aḥidā.

— LLa a yeḡi ḥennu ! Wellah ū ḍenyid yī x uyyuḥ miyā ḡan iḍān.

ḍenna-s eawed:

— Ma a teḡsid štaṭu, ma a teḡsid ḍaḡund ?

— A xači ḥennu ! fa ḥaḥa, fa yemma, aḍ ḡsiy ḍaḡund ?

— Wellah a yeḡi ḥta aḍ am-ušey štaṭu.

ḍesseny-it x uyyuḥ miyā ḡan iḍān, ḍessek-it a tāwweḥ ā daddāt. Nettat,
ḍeggū, ḍeggū... Iḡr-it uyaziḍ, igga:

— Qi qi hi !... Raḡa ḍewwi-d ḡuḡḡu !

ḍenna-s ḍemyāt-nni:

— Ih ya ābbi a tušed i āḥa-ḡ uššen ! Raḡa-ḡ ḍewwi-d xixxi ?

Igga uqzin:

— Eaw, eaw !... Raḡa ḍewwi-d ḡuḡḡu !

— Ih ya ābbi a tewšed i āḥa-ḡ sseā ! Dewwi-d xixxi !

Igga yiyid:

— Ggeḥ, ggeḥ !... Raḡa ḍewwi-d ḡuḡḡu !

— Ih ya ābbi a tewšed i āḥa-ḡ ḍiḡi ! Dewwi-d xixxi !

Nettat ḍšārf-ed, ḍexḍef aki-s ḍāqq temmsāya. « Ih ya ḍsa-inu ḍāḥibt-inu ! Ih ya ḍsa-inu ! Mani ifa ḍeḡid ? » Zeema, ḍessniemiḥ ḍfāḥ-as. ḍufi-t hant u šenna !

¹ Langage enfantin qui désigne les jouets, dans ce texte, il est utilisé pour désigner l'or.

² Langage enfantin qui désigne les ordures.

La jeune fille entra.

— Que désires-tu manger ? demanda l'ogresse, du couscous ou des poux !

— Telle l'orpheline par ma mère. Je mangerai des poux.

— Ma fille ! C'est du couscous que tu mangeras.

Quand elle eut fini de manger, l'ogresse lui demanda :

— Veux-tu descendre dans la cave des serpents ou dans celle d'or ?

— Telle une orpheline, je descendrai dans la cave des serpents.

— Non, ma fille ! Tu ne descendras que dans la cave d'or.

Elle descendit dans la cave. Quand elle remonta, elle était vêtue comme une princesse, parée d'or et d'argent. L'ogresse lui demanda à nouveau :

— Veux-tu monter l'âne boiteux ou l'âne vigoureux ?

— Telle une orpheline, je monterai l'âne boiteux.

— Non, ma fille ! Tu monteras l'âne vigoureux.

Elle ajouta :

— Veux-tu emporter le tamis à fond du métal ou celui à fond de soie ?

— Telle une orpheline, je prendrai le tamis à fond du métal.

La jeune fille prit le tamis à fond de soie, parée d'or et retourna chez elle.

A son arrivée, le coq se leva et clama :

— Ki ki hi !... Ma maîtresse ramène avec elle de l'or.

La femme l'entendit et lui dit :

— Ferme ton bec. Que le chacal te mange ! Ta maîtresse a plutôt ramené des ordures.

Le chien aboya et exclama aussi :

— Wa ! wa !... Ma maîtresse ramène de l'or.

— Que la rage te prenne ! Elle ramène des ordures, lui dit la femme.

Le chevreau cria à son tour :

— Geb ! Geb !... Ma maîtresse ramène de l'or.

— Que Dieu te casse les pattes ! Ta maîtresse ramène des ordures.

La jeune fille passa le seuil de la porte, et la femme vit que les dires du coq, du chien et du chevreau étaient fondés. Elle lui dit : « O ! Viens ma chère fille ! Où étais-tu donc ? L'on s'inquiétait pour toi ! »

Yallah, yallah... Eđan wussan usin-d. Denna-send đemyāt-nni: « Aya-ğend, āh a tagmend. Ten d-ya-yezgün a tas, a tešš fqeddıd ag āba-s ! » Dābıbt, řuxa đewš-as đaqeğaç. Yeğı-s đewš-as đagund. Ugünd, yallah, yallah... ā weyzā-nni. Dābıbt đugm-ed, đāwħ-ed. Yeğı-s yewwi-yas uyzā đagund-nni. Đekka x imeksawen-nni đ yenni. Denna-sen:

— A ymeksawen ! A ymeksawen ! Mu đezrim bu đagund đekki-d ssa ?

— A weddi nezri-t, sseāq-aney đıyetteñ-a ađ am-t-nemmeř.

Nettađ đesseāq-asen-tend, kuř išt mani đessek řaba-s. Nnan-as:

— Āħ ā uwessā-yin !

Dāħ yā-s, đenna-s:

— A xaři ! A xaři ! Mu đezrıđ bu đagund đekki-d ssa ?

— Sfeššed-ay ađ am-t-mmřey.

Đettef-d, đfeššed awessā-nni, đhārať. Inna-s:

— Iwa, āħ ā đaddāt-in, yā: « A xaři Ćeqriħ u Ćeqriħa ! »

Dāħ ā đaddāt-nni, ā đamza-nni đeyra: « A xaři Ćeqriħ u Ćeqriħa ! A xaři Ćeqriħ u Ćeqriħa ! »

— Maya ? Wi đ ay-isqāhen, i yesqāh-iť Rebbi ?

— D nneř.

— Min tuřed ?

— Tuřey đagund.

— Aqa-t đa, yallah ađf-ed.

Đesseqsa-t: « Ma a tekkeđ zi đewwūt n đesgenfin niy zi řen n đferwin ? »

— S řaba, s yemma, a m-kkey zi řen n đesgenfin !

— Wellah, ū yekki řaba-m yī ssin a řem-řukend.

Đessekk-it ssin. đenna-s: « Ma a teššed řeksu, ma a teššed điššin ? »

— Yağ ! S řaba, s yemma, ađ am-řsey điššin !

— Wellah, ū iyezř řaba-m yī řin-a.

Waha, đenna-s:

— Ma a teđđād gi đesraft ifıyriwen ? Ma gi řen n ddheř ?

— S řaba, s yemma, ađ am-đđāy gi řen ifıyriwen !

— Wellah, ū yeđri řaba-m yī gi řa.

Đesseđr-it gi đesraft ifıyriwen, đāsa-s isiđuđen, đessyeyz-as đıyüdmawin, đeuwweđ-as ifıyriwen, đenna-s cawed:

Ainsi les jours passèrent, et la femme demanda de nouveau à ses deux filles d'aller chercher de l'eau. Cette fois-ci, elle tendit à sa fille de sang le tamis, et remis la cruche à l'autre. La fille de son mari rapporta de l'eau et rentra. Tandis que l'autre partit à la recherche du tamis emporté par la rivière. Sur son chemin elle rencontra des bergers et leurs demanda :

— Bergers ! Aviez-vous vu un tamis emporté par l'eau ?

Les bergers lui répondirent :

— Nous ne le te dirons que si tu nous jettes nos moutons dans la rivière.

Celle-ci la demande exécutée lui dirent :

— Demande à ce sage, lui te dira où il se trouve ?

Elle se dirigea vers l'homme et lui dit :

— Sage homme ! Aurais-tu vu mon tamis, l'eau me l'a emporté ?

— Je ne te répondrais pas que si tu me débarrasses des poux qui me rongent le corps, dit-il.

La jeune lui cassa la tête en lui donnant des coups forts, et l'homme lui dit : « Tu vas vers cette maison et tu appelles : Ma tante Ćeqriħ u Ćeqriħa¹ ! Ma tante Ćeqriħ u Ćeqriħa ! »

Dès qu'elle arriva, elle se mit à héler l'intéressée, et s'entendit répondre par l'ogresse :

— A celui qui me rend malheureux que Dieu le rende malheureux.

— Aurais-tu vu mon tamis ? demanda la fille. Ne serait-il pas chez toi ?

Avant que l'ogresse ne l'invite à entrer, elle l'entendit demander : « Par quelle porte veux-tu entrer ? Par la porte en planches ou celle en aiguilles ? »

— Moi, j'ai ma mère et mon père, j'entrerai par la porte en planches.

— Tu n'entreras que par la porte en bois.

La fille entra et l'ogresse lui dit : « Que veux-tu manger ? Couscous ou poux ? »

— Moi, j'ai une mère et un père, je mangerai du couscous.

— Tu ne mangeras que des poux, dit l'ogresse.

La fille mangea les poux et elle lui demanda à nouveau :

— Veux-tu descendre dans la cave à serpents ou celle d'or ?

— Moi, j'ai ma mère et mon père, j'irai dans la cave d'or.

— Tu n'iras que dans la cave à serpents, dit-elle.

Elle descendit dans la cave. Lorsqu'elle remonta ses vêtements étaient lacérés et sales. L'ogresse lui demanda :

¹ Emprunt à l'arabe qui signifie « porte-malheur ».

- Ma a tenyed x uyyuf aḥidā, ma x wen miyā ḡan iḡān ?
 — S ḡaḡa, s yemma, aḡ am-nyey x wen aḥidā !
 — Wellah, ū yeni ḡaḡa-m yī x wenni.
 Desseny-it x uyyuf aḥidā, ḡenna-s eawed:
 — Ma a teḡsid ṡṡaṡu, ma a teḡsid ḡaḡund ?
 — S ḡaḡa, s yemma, aḡ am-ksiy ḡaḡund !
 — Wellah ū yeḡsi ḡaḡa-m yī tenni.
 Dewṡa-s ḡaḡund, uxa ḡessqad-it i yemma-s.
 Deggū, ḡeggū... Igga uyaziḡ:
 — Qi qi hi !... Raḡa ḡewwi-d xixxi !
 Denna-s ḡemyāt-nni:
 — Ih ya ābbi a tuṡed i āḡa-k uṡṡen ! Dewwi-d ḡuḡḡu !
 Igga uqzin:
 — Eaw, eaw !... Raḡa ḡewwi-d xixxi !
 — Ih ya ābbi a tewṡed i āḡa-k sseā ! Dewwi-d ḡuḡḡu !
 Igga yiyiḡ:
 — Ggeb, ggeb !... Raḡa ḡewwi-d xixxi !
 — Ih ya ābbi a tewṡed i āḡa-k ḡīzi ! Dewwi-d ḡuḡḡu !
 Ḥta wami ki-s d-ḡexḡef ḡufi-t qqac ḡeṡṡūreb. Nettaṡ ifa tṡeṡeaf, ḡenna-s: «Ha
 ya ḡsa-inu ! Ha ya ḡsa-inu !» Deḡsi-t, ḡettka-t ḡi ḡyennūṡ¹, zeema ṡek a t-tfeḡk.
 Deṡka-t ḡta wami t-ḡeṡṡa ḡmessi qqac. Nettaṡ ifa ḡcāra x ḡeymas, ḡenna-s:
 — Dḡeḡked a yeḡi-s n feḡram, dḡeḡked ! Fekkey-ṡem yak !
 Nettaṡ deḡḡaḡa-yas aqemmum, netmind wwḡand-id.
 NEṡ, KKIY-D SSIHA D SSIHA !...

¹ Petit four en terre qui sert uniquement à la cuisson du pain.

- Veux-tu monter l'âne boiteux ou l'âne vigoureux ?
 — Moi, j'ai ma mère et mon père, je monterai sur l'âne vigoureux.
 — Tu ne monteras que sur l'âne boiteux
 L'ogresse la fit monter sur l'âne boiteux, et lui demanda à nouveau :
 — Veux-tu le tamis à fond de métal ou celui à fond de soie ?
 — Moi, j'ai ma mère et mon père, je veux celui à fond de soie.
 — Tu n'auras que celui à fond de métal.
 L'ogresse lui remit le tamis à fond de métal et la renvoya chez elle.
 A son arrivée, le coq se moqua d'elle et commença à crier :
 — Ki ki hi !... Ma maîtresse ramène des ordures.
 Entendu par la maîtresse de la maison, elle lui dit :
 — Ferme ton bec ! Ma fille a ramené de l'or, que le chacal te mange !
 Le chien aboya et exclama aussi :
 — Wa, wa !... Ma maîtresse ramène des ordures.
 — Que la rage te prenne, ma fille ramène de l'or, dit la femme.
 Le chevreau cria à son tour :
 — Geb ! Geb !... Ma maîtresse ramène des ordures.
 — Que Dieu te casse les pattes ! Ma fille ramène de l'or.
 Lorsque la mère aperçut sa fille vêtue comme une misérable et sale, elle la
 mit dans le four, la brûla et la rendit cendre. Parmi le tas, il ne restait que ses
 dents blanches qui brillaient et sa mère lui dit :
 — Bâtarde ! Et tu ris en plus !...
 Elle essaya de lui fermer la bouche, toutes les dents de la jeune fille
 tombèrent.
 JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, septembre 1990.

Danfust n Rêfqi d R̥hažž

HAŽIT-KUM!

Iž n Rêfqi yā-s iž n d̥hāmušt, demmuṣ-as demyāt, dežža-s-t-id. Šafi, dežža-s-t-id issgam-it, yallah, yallah, yallah... Hta wami demyā, deškukkeḍ t-taezriṭ, t-taḥdriṭ. Iqqar-as: « Ya Rebbi, netta aḍ irah aḍ iḥižž, miked ya yežž yeḡi-s ? Ya Rebbi, ma aḍ žzey, yeḡi diḥ ? Ma a t-žzey diḥ ? Ma a t-žzey diḥ ? » Itexḍi, mani t-ya yežž. Inna-s: « Xyā, xyā, xyā... a t-awiy ā Rêfqi n demziḍa, qa Rêfqi n demziḍa g-s nniyet, iyra. »

Yāh ā Rêfqi, inna-s:

— Aya siḍi Rêfqi, sek ḍ Rêfqi n žzmaeṣ ?

— Yih.

— Tušey aḍ āhey aḍ iḥižžey, aḍ aḱ-žzey waya n d̥hāmušt gi faman w ḍḍman.

— A wliḍi žzi-t gi faman w ḍḍman, ū x-s tigg'eḍ.

Iwa ižža-s-t, yewša-s ḍfata n deqšurin n lwiz, ižža-s-tend. Diqšurin-nni n lwiz ššünd hta ḍfassin, sḍāfee, iḡa-send aḡas, inna-s:

— Aqa ši n lamana.

— Ssās-ind g umkan-nni, ssās-itend ḍin, ū ḡi mizi ya ḍxufed !

Iwa yugū aḍ iḥižž, ižža aki-s yeḡi-s, ižža aki-s diqšurin-nni. Yallah, yallah, yallah... (ZEGG'AMI DEĞA DDENYA A WRĀḌI, DEĞA DAYDDĀT, DEĞA DEHRAJMIṬ ! QA DDENYA-NNI RĀ ḍ TTENI AM TA N X-NEY, EAḌ A X-NEY ININ ḍINFAS NESNIN...)

Ikkā-d Rêfqi, ifārey lwiz-nni, ifārey diqšurin-nni, iššur-ind s waḡas, ižži-nd g umkan-nni. Šafi deezḥ-as defruxṭ-nni, t-taezriṭ, t-tameqrand, t-tašebḥand, issnuffr-it.

Zid, zid, zid... Wami d-ya yāwweḥ R̥hažž, irah yā-s:

— Ssaslam muelikum.

— Weelikum ssalam muḥmatullah. Hiwa a R̥hažž-inu mux ḍḡiḍ ?

— Mliḥ ! Iwa a Rêfqi yaḱ laḡas, yaḱ ela xī ?

— Laḡas !

— Iwa a Rêfqi i lamana iḍ aḱ-žziy ?

— Diqšurin-ineḱ gi mani tend-ḍessāsed aqa-nd g umkan-nsend, hima yeḡi-ḱ qa imewt deḡa, Ilaḥ irhem-ha qa demmuṣ.

Le Fqih et le Hajj

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Un homme était père d'une petite fille. Sa femme vint à mourir et la lui laissa orpheline. Il l'éduqua jusqu'à ce qu'elle devint une jeune fille. Un jour, il se dit : « Mon Dieu ! Comme j'aimerais aller au pèlerinage, mais je ne sais à qui je peux confier ma fille. Ô ! Mon Dieu ! La laisserai-je ici ou là bas... ? »

Il choisit le lieu où il pourrait la laisser. Il dit : « Eh ! Je la laisserai bien avec le Fqih de la mosquée, lui, c'est sûr, il est sérieux et cultivé. »

Il se rendit chez le Fqih et lui dit :

— Mon maître ! Etes-vous le Fqih du village ?

— Oui, répondit-il.

— J'aimerais me rendre au pèlerinage, et désirerais vous confier cette jeune fille. Je sais qu'avec vous, elle sera en sécurité.

— En toute tranquillité, tu peux me la confier et partir en paix.

Rassuré, il la lui laissa, et lui confia trois jarres de diamant qui étaient pleines jusqu'aux anses. Il emplit le reste de son et lui dit :

— Voilà, je place en toi ma confiance et te lègue ses biens en dépôt !

— Dépose-les à cet endroit, et ne crains rien ! dit le Fqih.

Il s'en alla, laissant sa jeune fille et les jarres. Les jours passèrent... (DEPUIS LA NUIT DES TEMPS, LA TRAHISON EXISTE ! LA VIE DE JADIS EST PAREILLE A CELLE D'AUJOURD'HUI, LES GÉNÉRATIONS À VENIR AURONT EUX AUSSI DES CONTES À CONTER SUR NOUS...)

Un matin, le Fqih se leva, se dirigea vers les jarres de diamant, les vida et à la place les remplit de son et les remplaça. Quant à la belle jeune fille qui lui avait plu, il la cacha.

A son retour, le père de la jeune fille se rendit directement chez le Fqih et le salua :

— Bonjour !

— Bonjour Hajj ! Comment vas-tu ? demanda le Fqih.

— Très bien ! Et toi-même, comment vas-tu ?

— Moi, je vais bien !

— Et le dépôt que je t'ai laissé ? demanda le Hajj.

— Tes jarres ? Elles sont à l'endroit même où tu les as laissées. Mais !... La mort existe, que Dieu lui fasse miséricorde, ta fille est décédée.

Iwa iru meskin x fheqq n dsa, deqqes-as yeği-s, iru, iru, iru... İksi diqşurini. İxdîf â daddât, ifâry-ind, yufi-nd d ağas.

İdwef, inna-s:

— A Refqi ! Qa neş žžiy-ağ lwiz ü ği d ağas.

Inna-s fefqi:

— Lla, a siđi g-send ağas, aqa-t đin ağas.

— Lla a Refqi, qa žžiy g-send lwiz, aqa mani d-iwweđ. ğiy-asend ağas g uqemmum.

— Lla, İla, İla !

İddeat ar uzeğid, inna-s:

— Aya siđi, qa žžiy-as ha muğas, ha muğas, ha muğas... Hiwa ya siđi-ineğ, išsa lwiz, yeği fux aqa demmuţ ifa atifi. Tin đ ammin, đ ttin, đ tta...

Min đas-ya yini fux uzeğid ? Inna-s:

— A wlidi, ma yā-k ši n feşhud ?

— Şšaheđ-inu đ Rebbi.

— Iwa a wlidi min zeg-s ya dawid zyā wa. Yeği-k, demmuţ qa faxāt, değa. Maşa dežžid-as lwiz, netta iqqar-ağ qa g-s ağas... Neş qa ü ği min ya geğ.

Ttaq, ttaq ü s-yewši bu-fheqq, iz n memmi-s đ amezyan itşennat, ixfeq:

— A feczayeb n başa ! ü s-yewši bu-fheqq i Rħažž.

Dudeşša-ines, yāh ad iyā, qqaren, ffyen-d ad ğen listiraşa. Inna-sen uħamuş-nni i imehđān:

— Araş-d-it a wřadi, araş-d-it, neş đ azeğid kenniw msedeam-d yā-y, Refqi đ Rħažž.

Başa-s itnađūr-it-id. Iwa g-as amya, g-as amya, fuxa temsedcan.

Inna-s memmi-s uzeğid:

— Fřan ?

— Ah !

— Mani dğid yeği-s n Rħažž ?

— A siđi demmuţ.

— Wi i t-issiden ?

— A siđi İla ammin đ ttin...

— Lla, qa đamyāt dessirid-it demyāt a Refqi. Aħ awi-aney-d đamyāt issiden yeği-s n Rħažž, id-asen-yenna uħamuş-nni i imehđān.

Le pauvre homme pleura toutes les larmes de son corps, son unique et chère fille. Il prit les jarres et s'en alla chez lui. Et lorsqu'il les vida de leur contenu, il ne put que constater qu'elles étaient pleines de son.

Il s'en retourna chez le Fqih et lui dit :

— Le Fqih ! Ce que moi, je t'avais laissé, c'était des diamants et non pas du son.

— Non, mon maître, tu m'avais laissé du son !

— Non, le Fqih, les jarres étaient pleines de diamant jusque là, et le reste de son.

Le Fqih nia.

— Non ! dit-il.

Le Hajj alla déposer une plainte devant le roi, il lui dit :

— Seigneur ! J'ai laissé au Fqih... Il m'a volé mes diamants, ma fille est décédée... Que puis-je faire ?

— As-tu des témoins ? demanda le roi.

— Dieu m'est témoin ! dit le Hajj.

— Et que veux-tu faire ? Ta fille est morte. Et on ne peut rien contre la mort. Tu dis lui avoir laissé trois jarres de diamant. Mais, lui nie les faits, et dit qu'elles étaient pleines de son... Je ne peux rien faire pour toi !

Il ne lui rendit pas justice. Le petit-fils du roi qui écoutait se dit tout étonné :

— Mon père a été injuste ! Il n'a pas pris partie du Hajj.

Le lendemain, il partit à l'école. Durant la cour de récréation, le fils du roi s'adressa à ses camarades et leur dit :

— Les garçons, écoutez-moi, disons que je suis le roi ; toi, tu es le Fqih, et toi le Hajj. Vous venez déposer une plainte.

Le roi de passage, avait entendu le jeu de rôle que tenait son fils. Celui d'être juge, et discrètement, il suivit la scène :

— Monsieur !

— Oui, Seigneur !

— Où est la fille du Hajj ?

— Mais, Seigneur ! Elle est morte.

— Et qui l'a lavée ?

— Seigneur ! Heu !... Ceci, cela... lui dit-il confondu en tremblant.

— Le Fqih ! Une femme morte doit être lavée par une autre femme. Ramène-moi la laveuse du hammam qui a lavé la fille du Hajj.

Baḥa-s itxemmam g-s, waha.

— Yallah, a ffran ! šek teiyyād lwiz ?

— Yih.

— Mani d-iwweḍ lwiz-a, wa tuka qiyyed lwiz mani d-iwweḍ ?

— Aqa yewwḍ-ed ā ḍfassin, ssa ḍ lwiz ssa ḍ aḡas.

A s-yinni wenni:

— Lla, lla iḥa ig-ed g-s aḡas.

— Lla, lla walu g-s lwiz.

Inna-s mmi-s uzeḡiḍ:

— Yallah, mani deḡa yeḡi-s n Rḥažž, mani yeḡa lwiz n Rḥažž deyya, muḥi a k-itwakkes uzeḡif.

Netnin tmettalen waha, ḥaḥa-s, izār-it-id, itnaḍur-ed, ixfeq: « Šuf memmi itehkam ḥsen zeg-i ! »

Wami d-ya yāwweḥ memmi-s zi ḍyuri, inna-s:

— A ffran-inu !

— Ah !

— Šuf a memmi ḥennu, neš aḍ ḍḍāy zex fkūsi, ḍ ššek i ya yemmāsen x fkūsi, ḍ ššek i ya iḥekkmēn. Neš aḍ ḍḍāy aḍ qqimey.

— Mayā ?

— Ammen.

Inna-s memmi-s:

— A āḥa ḥennu žž-ay aḍ ḥekkmey yī x Rḥfqi ḍ Rḥažž. Zi ssin tsawend ḍweḥ ā fkūsi-inek.

Hiwa šafi iżza-s āḥa-s fkūsi. Ha yeḍweḥ aḍ iḥkem, memmi-s. Issek iddea-d Rḥfqi ḍ iḥažž. Inna-s:

— Yallah a Rḥfqi, manika yeḡi-s n Rḥažž ?

— Lla, ḍemmut.

— Manika ḍamyāt n t-issīden ? Mani ḍendeḥ ? Wi it-iḥsin ā imeḍḍan ? Wi ki-k iḥḍān ? Wi it-inedfen ? Ixfeq uḥeḥḥet, iqqar-as:

— Lla a wlidi, lla ḍ ammin, lla ḍ ammin...

Iwa itteḥ x-s memmi-s uzeḡiḍ iḥettihen. Ikkes-as-d yeḡi-s n Rḥažž, iḥa caḍ ḍeddā, lwiz-nni yāri-t-id. Šafi ikkes-as azeḡif i Rḥfqi. Ižeme-ed yeḡi-s, ižeme-ed aḡra-ines iruwweḥ.

Etonné, son père continuait à suivre la scène.

— Et vous monsieur ! Votre métier est bien tailleur de diamant ?

— Oui, Seigneur.

— Voilà des jarres, peux-tu me dire jusqu'à quel niveau, elles contenaient de diamant ?

— Seigneur ! dit l'élève, elles ont été pleines de pierres jusqu'aux anses, et le reste c'était du son.

— Non, non ! Protesta l'élève qui jouait le rôle du Fqih, elles ne contenaient toutes que du son !

— Non. Elles étaient pleines de diamant, confirma l'autre.

Décidé, le fils du roi dit au Fqih :

— Ou, tu nous dis immédiatement où est la fille du Hajj et les diamants, ou on te coupe la tête ?

C'était un jeu théâtral seulement, son père le regardait tout en se disant : « Voyez ! Mon fils a le don de la justice mieux que moi ! »

L'école finie, le prince rentra à son palais, son père le fit appeler :

— Mon fils !

— Oui, père.

— Mon cher fils ! écoute-moi attentivement, tu vas hériter du trône, et à partir d'aujourd'hui, c'est toi qui régneras. Je te cède ma place...

— Pourquoi cela père ?

— C'est ainsi !

Le prince avait compris.

— Cher père ! Laisse-moi seulement être juge équitable entre le Fqih et le Hajj, ensuite, te reviendras ton trône, dit le prince.

Le roi s'effaça devant le prince qui prit la place d'un juge, et envoya un messenger porter une convocation et au Fqih et au Hajj. Le procès commença :

— Le Fqih ! Où est la fille du Hajj ? demanda le prince, assis sur le trône.

— Elle est morte, répondit le Fqih.

— Où est la femme qui l'a lavée ? demanda le juge. Qui l'a emmenée au cimetière ? Qui l'a enterrée et où ?

— Heu... Seigneur ! C'est ainsi que cela c'est passé...

Le juge le prit au piège et révéla ses mensonges. Dès lors, on sut que la fille du Hajj avait été séquestrée et qu'elle était toujours en vie ; les diamants restitués au Hajj. Et l'on coupa la tête au Fqih. Le Hajj retourna chez lui avec sa fille et sa fortune.

Yallah, yallah, yallah... Hiwa inna-s āḥas:

— Ammi d ššek iya iḥekmen.

— Āḥa lla.

— Lla, d ššek iya iḥekmen a memmi.

Hiwa iżzi-t iteḥkam. Hiwa iqqim s uzir, iteḥkam, itfaṣaf, s ḡiḥet yās ixāṭiten, iggū itnaḡū ššeḥ min ixeddem. Itnaḡū ḡazzaḡ. aḡūzif... Yallah, yallah, s llil llil, yāss ixāṭiten, iggū... Itesfa i iż n demyāt:

— Ṭṭset a wfaḡi-ḥennu, uxa aḡ iwwa. Ṭṭset a wfaḡi-ḥennu, fux aḡ iwwa, qa tiziy-as.

Isqāqeb: « Ttaq. ttaq. ttaq !... »

— Škun ?

— Ḍif llah !

— Marḥḥa a siḡi s ḡif llah.

Ḍāzem-as ḡawwūt, nettaḡ ma aḡ as-ḡini qa ḡ azeḡiḡ ? Lla ! Inna-s:

— Min teggeḡ a ḡafeqqīt-inu ?

— Min ya neg a memmi-s n siḡi, hayqa tiziy i ši yizra, ssfehhiy iḥāmušen, qqāy-asen: « Ṭṭset uxa aḡ iwwa ! » Ḥuma a x-sen yekk yiḡes. Ineqq-aney žžue, qa iteḥkam x-ney iż n feḡḡu uzeḡiḡ (fux i ḥaḡa-s), qa inya-ney, ha muḡas, ha muḡas...

— Yak ?

— Yih.

Ikks-ed iż n ḡxaṭend n ddheḡ zeg fus-ines, inna-s:

— Hiwa aya-m amesmir-a, āḥ zzenz-it, awi-d ayrum iḥāmušen.

Ḍāḥ, ḡezzenz-it, iḡqa-t-id iżžen, icini dḡin-ines ḡ uḡay: « Šḥaf a falla ? Šḥaf a falla? » Yewša-s ḡḡata franek, ḡeḡsi-t ḡāḥ ḡewwi-d zeg-s šway uyrum. (*QA ḌĠATA FRANEK İRA T-TAMEQRAND, A G-S ŠSEN İHĀMUŠEN YUMAYEN DĠERT-IYYAM*)

Netta ikk-ed x-s eawed: « Qqeb, qqeb, qqeb... »

— Škun ?

— Ḍif llah !

— Marḥḥa ḡ ḡif llah.

Yuḡef, yuḡi-ten ṭṭsen, inna-s:

— Hiwa min ḡxedmedḡ a wliḡi ?

— Hiwa a memmi-s n siḡi, min ya xedmey, ikk-ed x-i ssa iżž n ssiyed meskin. iwša-y iż umesmī ḡ azegḡay, zzenzey-t...

Les jours passèrent... Le roi dit au prince :

— Cher fils, je te cède mon règne.

— Ô père, non !

— Si, aujourd'hui c'est toi le roi.

Le prince devint roi, et durant la journée, il gouverne et juge ; la nuit, il s'habille de fripes et sort pour observer ce que son peuple fait. Il pouvait constater la vie d'une veuve, de l'orphelin... Chaque nuit, c'est ainsi, qu'il s'habillait de fripes et sortait... Un jour, il entendit une femme dire :

— Mes chers enfants ! Dormez, cela va cuire. Mes chers enfants ! Dormez ! Cela va bientôt cuire, je suis en train de le cuire sur le feu.

Il frappa à la porte :

— Qui est-ce ? demanda la femme.

— Je suis l'hôte de Dieu ! dit-il.

— Maître ! L'hôte de Dieu est le bienvenu.

Elle ouvrit la porte, sans se douter qu'il soit le roi. Il lui demande :

— Femme ! Que fais-tu donc ?

— Cher hôte ! Ce que je fais ? Voilà, je suis en train d'attiser le feu pour cuire des pierres, afin que les enfants se taisent. Je leur dis pour qu'ils se rassurent : « Dormez ! Cela va bientôt cuire ! » Nous mourrons de faim. Le roi qui nous gouverne est notre ennemi (Il s'agit là du père du prince), il nous aifame, voilà, voilà...

— Eh bien ! Est-ce vrai ?

— Oui.

Il retira une bague en or de son doigt, et lui dit :

— Tiens prends ça, vends-la et achète du pain à tes enfants.

Elle se rendit chez le bijoutier et rencontra un homme de confession juive :

— Femme ! Pour quelle valeur la cèdes-tu ? demanda-t-il. Pour combien ?

Il lui donna trois francs, qu'elle prit fiévreusement, et acheta un peu de pain pour ses enfants. (*À L'EPOQUE, TROIS FRANCS ÉTAIENT UNE PETITE FORTUNE ET NOURRISSAIENT UNE FAMILLE DURANT DEUX À TROIS JOURS.*)

Le roi repassa par-là et frappa à sa porte :

— Qui est-ce ? demanda la femme.

— Un hôte de Dieu ! dit-il.

— L'hôte de Dieu est le bienvenu.

Il entra, les enfants dormaient.

— Alors, que fais-tu ?

— Hôte de Dieu ! Que veux-tu que je fasse ? Un homme est venu, et m'a donné un clou de couleur rouge, que j'ai vendu...

- Šhař mizi t-đezzenđ ?
 — S đřařa franek.
 — Wi it-iwwin ?
 — Iwwi-t wuđay.
 — Maša, qa atey ũ ġi anřtu-nni waha, ađ ina-s a m-d-
 yānu đineašin, niy a m-t-id-yār.
 — Lla aya mmi-s n siđi, neš ũ s-qqāy ři.
 — Hiwa ađ dđca-t ā řqayed.
 — Lla, a mmi-s n siđi, ũ trihey ři.
 — Lla, dđca-t.
 Đađ, đedđca-t. Inna-s řqayed:
 — Fřey a m-iđettawen-a ! A đađuhaliř-a, min đam-ya yewř wuđay ?
 Inehđ-ed x-s řqayed. Zid ikk-ed x-s ag iđegg^at: « Qqeb, qqeb... »
 — Škun ?
 — Đif llah !
 — Marđba đ đif llah.
 — Hiwa a wlidi ?
 — Hih ya mmi-s n siđi, yađ iqefc-ed x-i řqayed.
 — Hiwa, ađ ā lexlifa.
 — Lla, a mmi-s n siđi.
 — Ađ ā lexlifa min řem-yuyen ?
 Duđeřša-ines, đađ ā lexlifa, đedđca řqayed, đedđca uđay-nni s đnayen,
 đenna-s i lexlifa:
 — Aya siđi-inu ! Iž umesmī đ azegg^aay, qa yewřa-y-t iž n ssiyed, qa yenna-y
 qa đ-s đineašin kađa. Issy-it zeg-i iž wuđay s đřařa franek ; řqayed, iqefc-ed x-i,
 ha muķas, muķas...
 Ikka lexlifa yewřa-s xemsa uciřrin ucmuđ. Hiwa đāwwđ-ed đeggū tqriřit
 meskina đnehheķ. Đxeđfed ā wexxam: « Ah ! ah !... » Đnehheķ đemřund, netta
 issqāqb-ed: « Ttaq, ttaq, ttaq... »
 — Škun ?
 — Đif llah.
 — Wi iķ ya yāzmen đawwūt, aya mmi-s n siđi ? Đesřuyyiw.

- Et pour combien l'as-tu vendu ?
 — Pour trois francs.
 — Qui te l'a acheté ?
 — Un juif.
 — Femme ! Je pense que ce juif t'a volé. Ce clou, ne vaut-il pas plus que ça ?
 Retourne le voir et dis-lui qu'il t'en donne pour plus d'argent, sinon, qu'il te le
 rende.
 — Non, je ne peux y aller.
 — Alors, dépose une plainte devant le caïd !
 — Non, je ne veux pas porter plainte.
 — Tu dois déposer une plainte, insista-t-il.
 Elle alla devant le caïd pour déposer sa plainte et celui-ci lui dit d'une haute
 voix :
 — Dehors, misérable ! Folle, que tu es, que veux-tu que le juif te donne ?
 Le soir même, le prince repassa chez la femme, et frappa à la porte :
 — Qui est-ce ? demanda la femme.
 — L'hôte de Dieu ! dit-il.
 — L'hôte de Dieu est le bienvenu.
 — Alors, comment cela s'est-il passé ?
 — Ô ! Mon maître ! Le caïd m'a chassé.
 — Alors, vas voir le khalife, dit-il.
 — Non ! Je n'irai pas.
 — Si, vas chez le khalife, insista-t-il.
 Le lendemain, elle alla déposer sa plainte devant le khalife, et contre le caïd
 et contre le juif. Elle lui dit :
 — Maître ! Un homme m'a offert un clou de couleur rouge. En me le
 donnant, il m'a dit qu'il valait beaucoup d'argent. Un juif l'a acheté pour trois
 francs ; j'ai porté plainte auprès du caïd et celui-ci m'a chassée...
 Elle expliqua son cas dans les moindres détails. Le khalife lui donna vingt
 cinq coups de bâton. Elle rentra chez elle en boitant, lançant des gémissements :
 « Ah ! Ah !... » Elle gémissait encore, quand le roi frappa à sa porte :
 — Qui est-ce ? demanda la femme.
 — L'hôte de Dieu ! dit-il.
 — Maître ! dit-elle en pleurant. Qui va t'ouvrir la porte ?

Dekkā dāzem-as dawwūt.

— Min šem-yuyen a wlidi ?

— Hih ya mmi-s n siđi, imelley x-i iżžen. Inna-y āh ddea uđay ā fqayed. fqayed iqefe-ed x-i weh, fuxa lexlifa yewša-y xemsa ucišrin n wecmuđ. aqa nhar-a gg'amiy ađ nhezzeý.

— Ha ! āh ddea-t, āh ddea-t ā lwazī.

— Lla, wenni ađ ay-ineý qqac.

— Lla, šem arah waha, ū šem-ineqq ši wenni, arah.

Icam-it, dāh đeddea-t ar ađin. Min iđ as-inna ? Ttaq, ttaq... Yewša-s wenni xemsin ucmuđ. Dāwwh-ed ū tnezzzi. Šafi, wami d-ya đexđef, issqāqđ-ed x-s: « Ttaq, ttaq, ttaq... »

— Škun ?

— Đif llah.

— Wi iđ-ya yāzmen dawwūt a memmi-s n siđi ?

— Đif llah.

Dāzem-as dawwūt, inna-s:

— Min šem-yuyen ?

— Ahda waha, a wlidi imelley x-i iżžen, inna-y āh ddea ā fqayed, āheý ddeiy ā fqayed, iqefe-ed x-i, āheý ā lexlifa yewša-y xemsa ucišrin ucmuđ, āheý ā lwazī, yewša-y xemsin.

— Ha ! Qqac anštu-nni iđ am-wšin ?

— Yih.

— Hiwa āh ā uzeđiđ.

— A mmi-s n siđi, azeđiđ ađ ay-yekkes azeđif qqac.

— Arah, ū đam-itekkas hu uzeđif, arah.

— Lla, ū triheý ši

— Lla, a traheđ đudešša ā uzeđiđ. Āh ā uzeđiđ, uxa ddea yina, ū tegg'ed, min šem-yuyen ?

Šafi, uxa đeddea uđay đ fqayed đ lexlifa đ ši n lwazī, āheca. Desteddea-tend qqac đeg-iten gi listidea. Dāh ā uzeđiđ. nettađ qa đ m-ixātižen t-tawessāt waha (AMNES). Tāh tas-ed, min ya đini qa đ lmeskina. Inna-s umxazni:

— Min tušed a wlidi ?

— Hiwa min ya šušeý, tušeý ađ ađfey ā uzeđiđ.

— Yallah, ađef, s ttesrih-inem.

Et péniblement, elle tenta de lui ouvrir :

— Que s'est-il passé ? demanda l'hôte.

— Mon maître ! Un homme c'est joué de moi, il m'a dit d'aller déposer une plainte contre le juif chez le caïd. Le caïd m'a chassée, j'ai porté plainte devant le khalife, et celui-ci m'a donné vingt cinq coups de bâton. Aujourd'hui, je ne peux plus bouger.

— Eh bien ! Vas te plaindre chez le ministre.

— Ah ! Non, veux-tu qu'il me tue.

— Vas, il ne te tuera pas.

Il parvint à la convaincre et elle alla déposer sa plainte chez le ministre. Ce dernier lui donna cinquante coups de bâton. Elle rentra chez elle sans plus pouvoir bouger. L'homme frappa de nouveau à la porte :

— Qui est-ce ? demanda la femme d'une voix faible.

— L'hôte de Dieu !

— L'hôte de Dieu est le bienvenu, mais, je ne sais pas qui va t'ouvrir la porte ?

— Femme ! C'est un hôte de Dieu !

Elle lui ouvrit la porte.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Que te dire, mon maître, un homme s'est moqué de moi, il m'a dit d'aller déposer une plainte auprès du caïd, qui m'a chassée. Je suis allée voir le khalife qui m'a donné vingt cinq coups de bâton, je suis allée devant le ministre qui m'en a donné cinquante.

— Oh ! s'exclama-t-il. Ils t'ont donné autant de coups !

— Eh ! Oui.

— Vas chez le roi.

— Maître, si je vais chez le roi, il va me couper la tête.

— Vas femme, il ne te coupera pas la tête.

— Non, je n'irai pas.

— Demain, tu iras chez le roi, tu porteras plainte contre eux. Vas et ne crains rien !

Le lendemain, elle déposa au palais, une plainte contre les quatre hommes : le juif, le caïd, le khalife et le ministre. Ces derniers furent convoqués devant la cour. La misérable (COMME MOI), allait et venait devant le palais, ne sachant quoi dire. Le garde lui dit :

— Que veux-tu ?

— Je voudrais voir le roi.

— Entre, puisque tu as une convocation.

Duḍef ā uzeḡiḍ, inna-s:

— Wi teddeid a wliḍi ?

— Ha muḡas, ha muḡas, ha muḡas...

— Waxxa.

Iyra-d i fieskā inna-sen:

— Ssekkem-t x fexzin.

Sseken-t x fexzin. Dešša, ḡeswa, ḡeemmā ḡineḡšin, ḡeemmā ārzeḡ... Draḡ a tessiciš ḡāwa-ines. Azeḡiḍ iqqim itraḡa yen ḡeddeca. Ma aḡ raḡen ma ? Itraḡa-n itraḡa... Walu ! Netta iyra-d x-sen cawef, itaq, ttaq, netnin xedḡend:

— Makayen ḡas a siḡi, makayen ḡas...

— Xya ! Makayen ḡas a siḡi ! Manika jenni i šḡum-d-iddean ? Maḡā ū t-id-qḡiḡem ?

— Lla a siḡi, tin ammin ḡ tin !...

— I šek a yuḡay, ḡesyid ši umesmī ? Iḡ as-yena i wuḡay.

— Yih a siḡi mešlem, yī iḡ umesmī ḡ azegḡay weh, yih a siḡi mešlem, yih !

— Waxxa ! āḡ kši-d ddeḡ-ineḡ, ḡ-ed ḡ-s amesmī-nni, uxa ḡas-ed.

Yāḡ, iḡewf-ed, qqac iḡsi-d ddeḡ wuḡay, ixeḡf-ed akiḡ-es. Hiwa, iyeḡf-d amesmī-nni, issās-as-t-iḡ zḡaḡ. Iswiḡzeḡ ā ḡxatend-nni-ines iḡsi-t-id. Inna-s:

— Wi itifin ḡxatend-a ? Janiti ma inu, ma ḡ amesmī azegḡay ? A yuḡay yaḡ ta inu, eetḡey-as iḡāmušen.

Inna-sen i yenni s ābea:

— Iḡa ḡiy-šḡum ḡi lḡukuma a tācim ḡazzaḡ, aḡuḡif, fmeskin, ilaxiriha... A tḡām lmeskin, a sen-ḡewšem aḡ ššen, a ten-ḡennaḡūm min ten yuyen ? Ū x-sen itbuḡā ḡedd. Zicenta ḡenni w ḡxeddmem min ḡexsem. Damyāt, ssekey-t-id ā fḡayef iḡefe-ed x-s. Ssekey-t-id ā lexlifa, yewša-s xemsa ueišrin uemuḡ. Ssekey-t-id ā lwazī, yewša-s xemsin uemuḡ. Damyāt, ḡ nneš i t-id-isseken, wšiy-as ḡxatend a tecteq iḡāmušen.

Ttaq, ttaq... Ikkes i āḡa-hum azeḡif. Qqac ikkes-asen azeḡif. Yallah, yallah, yallah... Iḡweḡ ā ḡemyāt-nni, Isḡāḡeb: « Qqeb, qqeb, qqeb... »

— Škun ?

— ḡif llaḡ !

— Mreḡḡa ḡ ḡif llaḡ a mmi-s n siḡi ! Mreḡḡa, mreḡḡa, mreḡḡa !...

ḡfāḡ zeg-s, yuḡef, inna-s:

— Hiwa a yeḡi-s n siḡi ?

Elle pénétra au palais, et le roi l'a reçue :

— Contre qui as-tu porté plainte ?

Elle lui raconta son histoire.

— Bien ! dit-il.

Il appela ses soldats et leur dit :

— Emmenez cette femme à la trésorerie.

Ensuite elle se restaura, prit l'argent et les biens qu'on lui avait remis et retourna chez elle pour nourrir ses enfants. Les quatre hommes convoqués par le roi ne se présentèrent pas le jour dit. Il les convoqua une deuxième fois. Et cette fois-ci, confondus d'excuses se présentèrent en disant :

— Seigneur ! Excusez-nous...

— Eh bien ! Pourquoi n'êtes-vous pas venus le jour du procès ?

— Oh Seigneur ! C'est parce que...

— Le juif ! As-tu acheté un certain clou ?

— Oui, mon maître le musulman ! Ce n'était qu'un clou de couleur rouge ! Oui, c'est ça mon maître le musulman.

— Bien ! Retourne chez toi, ramène le clou ainsi que tout ce que tu possèdes.

Le juif retourna chez lui, ramassa tout son or et revint au palais. Il déposa le clou devant le roi qui prit sa bague.

— A qui appartient cette bague ? Moi, je vais vous dire à qui elle appartient. Cette bague est la mienne, je l'avais donnée à cette brave femme afin qu'elle nourrisse ses enfants. Ceci n'est pas un clou rouge. Alors le juif ?

Puis, il s'adressa aux quatre hommes :

— Je vous ai placés à des hauts postes d'état, afin de secourir les veuves, les orphelins, les pauvres, etc. Je vous ai désignés pour que vous soyez attentifs aux besoins du peuple... Mais, vous, avez abusé de votre pouvoir et avez fait ce que vous voulez. Cette femme, c'est moi qui l'ai envoyée chez le caïd, il l'a chassée. Je l'ai envoyée chez le khalife, il lui a donné vingt cinq coups de bâton, chez le ministre qui lui en a donné cinquante. C'est moi qui lui avais donné cette bague afin qu'elle puisse nourrir ses enfants.

Il leur coupa la tête.

Quelques jours après, il retourna chez la femme :

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— L'hôte de Dieu !

— L'hôte de Dieu est le bienvenu, l'accueille-t-elle, heureuse. Entrez, entrez, soyez le bienvenu !...

— Alors femme !

— Hi aya mmi-s n siđi, ma iteħkam x-neŷ iž n yizem uzeđid. Hi aya mmi-s n siđi nešša, neswa... A ġ-s ig ħbbi lbaraħa. Kksey feyben-inu, ha muħas, ha muħas, ha muħas...

— Yaħ mliħ i deđid ?

— Mliħ ! Nettaġ tyif-as qqae ū iđi ši đ netta.

Iffy-ed, yugū, yufa dnayen iħeffān:

— *Ssalam uelikum.*

— *Ssalam muħmatu llah.*

— Min teenem ķenniw ?

— Nešnin đ iħeffān.

— Hiwa immi tefhamed ħuxa šek ?

— Neš tefhameŷ ššateŷ nnqabet, ġi mani iġa lwiz ķessiy-t-id.

— I šek a ffan, immi tefhamed ?

— Neš tefhameŷ i yiħan šmi settnen min qqān.

— Qa fa neš tefhey, aki-ķum ugūy.

— Āħ a ħu ixāiħen-a mani ya ki-neŷ đugūd !

— Lla aki-ķum ugūy, fa đ nneš, qa tefhameŷ fa neš.

— I šek immi tefhamed ?

Inna-sen:

— Maħa t-tašemfač, tāriy-t t-taħarķand, maħa t-taħarķand, tāriy-t t-tašemfač.

— Waxxa.

Yugū aki-sen ag iħeffān-nni. Traħen, yallah, yallah, yallah taķān, settnen yiħan: « Haw, haw, haw... »

Inna-s uzeđid i ħu-yiħan:

— Min qqān iħan-a ?

— Iħan-a nnhar-a qqān: « Azeđid aqa-t aki-ķum ! Azeđid aqa-t aki-ķum ! »

— Ugū a ħu yiħan-a, llah ixliķ xla, xla ! Azeđid iħtes ġi đaquf, mana aqa-t aki-ķum.

Yallah, zid, zid... Neħnin a d-ugūn, ikka uķān-d ši n lwiz manisši, iħeħħ-ed x-sen ħħaħ, inna-sen: « Āħ-iħ ā wemķan wayeffani. ħta đudešša uxa a newđa. » Netta idweħ irah ađ iħķem. Neħnin ħiyyden đin, ķħin đin, iħsen. ħta ag ideggat, iħeđħ-ed aki-sen, āħen a d-aķān cawed. Inna-sen:

— Mon maître, le roi qui nous gouverne est un lion. Il m'a donné à manger et à boire pour ma famille .. Que Dieu le bénisse ! Je suis comblée, voilà ce qu'il a fait...

— Aujourd'hui, tu vis bien ?

— Très bien ! dit-elle, sans se douter que c'était lui.

En sortant de chez elle, sur le chemin du retour, il rencontra deux voleurs et les salua :

— Bonjour messieurs !

— Bonjour !

— Qui êtes-vous ? demanda le roi.

— Nous, nous sommes des voleurs, lui répondirent-ils.

— Et en quoi es-tu expert ? demanda le roi à l'un des deux.

— Je suis fort en cambriolages, là où il y a des diamants.

— Et toi, en quoi es-tu fort ?

— Moi, je comprends le langage des chiens quand ils aboient.

— Moi aussi, j'ai une spécialité, je pars avec vous.

— Va-t'en, misérable, où iras-tu avec nous ?

— Si, je pars avec vous, insista-t-il.

— Et en quoi es-tu expert ? demandèrent-ils.

— Si elle est blanche je la rends noir, et si elle est noire, je la rends blanche, dit le roi.

— Bon, d'accord.

Il s'en alla avec les voleurs. Et là où ils passaient, ils volaient. Un jour, ils allèrent voler et les chiens aboyèrent : « Haw, haw, haw... »

Le roi demanda au spécialiste du langage des chiens :

— Que disent ces chiens ?

— Ces chiens disent : «Aujourd'hui, le roi est avec vous ! Le roi est avec vous...»

— Que Dieu te maudisse ! Le roi, lui, dort dans la soie et le coton. Quelle est cette bêtise ?

Ils retournèrent chez eux. Un jour, ils volèrent des diamants dans une ville. Le jour commençait à pointer, le roi leur dit : « Attendez-moi à cet endroit, demain, je vous y retrouverai et nous partagerons. » Le matin, il regagna son palais et son métier de juge. Les voleurs, eux étaient restés cachés au lieu dit, ils s'endormirent et le soir, le roi alla les rejoindre. Et à nouveau, ils allèrent voler. Il leur dit :

— A fexfawat, a fexfawat ! Immi taḡām lmusakin, āwah a nrah a naḡā feqṣā uzeḡiḡ ?

— Waxxa.

Hiwa, ṣafi āhen ā feqṣā uzeḡiḡ, iṭan settnen: « Haw, haw, haw... »

— Min qqān a ḡu-yiṭan ?

— Qqān-aḡ: « Azeḡiḡ, aqa-t aki-ḡum ! Azeḡiḡ, aqa-t aki-ḡum ! »

— Āḡ a fexfa āḡ, ū tefhimeḡ ṣi. Yaḡ azeḡiḡ aqa-t gi ḡaḡuḡi iṭtes, ma yusi-d aki-ḡum ḡa !

Ṣafi, uḡān-d feqṣā, ḡsin-d lwiz, issek-iṭen ā wemḡan-nni.

Inna-sen:

— Ṣafi araḡ-iṭ, ḡta ag iḡegg'aṭ uḡa a d-asey.

Hiwa, ag ikeṣbeḡ, iḡqim x fkūsi aḡ iḡkem, issek feeskā, Inna-sen:

— Araḡ-iṭ a wemḡan wayeffani, a ḡin ḡafem ḡnayan iḡsen, awim-tend, ḡsim-d min ya ḡin ḡafem ḡ lwiz.

ḡsin-d lwiz-nni, nedhen-d iwḡan-nni, ssiwḡen-ten-d ā uzeḡiḡ, uxa inna-sen:

— Hiwa fuxa ḡenniḡ ḡuḡām x-s tseffām, ḡusim-d ā uzeḡiḡ, ū ḡegg'idem, feqṣā uzeḡiḡ ḡuḡām-t ; ū ssa ṣḡaf iḡḡum miḡeg ḡeḡam ?

— Hiwa ya siḡi ! iḡa neḡa gi ḡnayan iḡney, iḡa iḡa akiḡ-ney, iḡḡen wis ḡraḡā, fuxa wis ḡraḡa-nni hiwa imken qa ḡ ṣṣek. Qa ḡ ṣṣek iḡa aki-ney, ḡenniḡ-aney: « Mafa t-taṣemfaḡ tāriy-t t-taḡarḡand, mafa t-taḡarḡand tāriy-t t-taṣemfaḡ. »

ḡuxa ḡi-t t-taḡarḡand, ṣek a t-āreḡ t-taṣemfaḡ. »

Ṣafi, yāra yenni aki-ḡes ḡ lwazara. Ha yeḡqim iteḡkam.

NEṢ. KKIY-D SSIHA ḡ SSIHA !...

— Bande de Lâches ! Pourquoi voler les pauvres gens ? Venez, et allons voler le roi dans son palais !

— D'accord.

En se rendant au palais du roi, les chiens aboyèrent : « Haw, haw, haw... »

— Toi qui comprends le langage des chiens ! Que disent-ils, demanda le roi.

— Ils disent : « Le roi est avec vous ! Le roi est avec vous ! »

— Bête que tu es, tu n'y comprends rien ! Le roi est en train de dormir chez lui dans la soie et le coton, il n'est certainement pas avec nous.

Ils volèrent le trésor du palais, prenant les diamants avec eux. Il les envoya à un endroit en leur disant :

— Allez là-bas. Ce soir, je vous y rejoindrai.

Le lendemain matin, le roi s'assit sur son trône, convoqua les soldats et leur dit :

— Allez à cet endroit, vous y trouverez là-bas deux hommes, arrêtez-les et ramenez-les-moi ici, ainsi que les bourses de diamant que vous trouverez sur eux.

Les soldats, arrêterent les deux voleurs, les traînèrent devant le roi, qui leur dit :

— Alors, comment avez-vous osé voler mon palais ? Combien étiez-vous ?

— Seigneur ! Nous étions à deux, et un troisième homme s'est joint à nous. Maintenant, je pense que ce troisième c'est vous ! C'est vous qui étiez avec nous ; vous nous avez même dit : « Si elle est blanche je la rends noire, si elle est noire je la rends blanche. » Certes, tout ce que nous avons fait est noir, à vous de le rendre blanc.

Le roi décida de les placer au sein de son gouvernement et les pourvut de postes de ministre. Il régna sur son trône.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, mai 1996.

Danfust n ttewdiyyet uzeğid

HAŽIT-KUM AWRADI!

Inna-ķ zik, iżžen ifa yeğa ğ ttažā ğ ameqran, ifa yeğa ğ azeğid, temsedeān yā-s iwđan, yā-s lmulķ ğ ameqran. Yallah, yallah, yallah... Qa twafid ddenya t-tameyrut, ddenya tyāra-yaney. Netta yā-s iż n wewtem, gi dduniġ-ines, ayenni i yuru meskin. Yallah imefķ-as i uwtem-nni, aqa-t aki-s gi đaddāt, Netta ğ azeğid, ttaq, ttaq, ttaq... Ĥta wami d-ixđef nnhā, iwedda x memmi-s. Inna-s:

— A memmi, *wahyaķ!* *Ma teħlef, ma testeħlef!* Aqa iwešša-š baħa-ķ, iwedda x-eķ a mmi. *Ma teħlef, ma testeħlef!*

Šafi, immuġ baħa-s, iwedda x memmi-s ma yehlef, ma yesteħlef. Yallah, yallah, yallah... baħa-s itweffa, iruwweħ ā đaddāt n ddayma. Iwđan ārin-d feħbā, neġnin a x-es d-xeđfen:

— A weddi, qa ntās i āħa-ķ qedda, qa nežža-s qedda.

— A weddi qa ū ġi ammen!

— Lla, zzağ!

— Aya-ķ, ksi!

Yallah, yallah, wa iqqar-it i wa, wa iqqar-it i wa... Qa iwedda x-s uzeğid, inna-s: « *Ma teħlef ma testeħlef!* » Ttaq, ttaq... Lyum uyedda, wa iqqar-it i wa...

— Aqa ntās i āħa-ķ qedda...

— Qa atiy lla!

— Zzağ!

Šafi, ttaq, ttaq, ttaq, Ĥta wami i s-wwin aġfa-nni qqac. Žžin-t meskin ufah, yī ārehmeġ n siđi ābbi. Inna-s:

— Kkā a đamyāt aķebđi a neereq, mani ya nesciš đāwa-nney. Yā-s đnayan iħāmušen.

Ugūn gi ddunya, yallah, yallah, yallah... Xeđfen ā iż umķan ađ nyen gi đyārahut, ađ qeđeen ā ši umķan. Iwa xeđfen, nnyin gi đyārahut-nni, ikkā-d aki-sen feħhā. Kuġ iż mani t-isiyyeħ, ū đhīn iħāmušen, ū đeđħi đemyāt, u yeđħi wāgaz. Šafi, kuġ iż mani yetwasiiyyeħ. Netta ssiyed-nni itwasiiyyeħ gi feħfa wannežža, ma kayen yī đaġġand, makayen yī !...

Le testament du roi

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE!

Il était une fois, un homme qui de surcroît était un roi très riche, et à qui les citoyens du village venaient déposer leurs plaintes. Il possédait un immense royaume, et un seul et unique enfant. Un jour, il le maria, le laissant vivre avec lui dans son palais, jusqu'au moment où il établit son testament et appela son fils et lui dit :

— Mon fils, écoute ! Ne jure pas, ne fais point jurer ! C'est ton père qui te le conseille. Je te laisse ce testament : « Ne jure pas, ne fais point jurer ! »

Les jours passèrent, son père mourut, quittant ce monde pour la demeure éternelle lui laissant le testament qui le condamnait à ne pas jurer, ni de faire jurer...

Les villageois apprirent la nouvelle, et arrivèrent devant la porte du palais :

— Ton défunt père nous doit de l'argent, telle et telle somme...

— Non, il ne vous doit rien.

— Alors, jure !

— Non, je ne jure pas, tenez, prenez !

De bouche à oreille, la nouvelle se répandait vite dans le village : « Le défunt roi a laissé à son fils un testament l'obligeant à ne pas jurer et à ne point faire jurer. » Et au palais, sans cesse, il se répétait

— Ton défunt père nous doit telle somme...

— Je pense que non.

— Jure !

C'est ainsi que toute la fortune du royaume s'est épuisée, laissant le prince dépourvu de tous biens sauf de celle de la miséricorde de Dieu. Et dit à sa femme:

— Ma chère femme, on se doit de quitter le pays, nous partirons là où il nous sera possible de nourrir nos deux enfants.

Ils s'en allèrent à la quête du monde quittant leur pays. Au périple de leur voyage, ils arrivèrent à un endroit qui les obligeaient de prendre une barque pour traverser la mer et atteindre l'autre rivage. Le mauvais temps les surprit et la mer rejeta chaque membre de la famille dans un lieu différent. Le père c'est retrouvé jeté dans une île déserte, il n'y avait que la forêt !...

Ü yetwifri yi šwit n āreħmet n siđi Rebbi. G użenna weh i gtwařa, walu fiyāřet walu āreħmet. Walu ađ izā ři... Řexřa wenneřřa. Iwa ađ iqqim meskin ittru. řa *lmella řa niema*, ü yeřři, ü yeswi, ü yāři, ü yeqqin... Ittru, ittru:

— Aya ābbi, iřa ġiy s řāwa-inu, řuxa mayka řāwa-inu ? Mayka řamyāř? Mayka řařa, ađřa n řařa... ?

Iqqim ittru meskin, ittru. ixebbeř amya g iř wemřan, ittru ixebbeř, ittru ixebbeř, ġiř ř uzif, netta ittru. Siđi ābbi lealamin iemmr-iř s āreħmet-ines uxa itegg manayenni ađixeř: « Dđak, dđak, dđak... »

Netta ittřae-iř ixebbeř. Yallah, yallah, yallah... Ĥta wami iyři x umřan-nni. Yufi-ř amya t-tasđāt. řafi, yāře-ed manayenni, wami d-ya yāře řasđāt-nni, yufa manayenni t-tasđāt yā-s dduř. Makayn yi dđeħ ř nnuqāt kulři itřeeřie. Kulři ireqq, kulři itemsāya. Đasđāt deřřü s dđeħ (*TĔAKLLAH, ĔAĔ N ŘXI, TWŘA-S ĀBBI ŘXI*). Iwa iqqim, isnekkā řimessi, iġā řimessi. Uxa a d-zān iyāruřa řimessi, qqān-as iwđan:

— Muřas ? Wi iġgin řimessi g umřan wayeffani, qa xaliya řaliya ?

řafi, yallah, yallah, yallah, itřāřen-d iyāruřa ā řmuřřet. Netta ittřiyar-asen-d. Zid, zid, zid... Inna-sen:

— Aya wřađi ! Neř, aqa ř amesřem, qa isiyyeħ-ay-d ābbi ařađa s āreħmet-ines, řuxa eetřem-ay-d s řway waman, eetřem-ay-d s řway n Imakla.

— Waxxa.

Yallah, yallah, qārřen-d iřeħriyyen-nni s uyāruřa ā řmuřřet. Wwin-as-d řway waman, řway n leatuq ađ ieteq. Wami iřāřey leatuq-nni, iřřur-asen řaqeđduřt-nni s lwiz. Ixřeq: « Ha ! Wah ya Imaeiřa ag wa ! » Qa řřmee, řāeun, zegęami řeđa ddenya, aqa-ney ġ-s ead řux. řafi, nnan-as:

— A ř-d-ntawi leřda aman, a ř-d-ntawi Imaeiřa.

Leřda yā-s řsacet miđeg i řas-d-tawin. Kuř ya a s-d-awin, a sen-iřřā řaqeđduřt-nni s lwiz. Zid, zid, zid... Inna-sen:

— Wa, řessnem min řakum-ya iniy ?

— Ah.

— Wa řārřet, řārřet: « *Alaylaha illa llah, ma tsemey yi řxi inřaellah*, mani ma yeđa ři n řmeskin, mani ma yeđa ři uxeddami, mani ma yeđa ředd ađ ixđem, a d-yař ađ ixđem g uđrā wayeffani. » Āzum-d ixeddami-nřum, iđ asen-inna.

Netnin, aqa-n ġi řbār, iwa řārřen:

Il n'y voyait là qu'un peu de la miséricorde de Dieu. Il ne percevait que le ciel, et au alentour il n'y avait ni secours, ni miséricorde, rien... rien que la jungle. Le pauvre homme pleurait son triste sort. Il n'avait plus, ni biens, ni famille, ni nourriture, ni vêtements... Il n'avait que ses larmes.

— Mon Dieu ! Qu'est-il advenu de ma famille ? Où est ma femme ? Où sont mes enfants ? Que reste-t-il du royaume de mon père ?

Ces larmes ne cessaient de ruisseler. Il creusait la terre, creusait... pleurait, pleurait... nuit et jour. Il s'acharna à cet endroit, jusqu'à ce que Dieu lui fit don de sa miséricorde, en ce lieu même il se fit entendre des sons : « *Tak, tak !...* »

Intrigué, il continua plus profondément, jusqu'au moment où il buta sur une trappe, il la souleva et y trouva, un escalier qui menait dans une pièce. Stupéfait, il découvrit une montagne d'or et d'argent. Par la grâce de Dieu, la pièce étincelait de toute part (*CELUI QUI FAIT DU BIEN, NE TROUVE QUE DU BIEN*). Il se mit à son aise, alluma du feu. L'équipage d'un bateau passant par-là, aperçut le feu sur l'île et se demandèrent :

— Comment cela se fait-il ? Qui a bien pu allumer un feu dans un endroit aussi désert ?

L'homme leur fit des signes. Les marins l'aperçurent, embarquèrent dans une barque et accostèrent sur l'île. Il leur dit :

— Je suis un musulman et Dieu dans sa miséricorde m'a rejeté sur cette île. De grâce, donnez-moi un peu d'eau et de la nourriture.

— D'accord ! dirent-ils.

Les marins, lui offrirent de l'eau et de la nourriture dans un bol, qu'il vida et qu'il remplit d'or et de diamant. Ébahit, ils se dirent : « Ô ! C'est la belle vie avec celui-là ! »

— Nous te ramènerons souvent de l'eau et de la nourriture, lui dirent-ils.

Il connaissait l'heure où les marins venaient. Et à chaque fois qu'ils lui ramenaient des provisions, il leur remplissait la marmite d'or et de diamant.

Les jours passèrent... Un jour, il leur dit :

— Savez-vous ce que je vais vous demander ?

— Non, répondirent-ils.

— Allez, me cherchez des ouvriers, devenez des crieurs publics et clamer : « Il n'y a qu'un seul Dieu, vous n'entendrez que du bien si Dieu le veut ! Là où il y a un pauvre, un ouvrier, quelqu'un qui veut travailler... Qu'il se rende dans telle île pour oeuvrer, leur dit-il.

Eux, ils repartirent vers leur terre, et proclamèrent publiquement :

— *Alaylaha illa llah, ma tsemeu yi fxi inšacellah*, awen ixes ađ yexdem x uzeđif-ines, a d-yas ađ ixdem g umğan wayeffani.

↑ Iwa aya siđi xedfen-d ixeddamen-nni. Iwa ɓađan qqac dxeddem. Yallah, yallah, yallah... Ğin đifāsın, qāreen đifāsın, skemmđen-t, qeŋeen igiyyūn, neqqan đamūr, kulši skemmđen-t. Kulši neqqan-t. Yallah, yallah yallah... Hta wami neqqan idurā-nni, wami ten-ya neqqan, ipāreh:

— *Alaylaha illa llah, ma tsemeu yi fxi inšacellah !* Mani ğan ši n lemeullam ği ši umğan ?

— Aya weddi, lemeullam ğan.

Netnin, xedfen-d lemeullam. Yallah, wayallah, febni mseqqem, febni mseqqem: Duđrin, ffuqawat, đandind. Astāllah, awlayllah kulši yāqq itemsāya, kulši iedef-it. Wami ya yeqqaqa manayenni, ifāreš manayenni, yessu mnayenni, iedef manayenni... Ixfeq:

— *Aya laylaha illa llah, ma tsemeu yi fxi inšacellah*, aya wen ya iyān, faḅū, aya wen ya yessensen faḅū, aya wen ya yeššen faḅū... *Kulši fi saḅili llah*, a mani ma yeđa hedd ađ iyā fi saḅili llah, ađ išš ađ isu ađ ifāreš.

Netnin usin-d xedfen-d iwđan. Hiwa imeḅđān qqān kulši šebbnen kulši ššin..., ixeddamen xedden... Ha netta idweŋ fux g umğan-ines đ azeđid fux. Saŋi, *lhemdu lillah*. Baḅa-s inna-s: « *Ma teḅlef ma testeḅlef*. » Wami i s-wwin ađfa-nni itkef x Rebbi yugū-d. Yā-k netta, đamyāt-ines, đāwa-ines aqa-ten đin. Đāwa-ines qqaren. Đamyāt-ines tegg-as lmakla i netta. Yā-s đismeyt, Yallah, yallah, yallah...

Iž n nhā ffyen-d imeḅđān, iffy-ed iž n memmi-s iqqim itru, ifekkā-d baḅa-s ifekkā-d... itru. Wami ya yeqqim itru ikk-ed x-es wumas, đ uma-s, inna-s:

— Miššuyen a wlidi đetruđ ?

— Iwa min đay-ya yaŋen, ifa yā-y baḅa ifa yā-y yemma, fuxa ū yā-y hedd aqa-y weḅdi...

— Iwa qa xelli đ nneš ammen, id as-yenna-s wuma-s.

Kkān ađ trun, đezrin-d nettađ zi đaddāt, đetru aki-sen. Netta fux azeđid inna-sen axiyyeq ū itifi, lmakla bezzaf, axiyyeq ū itifi, kulši mneđđem, kulši mliḅ. Đetru nettađ, twafa-ten đfekkā-d đāwa-ines đru. Waha, đāḅ đesmeyt-ines, denna-t uzeđid, denna-s:

— Aya siđi đaxeddand-inek nhar-a ifa đetru.

Yusi-d yā-s, inna-s:

— A wlidi mix đetruđ, min šem-yuyen, min šem-ixeššen ?

— Il n'y a de Dieu que Dieu, vous n'entendez que du bien, si Dieu le veut. Celui qui veut travailler subvenir à ses besoins, qu'il vienne oeuvrer à cet endroit.

Ils arrivèrent nombreux, ils commencèrent leurs tâches, il y avait du travail pour tout le monde... Ils arrachèrent les arbres, brûlèrent le bois, nettoyaient la terre... Ils s'activèrent jusqu'à ce que toutes les montagnes de l'île furent accessibles. Une fois le travail terminé, il proclama :

— Il n'y a de Dieu que Dieu, vous n'entendez que du bien, si Dieu le veut. Y a-t-il des maçons parmi vous ?

— Oui, lui répondirent-ils.

Les maçons arrivèrent à leur tour. Ils commencèrent la construction des maisons, des cités... L'île était devenue une ville vivante et lumineuse... Lorsque tout fût fini, il clama publiquement :

— Il n'y a de Dieu que Dieu, vous n'entendez que du bien, si Dieu le veut. Celui qui veut étudier, l'enseignement est gratuit, celui qui veut passer la nuit, le gîte est gratuit, celui qui veut manger, qu'il se restaure, c'est gratuit... Tout est gratuit.

Les citoyens arrivèrent, les étudiants étudiaient, les ouvriers travaillaient... Grâce à Dieu, il retrouva son règne de roi après avoir tout perdu suite à l'accomplissement du vœu de son père : « Ne jure pas, ne fais point jurer ! ». Pour cela, il dut quitter son pays. Il avait des servantes et sans le savoir, sa femme était sa cuisinière. Et ses deux fils étudiaient dans son école. Il ne pouvait se douter qu'elle et ses enfants étaient sur l'île.

Un jour, les élèves sortirent de l'école, un de ses fils pleurait en pensant à ses parents, son frère passant par-là lui dit :

— Pourquoi pleures-tu ?

— Pourquoi est-ce que je pleure ? J'avais un père, une mère et un frère... Aujourd'hui, je suis seul au monde, répondit l'enfant.

— Ô ! Moi aussi, je suis comme toi.

Ils se mirent à pleurer tous les deux. Par la fenêtre la cuisinière avait suivi la scène et elle pleura. Le roi leur avait pourtant dit que le mécontentement et la tristesse ne devaient pas exister sur l'île. La joie devait régner, le bien était d'abondance, tout devait se passer pour le mieux.

Elle les regardait et pensait à ses enfants, ses larmes ne tarissaient pas. La servante alla voir le roi :

— Mon seigneur ! La cuisinière a pleuré aujourd'hui.

Le roi se rendit dans les cuisines :

— Femme, pourquoi pleures-tu ? Qu'as-tu donc ? Te manquerait-il quelque chose ?

— Lla a siđi-inu, ũ đay-ixeyš ši, twafiy iz n đnuyen ihāmušen ffyen-d zi ssekwiła, twafiy iz itru, iz ihedd aki-đes, fekkāy-d ši n đāwa-inu uđa ttruy waha.

— Mux am-đexfeq i đāwa-nni inem ?

— A wlidi ha mux aney-đexfeq, ha mux aney-đexfeq, ha mux aney-đexfeq... İfa nenyā gi đyārađut uxa nemžeffa. Hedd ũ imun ag hedd, uxa fekkāy-ten-d, uxa truy.

— *Ha ela slam-tem ! Đ itāwa-inu !*

İrah ā ssekwiła. Inna-sen:

— Yen ifa yetrun iđini ađ ksın fus.

Ksın fus, nnan-as:

— Aqa-ney, đ nešnın.

— Min škum-yuyen a wfadı ?

— A weddi yā-ney ħaba-ıney, đ yemma-ıney, nemžeffa, kuđ iz manis ikka, netfekkā-d İwalidin netru.

— Yallah a wfadı, wa āwah-ıt.

İwwi-ten-d ā yemma-ısen:

— Hiwa a đamyāt-a mux ām-đewqee ?

— Ha mux ay-đewqee ifa yā-y āgaz, ifa yā-y amyā-inu đ azeđid. Haya siđi-ineđ. Nešša, neswa, qqae ifa mliđ i neđa. Wami ya yettweffa ħaba-s, iwedda x-es inna-s: « İh ya memmi ! *Ma teħlef, ma testeħlef !* » Wami i s-d-ya āren řexbā, neđnin qeřeen-d uzzřen-d yā-s: — « *Qa İřa, ntās i ħaba-đ, İwa zzađ !* » — « *Lla.* » — « *Qa İřa ntās i ħaba-đ, İwa zzađ !* » — « *Lla.* » Hta wami đaney-wwın qqae agfa-nni. Wami đaney-ya awın agfa-nni, inna-y: — « *Kkā a đamyāt akeđdi, a nugū a nesřeq, a niceš s đāwa-nney.* » Nugū-d neš đ ssiyed-nni. Neš đ wāgaz-inu. Wami d-ya nugū, zid, zid, zid, zid... Nxeđř-ed yā iz umđan. Wami d-ya nenni gi đyārađut, ikkā-d aki-ney febhā. Wami kiney-d-ya yekkā febhā, řafi kuđ iz manis ikka. ũ đhın ihāmušen, ũ yedđi ħaba-ısen, ũ đhıy neš.

— Řuxa a wlidi řem t-tamyāt-inu, i s-inna uzeđid, yına t-tāwa-inu, neš đ āgaz-inem. Ābbi lealamin yāhem-aney qa netkeř x-s yāhem-aney s āreħmeř-ines.

Ha aqa-t a wfadı hta đa i t-id-ssiwđey, đkemmeř đanfust a.

NEŠ, KKIY-D SSIHA Đ SSIHA !...

— Non, mon maître, il ne me manque rien. J'ai seulement vu deux petits enfants sortir de l'école, l'un d'eux pleurait, l'autre était à ses côtés. Ils m'ont rappelée mes enfants, et j'ai pleuré.

— Qu'est-il arrivé à tes enfants ?

— Je vais vous raconter... On était dans une barque, et une tempête nous a surpris, nous avons chaviré et nous nous sommes perdus. Je n'ai retrouvé ni mon mari, ni mes enfants, c'est la raison pour laquelle j'ai pleuré.

— Que le salut soit sur toi ! se dit le roi dans son fort intérieur. Se sont mes enfants !

Il se rendit à l'école et dit :

— Que les deux enfants qui pleuraient tout à l'heure, lèvent le doigt !

— C'est nous, dirent-ils en pointant leurs doigts.

— Mes chers enfants, pourquoi pleuriez-vous ?

— Maître ! Nous avons notre père et notre mère, nous nous sommes perdus, les uns des autres, nous avons pensé à eux, et c'est la raison pour laquelle nous avons pleuré.

— Mes chers enfants, venez avec moi !

Il les emmena chez leur mère, et demanda à celle-ci :

— Femme ! Peux-tu raconter ton histoire ?

— Mon mari est le fils d'un roi. Nous vivions au palais, nous étions heureux. Mon beau-père avant de mourir signifia le testament à son fils et lui dit : « Ne jure pas, ne fais point jurer ! » Le prince respecta les vœux de son père. La nouvelle se répandit et les villageois vinrent le trouver : — « Ton père nous doit de l'argent ! » — « Jure » — « Non » — « Jure » — « Non. » Et c'est ainsi qu'ils le dépouillèrent de toute sa fortune. Devant la fatalité, il m'a dit : « Ma chère femme ! Prépare-toi, nous quittons le pays, nous irons nous installer ailleurs avec nos enfants » Nous sommes partis... En route, nous nous sommes trouvés à un endroit où il fallait prendre une barque pour traverser. La tempête, nous a surpris nous séparant les uns des autres.

— Femme, je suis ton mari, dit le roi, ces enfants sont mes enfants, et tu es ma femme. La miséricorde de Dieu est grande.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceïma, septembre 1990.

Danfust n Emā Kippus

HAZIT-KUM!

Iż wāgaz yā-s iż uḥāmuš, isem-ines Emā Kippus. Baḥa-s d afeḡaḥ. Yā-s bezzaf n feksibet: Ifunasen d iqāqašen, uḡi t-tišemfařin t-tiḥarkanin. Baḥa-s iḡāz ḡamūt-ines qqac. Iwwta unzā bezzaf, yār-ed usegg'as mliḥ. Ifekkā ḥaḥa-s ađ igg ḡwiza. Ieāđ-ed iwḡan ađ mżān. Bđan xeddmen...

Inna-s ḥaḥa-s i Emā-ines:

— Aḥ ā ḡaddāt, ina-sen ađ yāšen i yaziḡen iqāqašen, a d-swežđend ḡemyarin aytum.

Iraḥ Emā s ḡazfa, inna-s i yemma-s: « A yemma ! Inna-m-d ḥaḥa yāš ifunasen iqāqašen ». Destuežeb yemma-s, ū ḡumin. Ieawed-as memmi-s, ḡegga min iđ as-yenna.

Ieḡef Emā Kippus ḡi ḡaddāt bezzaf. Iḡfar-iḡ ḥaḥa-s, isseḡsa x memmi-s. Wami yuḡef ḥaḥa-s, isseḡsa ḡamyāt-ines x min yuḡeen ḡta wami ḡyāš ifunasen qqac. Dḡiyyer-as bezzaf, ixiyyeq. Ixemmam ađ yewweḡ memmi-s. Zi ssin, inna-s: « Aḥ eāđ-ed suyḡ xwač-eḡ d suyḡ ewand-eḡ a d-asend ađ ššend ». Iwwed Emā ā suyḡ xwač-s d ewand-s inna-send: « Inna-ḡeḡnd ḥaḥa kksend ḡiymas-ḡeḡnd kulši, ḡgend řin uyanim ».

Usind-id ḡemyarin ā ḡaddāt, aqemmum itazzeř s iđammen:

— Wi iđ aḡend-igḡin amya ? Amya a Emā ! i s-yenna ḥaḥa-s.

Issen ifa d memmi-s iđ asend-innan ađ ḡgend manay-nni. Iḡsi-d iż uqaḥu yuzzū, iwwta Emā-ines. Inna-s eawed: « Aḥ ina-sen ifeḡaḡen a d-asen ađ ššen fux. » Iwwed Emā, inna-sen: « Inna-ḡum ḥaḥa, sḡemḡet kulši min ḡzemeem d imendi ! ». ḡḡin min iđ asen-yenna Emā Kippus. Sḡemḡen imendi-nni, ḡeqqim yḡi iż n ḡidrit igḡi-t iżžen ḡi žziḡ-ines. Wami uḡfen ā wexxam ađ ššen. Inđā wāgaz-nni ḡidrit-nni ḡi feařit.

Inna-s ḥaḥa-s n Emā Kippus:

— Min ḡegḡid ?

Inna-s netta:

— Nesseḡmeḡ imendi kulši, muesaša d iż n ḡidrit !

Iḡsi-d qaḥu n řyāš. iwwta Emā-ines. Inna-s: « Ixessa-ḡ a tuḡūḡ fux a tffyed zi ḡaddāt-inu. »

Omar Kippus

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Un homme avait un garçon, qui s'appelait Omar Kippus. Son père était un éleveur, il avait beaucoup de troupeaux : des vaches multicolores, des brebis et des moutons de différentes couleurs. Il laboura tous ces champs. Il a bien plu et se fut une belle saison. Le père pensa à faire Twiza. Il invita les villageois pour qu'ils moissonnent. Ils commencèrent le travail et le père demanda à son fils Omar :

— Vas à la maison et demande aux femmes d'égorger les poulets multicolores, et qu'elles préparent le pain.

Omar partit en courant, et dit à sa mère : « Mère ! Mon père t'a dit d'égorger les boeufs multicolores » Sa mère, étonnée n'arrivait pas à y croire. Il insista de nouveau et la mère fit ce que venait de lui dire son fils. Omar Kippus resta longtemps à la maison ; son père, inquiet de ne pas le voir revenir, le suivit, et demanda après lui. Arrivé chez lui il demanda à sa femme ce qui a bien pu arriver pour qu'elle égorgé tous les boeufs. Il s'énerva, pensa à frapper son fils, puis il lui adressa la parole : « Vas inviter tes tantes pour qu'elles viennent manger chez nous » Omar arriva chez ses tantes et leur dit : « Mon père vous demande d'arracher toutes vos dents et de les remplacer par des dents de roseaux. »

Les femmes arrivèrent à la maison, la bouche baignait de sang.

— Qui vous a fait ça ? C'est sûrement Omar ! dit le père.

Il savait bien que c'était Omar qui leur avait dit de faire ça. Il prit un gros bâton, corrigea Omar avec et lui demanda de nouveau : « Vas dire aux moissonneurs de venir manger. » Arrivé, Omar leur dit : « Mon père vous demande de brûler toute la récolte de l'orge ! » Il exécutèrent ce que Omar Kippus leur dit. Ils brûlèrent toute l'orge. Une tige échappa au feu. L'un d'eux, la prit et la mit dans sa poche.

Ils rentrèrent au salon pour manger, un moissonneur jeta la tige d'orge au feu.

Le père d'Omar Kippus lui dit :

— Que fais-tu ?

— Une tige ce n'est rien comparée à toute la récolte que nous venons de brûler, dit le moissonneur.

Le père prit un bâton du figuier, frappa son fils Omar et lui dit : « Il faut que tu quittes ma maison maintenant. »

Emā Kippus iksi qabu-nni akiḍ-es. Iḥḍa iggū. iggū gi fexfa... Hta wami yufa iẓẓ umḵan ḍ aṣebḥan. iẓẓu g-s akeššud-nni. Inna-s: « Duḍešša a d-kkey ssa, ixessa a š-afey ḍuruḍ ḍazāt. »

Duḍešša-ines, ikki-d ss-ini, yufi-t yuru mliḥ. Yufi x fyās, iḥḍa iqqā:

*Iwa ešš, ḥay ḥay ḍazāt n Emā Kippus !
 Ḍmuzriḡt i ḍqemmund-inu,
 Ḍqūriḡt i Žida m-ušeppuš.
 Iwa ešš, ḥay ḥay ḍazāt n Emā Kippus !...*

Hta wami ssin d-ḍekka Žida ḍamza. Denna-s:

— A Emā, a ḍsa-inu, ewš-ay šway n ḍazāt !

Iwša-s šway ; ḍewḍa-yas gi ššā, ḍenna-s:

— A Emā, a mmi ḥennu, ewš-ay-t-id zeg fus-ineḵ n ḥenni.

Issi-y-as fus-ines. Žida ḍamza ḍeṭṭef-it mliḥ. ḍziyyā x-s, ḍenna-s:

— Ū ḍfeḡteḍ zeg fus-inu.

Ḍeḵsi-t gi ḍxinšit, ḥta wami wwḍen ā weyzā. Inna-s Emā Kippus:

— A Žida ! Ū teggeḍ fuḍu a tezzaḡeḍ ?

— Yā-ḵ ḥheqq a mmi ḥennu.

Amya ! yāweḥ-as Emā Kippus. Duḍešša-ines, ḍufi-t eaweḍ Žida ḍamza x fyās. Denna-s eaweḍ: « Wš-ay šway n ḍazāt s ufus-ineḵ n ḥenni » Iwš-as ḍazāt, Žida ḍamza ḍeṭṭef-it ḍziyyā x-s ḍewwi-t akiḍ-es. Wami wwḍen ā weyzā, inna-s:

— A Žida ḍamza ! Ū teggeḍ fuḍu a tezzaḡeḍ ?

— Nhar-a ū ḍeḡi ḥu ḍzaḡit !

Ḍewwi-t akiḍ-es ā ḍaddāt.

Denna-send i yessi-s:

— Wwi-y-aḵend-id Emā Kippus.

Ieḗeb-asend ḥḥaf, šeḍḥend s feḥraḥet. Ḍeggi-t g xezzan n zzbḥ t-teyyayt, ḥma aḍ išeḥḥ mliḥ Emā, ḥma a t-sšend. Eḍan wussan, Emā išeḥḥ. Denna ḍemza i yessi-s:

— Dxeḍḍ-d ḥweqt a t-neššend. Neš aḍ aḥey a d-eāḍey eendi;-ḵend, ḵennind yāšend-as maša yā-ḵend a š-ḵend išmeṭ.

Omar Kippus, prit le bâton avec lui. Il marcha, marcha... dans la nature, jusqu'à ce qu'il trouva un bon endroit, planta le bâton et lui dit : « Demain, je passerai par-là, il faudra que tu sois plein de figues. »

Le lendemain, il repassa par-là, il trouva que le figuier avait donné beaucoup de figues. Il grimpa dans l'arbre et dit :

*Mange, vive les figues de Omar Kippus !
 La mielleuse, est pour ma bouche
 La verte est pour l'ogresse
 Mange, vive les figues de Omar Kippus !*

L'ogresse passant par-là, lui dit :

— Mon cher Omar ! Donne-moi un peu de figues.

Il lui en donna un peu ; elle lui tomba dans le mal et lui dit :

— Mon cher Omar, j'aimerais que tu me les donnes de tes propres mains.

Il lui tendit la main. L'ogresse la prit, la serra fortement et lui dit :

— Tu ne peux plus m'échapper.

Elle le mit dans un sac de jute jusqu'à ce qu'ils arrivèrent près d'une rivière.

— Maitresse ! Ne veux-tu pas te laver pour faire ta prière ? demanda Omar Kippus.

— Oui, tu as raison mon fils, dit-elle.

C'est ainsi que Omar Kippus lui échappa. Le lendemain, l'ogresse le trouva sur le même figuier et lui demanda de nouveau : « Donne-moi un peu de figues de tes propres mains. » Il lui donna les figues et l'ogresse l'attrapa une deuxième fois, lui serra la main et le ramena. Ils arrivèrent à la rivière et lui dit :

— Maitresse l'ogresse ! dit Omar Kippus. Il faut faire tes ablutions !

— Aujourd'hui, il n'y a pas de prière ! dit-elle.

Elle le ramena chez elle.

— Je vous ai ramené Omar Kippus, dit l'ogresse à ses filles. Elles étaient très contentes, elles dansèrent de joie.

L'ogresse le mit dans le dépôt de raisins secs et de noix, afin de l'engrosser, ensuite, elles le mangeront. Les jours passèrent, l'ogresse dit à ses filles :

— C'est le moment de le manger, moi, j'irai inviter vos tantes ; vous, vous l'égorgez, mais faites bien attention qu'il ne vous surprenne pas !

Qbeḥ ma a s-yāšend inna-send Emā Kippus:

— Rux aḍ ay-dyāšend, žžend-ay aḍ šeqḥey šway, žžend-ay aḍ cyāy aḍ nduy.

Yufi sḡafee uxezzan imendi, iḡa ḡaferyund gi ḡqesmiḥ-ines. Iežeb-asend ḡḡaf i ḡamziwin ḡimezyanin. Nnand-as a send-iḡ ḡaferyund s kulši. Kuḥ išten ḡāzzu a tegg t-tamezgarut. Inna-send Emā Kippus aḍ issezgū s ten ḡamezyand. Duḡi ā ḡafee iyāš-as, iyemes-as s uḡemḡuš. Duḡi wis ḡnayen, ḡenna-s:

— Min ḡas-ḡḡiḡ i weḡma ?

Inna-s:

— Āzzuy aḍ as-ḡay mliḡ.

Iyāš-as ḡa ḡ nettat. Amya, iyāš-asend s kulši. ḡta wami d-ḡusa Žida ḡamza, inna-s:

— Ih ya Žida ! Usin-d išeḡḡān ḡsin yessi-m, āwḡey weḡḡi ū ḡay-yeḡri ḡedd.

ḡRuxen iḡḡa Emā Kippus itett ḡammend. Denna-s ḡemza:

— Manay-nni a Emā min tetted ?

— Āžem aqemmum a Žida !

ḡDāžem aqemmum-ines, iwša-s iž ureḡḡim n ḡammend. Denna-s:

— Āzzuy aḍ ay-ḡānuḡ šway zi ḡammend-nni.

Iwša-s areḡḡim n neḡen, inna-s:

— Mafa ḡexsed aḍ am-wšey ḡezzaḡ, āžem aqemmum-inem mliḡ.

— Waxxa.

ḡDāžem aqemmum-ines, ḡta wami i ḡas-d-ḡḡān waḡan. Iḡsi-d Emā Kippus ižž ušḡeḡ n ḡcaḡit. itḡḡa-yas-t ḡta wami yewweḡ ā ḡeeddiḡ n ḡemza.

Yugū Emā Kippus.

HA NEŠ, KKIIY-D SSIHA ḡ SSIHA !...

Avant de l'égorger, Omar Kippus leur dit :

— Bientôt, vous allez m'égorger, laissez-moi un peu danser, laissez-moi jouer et sauter.

Il monta sur le dépôt de blé, mit un tatouage sur son menton. Les petites ogresses apprécieraient ça. Elles lui demandèrent si elles pouvaient faire la même chose. Chacune d'elle voulait commencer la première. Omar Kippus leur dit qu'il voulait que la cadette commence. La première ogressse monta, il l'égorgea, la couvrit avec un tissu. La deuxième, à son tour, monta :

— Qu'as-tu fait de ma soeur, lui demanda-t-elle.

— J'attends que son tatouage sèche un peu, dit Omar Kippus.

Il l'égorgea, elle aussi. C'est de cette manière, qu'il se débarrassa de toutes les filles de l'ogresse. La mère ogressse arriva.

— Eh ! Mère ogressse, dit-il. Les voleurs sont venus et ont pris tes filles, je me suis sauvé et personne ne m'a vu.

Omar Kippus mangeait du miel.

— Omar ! Qu'es-tu en train de manger ? demanda l'ogresse.

— Mère ogressse ! dit-il. Ouvre ta bouche.

Elle ouvrit la bouche, il lui donna un petit peu du miel.

— J'aimerais que tu me redonnes encore un peu de ce miel.

Il lui en redonna encore :

— Ouvre bien ta bouche, si tu veux que je t'en donne encore plus.

— D'accord, dit-elle.

L'ogresse, ouvrit la bouche et l'on put apercevoir ses intestins. Omar Kippus s'empara d'une torche de feu, et il la lui enfonça jusqu'à ce qu'elle parvienne aux entrailles de l'ogresse.

Omar continua son chemin...

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, septembre 1990.

Danfust n dfața n deḥfiyin

HAZIT-KUM!

Dfața iḥsend t-tieezriyin, tmunend māra, t-tieširin, t-timeddukaf. Maḥa suwqend māra, maḥa ugmend māra, maḥa ḥešend māra, ḍ feišāt. Iwa yallah ggurend, āwah aya ffana !... Aḥend a d-akānd ārḥie i iẓẓ-n, yā-s ārḥie, yā-s agfa. Imāẓeiwen i yīden, Imāẓeiwen iḥawen... « Aya ffana ! āwah a d-nakā ārḥie zeg umḥan wayeffani, qa ḍin ārḥie. »

Iwa taḥānd-as ārḥie. Yallah, yallah... Uxa ḍenna-s išten:

— A ffana, maḥa ḍewwid ḥnadem-a min ya ḍgeḍ ?

— Aḍ as-gey seḥsu s iẓẓ yīḍ, i x-s d-ḍāra išten.

Desseḡsa ten nneḍen, ḍenna-s:

— I šem a-ffana, maḥa ḍewwid ḥaḥ iḥawen-a min ya ḍgeḍ ?

— Aḍ as-gey ḍamriqt s iẓẓ uḥaw.

Sseḡsan nettaḥ, nnan-as:

— I šem a-ffan-a ?

— Neš, a s-d-āwey afrux s ḍemzūt wārey.

Netta qqae iseḡ-asend qqae i min nand, yennufar-asend ḍin. Iwa, ḥeḍšend, ḥsind ḍizeḍman n ārḥie, āwwḥend.

Yallah, yallah... Aḥen wussan usind, aḥi a fiyyam ḍweḥ a fiyyam. Ttaq, ixeḍḥ-ind, iwwi-nd s dfața. Iqqim ḥta wami issāweḥ yīden, yewš-as i ten damezgarut iẓẓ yīrd inna-s:

— Aya-m šem a tgeḍ seḥsu.

Walu ma ḍegga ši n seḥsu !

Iswquru iḥawen, yewša-s iẓẓ uḥaw i wis ḍnayan inna-s:

— Ayam šem a tgeḍ ḍamriqt.

Walu ma ḍegga ši n ḍemriqt ! Ha ū ssufyend ḥu wawaf-nsend.

Deqqim ten i d-ya-yāwen afrux s ḍemzūt wāry. Yallah, yallah... Dekka ḍemḡāt-nni s ddqef, ḍūw-ed afrux s ḍemzūt wāry.

Les trois jeunes filles

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Trois jeunes filles étaient de très bonnes amies. Elles sortaient ensemble, elles allaient au marché ensemble, elles allaient puiser l'eau ensemble, elles cueillaient l'herbe ensemble... Elles étaient de véritables amies. Un jour, elles décidèrent d'aller voler l'herbe chez une personne qui possédait beaucoup de biens, une vaste prairie, des champs de blé, des champs de fèves...

Elles se rendirent à leur lieu et l'une d'elles dit à haute voix :

— Si tu viens à épouser cet homme, que lui feras-tu ?

— Je lui ferai le couscous avec un seul grain de blé, dit l'une.

— Et toi ! Si tu viens à épouser cet homme, que lui feras-tu ? demanda l'autre.

— Je lui préparerai un potage de fève (*ḍamriqt*)¹ avec un seul grain de fève, dit-elle.

— Et toi ! Que lui feras-tu ? Lui demandèrent-elles.

— Moi, je lui ferai un bébé avec une queue de cheval en or.

L'homme fortuné qui était resté caché, les avait entendues. Elles continuaient à voler l'herbe... Elles rassemblèrent l'herbe en une meute, qu'elles chargèrent sur leur dos et rentrèrent chez elles.

Les jours passèrent... L'homme alla les demander en mariage et les épousa toutes les trois. Il attendit la saison où l'on récolte le blé pour le battre. Il donna à la première un grain de blé et lui dit :

— Tiens, prépare-nous le couscous !

Mais, elle ne put guère le préparer.

Il attendit également la saison des fèves, donna un grain à la deuxième et lui dit :

— Tiens ! Prépare-nous un potage de fève !

Elle ne put guère le préparer. Elles étaient deux à ne pas avoir tenu leur parole.

Elle restait celle qui lui donnerait un bébé avec une queue de cheval en or. Les jours passèrent... La troisième qui était enceinte, donna le jour à un magnifique petit garçon, orné d'une magnifique queue de cheval en or.

¹ Le *ḍamriqt* est un repas trifain sous forme de potage qu'on prépare avec des poids cassés ou des fèves sèches.

Qa fux t-tiṣrikin iḡennat iḡa t-timeddukaḡ, fux ḡāhend awawya qa t-tiṣrikin.

Denna-s iṣten:

— A yemma ag yeḡi-s n fehḡram, ḡsemi-aneḡ. ḡūw-ed afrux s ḡemzūt wārey. Muxas ya negg fux ?

Nettaḡ a x-s tār ten nneḡen, ḡenna-s:

— Ssyed, sseyed... Uxa aḡ nnaḡūy muxas ya negg.

Iwa ḡewṣa-s iṣṣa i wayen uḡāmuṣ, ḡeymes-as, ḡeṡtes. Aḡhend netnind tṣeeḡafend, ḡenna-s iṣten:

— A t-neg ḡi ḡyennūt.

Qessend-as ḡirṡet, tḡkan-as-t ḡ uḡemmum i yemma-s ufrux-nni, ḡukkend-as ddem uxenṣaḡ ḡ uḡemmum. Netnind tṣeeḡafend, ḡsind aḡāmuṣ-nni a t-siyyḡend ḡi ḡyennūt. Deḡk-id ssin iṣṣ n dḡriwṣa, ḡenna-send:

— A yessi-s n siḡi ! Wṣend-ay ṣṣaḡi-nni amezyan. Mimmi i ya a t-siyyḡend ḡin ?

Iwa āḡund-as-t, nnand-as:

— Tellef, tellef... Qa a tkkeḡ ssa eaḡ x ḡmūt-a.

Deḡsi dḡriwṣa-nni ayenni n ṣṣaḡi, ḡewṣa i ddenya ḡuḡū ḡāwweḡ ā ḡmūt-ines ū ssa mani.

Dfaq-ed ḡemyāt-nni meskina ḡufa ddem, ḡufa ḡirṡet uḡāmuṣ. Nnand-as:

— Ah ! ah !... A fecṡeḡ ḡeṣṣiḡ memmi-m !

— A ḡenna ma sneḡ ma ṣṣiy-t ḡ iḡes !

Iwa snekkānd ḡyuyyeḡ ā wāḡaz-nni:

— Ugū, ugū a tṣād min ḡexdem fecṡeḡ ! A falla yemma ḡeṣṣa memmi-s ! A-falla yemma ḡeṣṣa memmi-s !

Teggen x-es dḡieayaḡ meskina, nettaḡ ḡesyuyyiw, āḡaz-nni yeḡqar-as:

— Deṣṣiḡ memmi-m a ḡifeḡ !

— A ḡāwa n feṡwaḡ ur uḡiy ag ṣi.

Uxa ḡetru meskina. A waha, iwa ṣṣin-t semḡen ḡ-s, ū ḡas-tiṣṣen a teṣṣ. Qa ixfeḡ fux ḡeṣṣa memmi-s. Iwa ḡeqqim ammen tummum meskina. Zid, zid... Iṡṡf-ed ḡisniḡ ufunas (iḡem ufunas). t-tareḡqaxḡ issemḡān-as-t, issiḡfi-t. Uxa yāsa-s-t, ḡeqqim x-s ammen uxa ḡuzzeḡ x-s. Iwa ḡeqqim meskina ḡres ifeyman, tett ag yītan, teṡtes ag yenyan, tettḡan ḡ-s isefḡawen ḡ uemud ṣṣaten-t. Itāza min ḡas-tiṣṣen ḡ acmud:

— A fecṡeḡ ! Iḡya ḡifeḡ. ḡeṣṣiḡ memmi-m !

Alors qu'elles étaient les meilleures amies du monde, elles devinrent les pires ennemies, se détestant mutuellement :

— La bâtarde ! Elle nous a eu, elle a honoré sa parole et mit au monde un enfant avec une queue de cheval en or. Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda l'une d'elles.

— Ne t'inquiète pas ! Je vais réfléchir à ce qu'on va lui faire, répondit sa complice.

La jeune mère donna la tété au bébé, le berça pour l'endormir et le couvrit. Les deux rivales allèrent allumer le feu dans le four à pain, l'une dit :

— Et si nous le jetions dans le four !

L'une d'elle alla couper le doigt du petit garçon qu'elle mit dans la bouche de la jeune mère en lui enduisant le visage de sang. Elle attisèrent le feu, prirent l'enfant pour le jeter dans le four. Une pauvre femme passant par-là leur dit :

— Maîtresses ! Pourquoi jeter cet enfant dans le feu ? Je vous en prie, donnez-le-moi !

Elles le lui mirent sur le dos en lui disant :

— Disparais misérable qu'on ne te revoit plus jamais ! Ne reviens plus dans notre pays !

La mendiante, s'en alla avec le bébé et rentra chez elle en son pays.

La jeune mère se réveilla, et constata qu'il y avait du sang autour de sa bouche, elle recracha le doigt de son bébé :

— Oh ! Le monstre ! Elle a mangé son bébé, s'écrièrent-elles

— Ô ! Mon Dieu ! dit la jeune mère. Je ne sais pas si je l'ai mangé dans mon sommeil !

Elles partirent en criant et allèrent avertir leur mari :

— Viens ! Viens voir ce que la monstrueuse a fait ! Elle a mangé ton fils.

Elles répandaient la nouvelle là où elles allaient. La jeune mère pleurait toutes les larmes de son corps ; son mari lui dit d'un air menaçant :

— Espèce de chienne ! Tu as mangé ton fils.

— Je n'étais pas consciente, dit-elle en pleurant, je ne me souviens de rien.

Ils la méprisèrent en la malmenant, sans subvenir à ses besoins, la laissant souffrante... Il prit la peau d'un boeuf qu'il humidifia, l'enroula autour de son corps et la lui laissa jusqu'à ce qu'elle sèche. Sa besogne était de mener paître les chameaux, elle mangeait avec les chiens et dormait auprès des pierres de foyer. Chaque soir on la piquait avec des épines, en plus des coups de bâton. On la battait tout en lui disant :

— Monstre ! Monstre, tu as mangé ton fils !

Iwa Rebbi lcalamin d asemmah, iwa yallah, yallah wayenni uḥāmuš iqqā. Damyāt-nni dšuni-t, dešseyri-t, dga g-s fxī wayenni n dnmimund n demyāt, ḥta wami i d-imyā d aḥudri.

Iḥāmušen n ddšā, ifa qqān-as:

— A yamenneerūq !

A tqqfēc demyāt-nni āki-sen demney:

— Ahdam memmi. Aḥen iżž n nhā žžmaeet-nni tmyananen x šī igmīn dīn žar-asen. Yusi-d netta ufrux-nni yenna-sen:

— Lla, lla ; qa agmī-nni ū iḡi šī d wenni. Aqa manis iḡa, ū iḡi šī ssin.

— Iwa fa d ššek a yamennežfu, a yamenneerūq ! ū ssa mani-s i teneāqed ? twafid igmīn, i dās-nnan žžmaeet.

— Ha ! Zieenta neš d amenneerūq i ggiy, nsenniyet.

Šafi yāwweh, ixqef ixiiyeq, issyeq, yudef. Denna-s yemma-s:

— Min š-yuyen a dsa-inu dḡāsed ?

— Lla, a yemma ḥennu ū day-yuy šī.

— Lla, a mmi ḥennu, d šī yuyiš !

Nettaḥ ifa tegg-as feššaḥet ufrux-nni. Inna-s:

— A yemma ḥennu, g-ay šway min ya ššey ū day-yuy šī, g-ay šway n ddhen aḍ yihma, ag šway weyrumn. Nhar-a inna-y feceqef-inu aḍ ššey šway.

— Waxxa a dsa-inu, waxxa.

Qa tegg-as feššaḥet, iwa dešsihma iżž n deqnušt n ddhen aya siḍi-inek, iżž nhā ifa yeḡa ddhen, ifa yeḡa fxī, qa inna-s a t-ššey. Nettaḥ wami t-tusa deštaḥā, iḥtef-as fus, inna-s:

— Mfay wi i day-yirin, muḡi fus-inem aḍ iḥāreḡ dāqnušt-a.

Uxa deqqar-as:

— A siḍi mmi ḥennu, šek d memmi.

— Neš d memmi-m, dešsiwdeq-ay-d. Maša, aḍ ay-diniḍ wi i day-yifin ? Nnan-ay-t iḥāmušen ; dennid-ay: « D ašettih ! » Nnan-ay-t imeḡdān, dennid-ay: « D ašettih ! » Ḥta wami id ay-t-nnan yāgazen imeqranen. Neš ū ḡiy šī d memmi-m ; neš ū ḡiy šī n dmut-a. Neš d amenneerūq d amennežfu. Ina-y mux i day-dewqec ? Ina-y weh, ina-y. Šem d yemma, dešsiwdeq-ay-d, deḡsid x-i ttamara. Ina-y weh, ina-y mux id ay-dewqec ? »

Les jours passèrent... Mais, Dieu est clément, la mère adoptive avait bien élevé le petit garçon. Elle l'envoya à l'école et prit bien soin de lui jusqu'à ce qu'il devint un jeune homme.

Les enfants du village lui disaient :

— Toi, tu n'es qu'un étranger !

La femme les chassait en leurs disant :

— Laissez mon fils tranquille.

Un jour, les villageois se disputèrent entre eux sur la délimitation des frontières des terres. Le jeune homme, vint et leur dit :

— Non, non, la délimitation est ici, non pas là bas.

— De quoi te mêles-tu l'étranger ? lui dirent les villageois. Tu ne sais même pas d'où tu viens et tu dis connaître nos frontières ? Espèce de déraciné !

— Alors, je suis un étranger ! se dit-il

Il était très vexé, il rentra chez lui. Sa mère lui dit :

— Qu'as-tu mon fils ? Tu as l'air triste.

— Non, mère, je n'ai rien, dit-il.

— Je connais bien mon fils, il y a quelque chose qui ne va pas.

Elle gâtait le garçon et donnait d'elle tout ce qu'elle pouvait.

— Ma chère mère ! Je n'ai rien, dit-il. Prépare-moi juste un peu à manger, chauffe-moi un peu de beurre et du pain. Aujourd'hui, j'ai vraiment faim et j'ai envie de manger comme un ogre.

— Bien, mon cher fils, dit-elle avec tendresse.

Elle lui chauffa une marmite de beurre, une fois bouillie ; il lui saisit le poignet et lui dit :

— Tu vas me dire de qui je suis le fils ? Sinon, ta main va servir à remuer cette marmite.

— Mon cher fils ! Tu es mon fils.

— Je suis ton fils, tu m'as élevé. Mais, qui sont mes parents ? Mes camarades d'enfance ont dit que j'étais un étranger et toi, tu m'avais dit que c'était un mensonge. Les étudiants m'ont dit la même chose et tu m'avais dit que c'était un mensonge. Aujourd'hui, ce sont des hommes adultes qui le disent. Je ne suis pas ton fils, je ne suis pas natif de ce pays, je suis un étranger, un déraciné. Raconte-moi mon histoire, dis-la moi et ne crains rien ! Tu resteras à jamais ma mère celle qui m'a adopté et qui a souffert pour m'élever et faire de moi ce que je suis. J'ai besoin de connaître la vérité.

Uxa dcawed-as kulši mux dewqee !... Iwa inna-s:

— Ammen i xsey ađ ay-diniđ, a yemma hennu, šem d yemma hennu dessiwded-ay-d.

Iwa šafi, issya dcauwwat, isya afizā. ifa teggen afizā, issya fehzam, ifa teggen fehzam, issya dađwāt. ifa teggen dıdwrin, issya kulši... Iqpen uššen d wuššay t-tyať māra, uxa yenya x uyis, yewwša i ddenya qa igg'z fhať.

Ađ as-inin iwđan:

— Subhaneť ya Rabbi ! Uššen d wuššay t-tyať tmunen māra, ũ ššin awawya!

— Subhayneť ya Rabbi i deryāt yeššin memmi-s.

— Lla a wlidi, ũ x-s ntesfi ši.

Netta ađ išrex damūt, ađ yewš i ddenya... Ađ as-inin iwđan:

— Subhaneť ya Rabbi ! Uššen d wuššay t-tyať tmunen māra, ũ ššin awawya!

— Subhayneť ya Rabbi i deryāt yeššin memmi-s !

— Ntesfa x-s gi ši n dmut, maša ũ nessin mani ! iđ as-nnan.

Ađ yugū, ađ yugū gi ddenya... Ađ as-inin iwđan:

— Subhaneť ya Rabbi ! Uššen d wuššay t-tyať tmunen māra, ũ ššin awawya!

A sen-yini netta:

— Subhayneť ya Rabbi i deryāt yeššin memmi-s !

— Yih, a mmi-s n siđi ntesfa x-s, belheqq degg'ež x-ney.

Yugū yugū... Nnan-as:

— Subhaneť ya Rabbi ! Uššen d wuššay t-tyať tmunen māra ũ ššin awawya!

— Subhayneť ya Rabbi i deryāt yeššin memmi-s !

— Yih ammi-s n siđi ! Qay mani deža gi dđšā-yin aźemmađ-in.

Yugū, yallah yallah... Ixđef ā dđšā-nni, nnan-as:

— Subhaneť ya Rabbi ! Uššen d wuššay t-tyať tmunen māra ũ ššin awawya!

Inna-sen:

— Subhayneť ya Rabbi i deryāt yeššin memmi-s !

— Qay mani dāwwes g arma yin aźemmađ-in.

Ikka x-s, ifa dāwwes ifeyman, denna-s:

— Subhaneť ya Rabbi ! Uššen d wuššay t-tyať tmunen māra ũ ššin awawya!

Enfin, elle lui raconta son histoire !...

— Chère mère ! J'ai tant attendu pour que tu me la racontes, tu es ma chère mère, et tu le resteras.

Il acheta une robe, une ceinture... Il attacha un loup, un lévrier et une chèvre ensemble, monta sur son cheval et partit à la recherche de sa mère de sang.

— Gloire à Dieu ! Le loup, le lévrier et la chèvre sont côte à côte et l'un ne dévore l'autre, disaient les gens d'un air étonné.

— Gloire à Dieu ! Pour la femme qui a mangé son propre fils, répliqua le jeune homme.

— Mon fils, on n'a guère entendu parler d'une telle femme.

Il partit au galop et s'évanouit dans la nature...

— Gloire à Dieu ! Le loup, le lévrier et la chèvre sont côte à côte et l'un ne dévore l'autre.

— Gloire à Dieu ! Pour la femme qui a mangé son propre fils.

— Nous avons entendu parler de cette femme, lui dirent d'autres gens. Elle vit quelque part dans un pays, mais on ne sait pas lequel.

Il continua son chemin...

— Gloire à Dieu ! Le loup, le lévrier et la chèvre sont côte à côte et l'un ne dévore l'autre.

— Gloire à Dieu ! Pour la femme qui a mangé son propre fils.

— Maître ! Nous avons entendu parler d'elle, mais elle habite loin d'ici.

Soulagé d'être sur sa trace, Il reprit la route...

— Gloire à Dieu ! Le loup, le lévrier et la chèvre sont côte à côte et l'un ne dévore l'autre.

— Gloire à Dieu ! Pour la femme qui a mangé son propre fils.

— Oui, nous la connaissons. Le village où elle habite se situe là-bas !

Il parvint au village :

— Gloire à Dieu ! Le loup, le lévrier et la chèvre sont côte à côte et l'un ne dévore l'autre, s'exclamèrent les villageois.

— Gloire à Dieu ! Pour la femme qui a mangé son propre fils, leur dit-il.

— Cette femme est là-bas dans l'oasis, elle fait paître le troupeau.

Il se dirigea vers elle...

— Gloire à Dieu ! dit la femme. Le loup, le lévrier et la chèvre sont côte à côte et l'un ne dévore l'autre.

— Subḥaynek ya Rabbi i demyāt, yeššin memmi-s !

— D nneš a mmi ḥennu.

— D ššem i gššin memmi-m ?

— Yih.

Iqqim aki-ḡes:

— Deššid memmi-m ? Amya !

— Iwa ammi ḥennu, ḡ Arebbi i zeg-s icefmen.

— Waxxa, mayka ḡaddāt-nkum ?

— Qayi-t.

— Iwa qa neš nhar-a, aqa-y yā-kum ḡ anebži.

— A mmi ḥennu, mana nḡee i yā-y neš g nebžiwen ? Neš aressey ifeyman, tettey ag yiṭan, teṭṭsey ag yenyan.

— Waxxa, neš qa aḡ raḡey ḡ anebži.

Iwa irah issḡaqeb, yeffy-ed ḡaḡa-s.

— *ḡif Allah ?*

— *A wliḡi mreḡḡa ḡ ḡif Allah.*

Iwa aqa afrux ḡ amehḡā ḡ ṭṭafeḡ, iḡra mliḡ. Āgaz-nni yewša-s-d i wyis-ines iḡfef ; yewša-s-d aman aḡ iḡzaḡ. yeqqim. Inna-send i demyarin:

— ḡend seḡsu, yāsend i yaḡiden. Iwwi-d Arebbi iḡen ḡḡif, iḡz n ṭṭafeḡ. Nnhar-a aki-ney iḡeššā fi saḡili Allah, henna ši men ḡend.

Iwa, kkānd ḡind amensi, astāllah, awlayllah, yaḡiden, seḡsu... Kulši ḡezzaf. Iwa, nettat fux qa ḡeḡzeme-ed, a traḡ a tešš ag yiṭan, a teṭṭes ag yenyan. Iwa ḡeḡḡānd iḡsi-d ārzeḡ, ḡaḡebbiṭ n seḡsu yaḡiden s ḡafec.

— Zid a siḡi-inu, ḡismillah !

— Lla, a siḡi-inu, neš ū tettey ṭṭeam-ineḡ ḡta a k-i ḡešš ṭin.

— Liawah, liawah ammi-s n siḡi. Min ya aki-k ḡešš ṭin ? Damwessexṭ-in, ṭin ammin, ṭin ammin !...

— Lla, lla ; ṭin t-tamwessexṭ, neš yriy ssney min yenna Rabbi. Qa siḡi ābbi subḡhanu, inna ū teiyiḡem umaṭ-kum amesḡem. Neš a k-i ḡešš ṭin.

Irah yā-s:

— Kkā a tessiḡeḡ a ḡusra-ya !

— Lla, lla qa tuḡey aki ḡešš ammen.

— Gloire à Dieu ! Pour la femme qui a mangé son propre fils, dit-il.

— Cette femme, c'est moi.

— As-tu mangé ton propre fils ?

— Oui.

Il s'assit auprès d'elle :

— Es-tu bien sûr d'avoir mangé ton fils ?

— Mon cher garçon, Dieu seul sait.

— Bien, où est ta maison ?

— Là bas, elle lui montra la maison du doigt.

— Aujourd'hui, je désirerai être ton hôte.

— Mon cher garçon, comment veux-tu que je t'invite ! Je fais paître les chameaux, je mange avec les chiens et je dors auprès des pierres de foyer.

— Je suis ton hôte pour ce soir, dit-il.

Il se dirigea vers la maison et frappa à la porte. Son père ouvrit.

— Je suis l'hôte de Dieu ? dit le jeune homme.

— L'hôte de Dieu est le bienvenu.

Le jeune homme est un étudiant, il est instruit. Le propriétaire donna à manger à son cheval et prépara une cruche d'eau afin qu'il puisse faire ses ablutions.

— Ce soir, nous avons un hôte qui veillera avec nous ; égorgez les poulets et préparez-nous un bon couscous, dit-il à ses deux épouses.

Sa mère était revenue à la maison pour manger comme à son habitude avec les chiens, et dormir auprès des pierres de foyer... Les femmes préparèrent le dîner et déposèrent sur la table un grand plat de couscous au poulet.

— Au nom de Dieu ! Commençons à manger.

— Non, je ne ferais honneur à ton repas que si cette femme vient dîner avec nous, dit l'hôte.

— Non, elle ne peut manger avec nous, elle n'est qu'une salle femme.

— Même si elle est salle, j'ai étudié ce que Dieu a recommandé. Dieu nous a ordonné de ne pas sous-estimer notre frère musulman. Elle mangera avec nous.

Le maître des lieux se dirigea vers elle et lui dit :

— Ogresse ! Va te laver les mains.

— Non, dit le jeune homme. J'aimerais qu'elle mange avec moi tel qu'elle est.

— Ya weddi ammi ħennu !

— Lla, lla qa neš yriy ssney min iġan žar-ay-d q Rebbi.

Iwa yewwi-t-id aki-s dešš. Min ya dešš ? Qa ħin nneđen yī tgezafend daqesmit s ħāra, theddadend-id x-s. Iwa dešša aki-s šway n dyenžayin s wāzižž. Min ya dešš meskina ? Iwa dekkā deđweř ā yenyān-ines.

Iwa qeššān, mđakān, ikkā ađ yettes, yenna-s:

— Xayellah a lfaqir-inu heđdar-ay-d ižž n llařet waman đanitin, niy g-ay ižž n llařet waman a tħħma. Qa neš tnekkāy tzađiy s ġifet, qa neš yriy, ađ yedden fefzā, tzađiy s ġifet.

— Waxxa ammi ħennu.

Iwa iheđder-as-d mani ya yegg aman iħħman, iwa aya siđi-inek, iheđdar-as-d llařet, iraħ ađ yettes g umġan-ines. Wami t-ya-yežž iřtes, ikkā ađ yezzađ fefzā, issnen llařet waman. Iwwi yemma-s ā dušša, ifārey x-s llařet-nni waman x đisniř ufunas, issexfef llařet nneđen... Iwa a siđi-inek, ħta wami deřyey desnit-nni ufunas, inna-s:

— Iwa sāw-it a wlidi, sāw-it.

Eađ ū dešsin šī ifa q memmi-s. Issiy-as aman iħħman, inna-s:

— Aqa d-din ssīđ đđat-inem.

Đsāw-it, deawed dešsid s waman iħħman. Yewša-s afizā, yewša-s dayeđwāt, yewša-s đaeuwwař. Inna-s:

— Ās manay-a.

Iwa đāsa dayeđwāt-nni, afizā q žžđiđ, đaeuwwař q žžđiđ. Iwđan ifa teggen deuwwađin zik, iwa deffiy-ed, deqqim-am đin. Inna-s:

— Ayam feħzam, qen feħzam-a.

Nettař meskina tnađū g-s. Iwa deqqen feħzam-nni, ifa eađ teggen feħzam. Iwa đātaħ. inna-s: « Iwa qqim đa. » Issyim-it x użāřif ġi đyemmāt, ħta wami i d-yekkā ħaħa-s. Ikkā-d řux ħaħa-s ađ yennađū aneħži, qa ū yā-s g zeđif-ines min ya icawed, yufa đamyāt đbeddeř. Uxa yetnađū ħaħa-s, ū yufi min ya yexđem !

Netnind zrin-t-iđ řuxa, ssnend đišriřin-ines ħelli ifa q memmi-s i d-iđħān. Uřind t-tamyāt, dešsid, deqqen feħzam, đaeuwwař, afizā, dayeđwāt... Ssnend ifa q memmi-s. Netnind qa nřiritend řux, tāeiceišend. Ĥaħa-s ū yessin min iweqqen, uxa yenna-s i ħaħa-s:

— Mon fils ! Cela ne se fait pas.

— Si, je sais ce que Dieu a recommandé.

L'homme alla la chercher afin qu'elle mange avec l'invité. Mais, la malheureuse comment pourrait-elle manger, alors que ses rivales aux aguets la menaçaient de leurs regards de l'autre coté de la pièce. Elle ne put avaler que quelques cuillères en tremblant. Comment pouvait-elle manger la pauvre ? Elle repartit auprès de ses pierres de foyer. Ils veillèrent une grande partie de la nuit. Le jeune homme se leva pour aller se coucher et demanda au chef de famille :

— Je me réveille la nuit pour la prière de l'aurore, puis-je te demander un sceau d'eau pour mes ablutions.

— Bien sûr, mon fils.

Il lui remit un chauffe-eau et alla dormir. Le jeune homme s'assura que l'homme dormait, se leva pour la prière, prépara de l'eau chaude et alla chercher sa mère. Il lui versa le sceau d'eau sur la peau du boeuf qu'elle portait sur son corps et renversa un autre sceau... jusqu'à ce que celle-ci ramollisse et dit à la femme :

— Je t'en prie enlève-la, enlève-la...

Il lui tendit un autre sceau d'eau tiède :

— Tiens, lave ton corps.

Elle ne savait pas que c'était son propre fils. Elle enleva la peau de boeuf et se lava. Il lui donna une nouvelle robe, une ceinture... Et lui dit :

— Tiens, habille-toi !

Elle se vêtit de sa nouvelle robe, sortit de la salle d'eau et alla s'asseoir auprès de lui.

— Tiens mets cette ceinture, dit-il.

La pauvre, elle le regardait sans réagir, elle mit la ceinture et alla s'asseoir sur une natte dans un coin. L'homme se leva pour s'occuper de son invité, il ne s'était rendu compte de rien. Et ne put que constater que la femme s'était métamorphosé. Surpris, il la regardait d'un air étonné, il ne savait que faire.

Les deux rivales et coépouses, comprirent que c'était le fils qui réapparaisait. Lorsqu'elles virent que la femme était parée d'une belle robe, d'une belle ceinture et reluisante de propreté. La certitude s'installa, elles étaient sûres que c'était son fils. Elles tremblèrent de peur. Quant au chef de famille, lui ne savait toujours pas de quoi il s'agissait. Le jeune homme s'approcha de lui :

— Araħid a siđi-inu, ɗamyāt-a, ɗešša memmi-s ?
 — Lla a wlidi, ābbi, netta i geefmen.
 — Lla lla, ū iđi bu ɗ ābbi i geefmen ! Qa mfi ɗ ābbi i geefmen, ataf ū ɗas-
 tegged amya i ɗemyāt-a. Dāsiđ-as ɗisniđ ufunas, deseššet-t ag yiṭan, ɗessuɗuset-
 t ag yenyān, ɗessāwaset-t i ifeyman. Qa fux hiyya ɗ ššek i geefmen x manaya, ɗ
 ššek i s-iđin amya i ɗemyāt-a.

— *A wlidi, llahuslem !*

— Lla, lla ; ađ ay-ɗiniđ immi i ɗas-ɗɗiđ amya i ɗemyāt-a ?

Issyed !... Inna-s :

— Iwa šafi, mafa ɗezriđ memmi-k a t-eeqqeđ ?

— Ih ya mmi-s n siđi, ma ađ eeqqeđ memmi ? Memmi s ɗemzūt uwāry.

— A t-eeqqeđ ?

— Yih.

— Iwa qqen ɗiwwura.

Iqqen ɗiwwura uxa yekkes ɗtunsit, ɗamzūt wāry, treqq, ɗeskan iṭu tšeešie.

Netta ɗeqqā :

— A memmi !...

Netta yeqqā :

— A memmi !...

Llah ikuflawen... Dāreen-t, netta ɗesyuyyiw ; netta isyuyyiw. Inna-s :

— Iwa aya fallā yemma hennu ! Min ɗāzzuđ ađ xēdmey gi ṭin-a ?

— Iwa aya siđi mmi hennu ! Min ya asen-ɗgeđ i ṭin-a ? A x-sen ɗessekked
 ašten x-i ssekend neṭnind. Ađ ššend ag yiṭan, ađ ṭšend ag yenyān, ađ āwwsend
 ifeyman. A ten-ɗeddzed, a g-sen ɗettkiđ isefɗawen... Min iđ ay-gind a sen-tgeđ.
 X fḥatef ammi hennu, iwwqee gi fḥatef. A ten-ɗšedded ā drir uyis-inek, a ten-
 ɗḥārkeđ gi ttehrík uyanim. Ađ iqqim iyešš-nsend a g-s teemmāy feafit.

ŠAFI, NEŠ, KKIY-D SSIHA ɗ SSIHA !...

— Mon maître ! Cette femme, a-t-elle mangé son fils ? demanda-t-il

— Dieu seul sait, dit-il.

— Non, non... Dieu ne sait rien ! Si Dieu savait, tu n'aurais pas ainsi agi
 avec cette femme. Tu l'as lovée dans une peau de bœuf, tu l'as nourrie avec les
 chiens, mit sa couche auprès des pierres de foyer et fait paître les chameaux.
 Donc, tu es responsable d'avoir maltraiter cette femme.

— Dieu seul sait !

— Non, non... Tu vas me dire, pourquoi tu lui as fait ça ?

L'homme ne sut que dire...

— Bon ! Si tu revois ton fils, pourras-tu le reconnaître ?

— Bien sûr, mon garçon que je reconnaîtrais mon fils ! Mon fils a une queue
 de cheval en or !

— Es-tu bien sûr que tu le reconnaîtrais ?

— Oui.

— Peux-tu fermer les portes ? dit le jeune homme.

Une fois les portes fermées, le garçon retira son chapeau et une queue de
 cheval d'or apparut, elle brillait, et étincelait de mille feux.

— Ô ! Mon fils ! dit la mère.

— Ô ! Mon fils ! dit le père.

Ils l'embrassèrent tous les deux, Elle pleurait, lui aussi...

— Ma chère mère ! Que veux-tu que je face à ces deux sorcières ? demanda
 le fils.

— Mon cher fils ! J'aimerais qu'elles souffrent comme j'ai souffert par leur
 cause. Je voudrais qu'elles mangent avec des chiens, qu'elles dorment auprès
 des pierres de foyers, qu'elles mènent paître les chameaux ; qu'on les frappe,
 qu'on leur fonce des épines... Que tu leur fasses tout ce qu'elles m'ont fait. Mon
 cher fils, elles m'ont accusée à tort et torturée l'âme pour rien. Après tu les
 attacheras à la queue de ton cheval, tu les traineras sur les tiges de roseaux,
 jusqu'à ce qu'il n'en reste que des os, je les utiliserai pour prendre du feu avec.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Danfust n Ralla Lila d Emā Bumehdiyya

HAZIT-KUM!

Řalla Lila yā-s seħca n ayeřma-s. Nettař deřřābeř g iżžen qqān-as Emā Bumehdiyya. Waxxa eemmas ū t-tssin, ū ki-s ċemsagā, mařa netař ċxes a tawi amux i x-es tesra. Ayeřma-s āzzun a t-smefķen, a tawi iř wāgaz xelli ū t-txis. Iwa a t-tmeřķeđ, ū ċmeřķeđ ! A t-tmeřķeđ, ū ċmeřķeđ !... Denna-sen: « Walu! ». Wřin-t ayeřma-s a t-mřek s neddrec.

Nhā n ċmeřra, denna-s Řalla Lila i ċsmeyř-ines a tāzu x Ema Bumehdiyya. Iwa ċeqqim ċeggū, ċeggū... Dāzzu x-es, ċeqqā:

A ċieurar ! A ċieurar-a !

Ma ur deřřind Emā Bumehdiyya ?

Arind-id x-es:

— Lla, lla ū t-nessin.

Dugū eaweđ ċesseqsa ċieurar nneđni:

A ċieurar ! A ċieurar-a !

Ma ur deřřind Emā Bumehdiyya ?

Nnand-as:

— Raħ ċiħa, izċey ċi reqsar-in, qa netta ċ azeģiđ.

Wami erayen a taweđ, ċħāreh:

A ċieurar ! A ċieurar-a !

Ma ur deřřind Emā Bumehdiyya ?

Nnand-as-d:

— Ha reqsar-ines.

ċemsagā akid-es, denna-s:

Ralla Lila et Omar Bumehdiyya

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Ralla Lila avait sept frères. Un jour, ils l'obligèrent de prendre pour mari un homme qu'elle n'aimait pas. Quant à elle, son coeur en aimait un autre, et avec qui, elle désirait se marier, même si elle ne l'avait jamais vu.

Le jour de son mariage, Ralla Lila demanda à son esclave d'aller à la recherche de Omar Bumehdiyya pour l'informer de la délicate situation. L'esclave partit à la recherche de Omar. Elle marcha, elle marcha tout en formulant :

O ! Montagnes ! O ! Montagnes !

Auriez-vous vu Omar Bumehdiyya ?

Les montagnes répondirent :

— Non ! Nous ne le connaissons pas.

Elle marcha encore et demanda à d'autres montagnes :

O ! Montagnes ! O ! Montagnes !

Auriez-vous vu Omar Bumehdiyya ?

Elles lui répondirent :

— Vas chercher là-bas de l'autre côté de cette montagne, il habite un palais, c'est un roi.

Elle arpenta les vallées montagneuses et demanda de nouveau :

O ! Montagnes ! O ! Montagnes !

Auriez-vous vu Omar Bumehdiyya ?

Les montagnes répondirent :

— Voici son palais, il vit ici.

Elle rencontra le roi Omar Bumehdiyya et lui dit :

— Denna-g-d Ralla Lila: « Ixessa a taseđ ruħa, uħa aqa-š gi đmūt, niy g ženna. Qa nħar-a t-tameyra-ines. »

— Waxxa.

Řuxen, đeeqħ-ed đismeyt-nni ā đaddāt, ħuma ur itessen ħedd mani đeġa. Inya Ēma Bumeħdiyya x uyis, iħđa itseqsa x-es. Imsagā ag feħead n đħāmušin inna-send:

*A đinugam, a đinugam n Ayt Eella !
Ma ū đessinend mani đeġa Ralla Lila ?*

— Lla, i x-es d-ārind.

Iđfā abriđ-ines, isseqsa eawed đinugam n itaf zđat-es, ma ū ssinend mani đeġa Ralla Lila, tārānd-id x-es: « Lla, lla. » Iqqim iggū, iggū eawed, ar ami yufa ħin-nneđen, isseqsa-nd:

*A đinugam, a đinugam n Ayt Eella !
Ma ū đessinend mani đeġa Ralla Lila ?*

— A weddi nseġ x-es, maša ū nessin mani đeġa. Yugū eawed ħta wami iwweđ ar iž wanu isseqsa:

*A đinugam, a đinugam n ayt Eella !
Ma ū đessinend mani đeġa Ralla Lila ?*

— Aqa nešnin ntagem aman gi đmeyra-ines. iđ as-d-nnand.

Wami yufa đaddāt-ines, ikkes feħwayež n yāgazen, yāsa feħwayež n demyarin. Wami yewweđ, yuđef a đaddāt yeqqā:

— Balaħ-uđ ađ zāy wečma, mayā ū đay-t-đennim ? Mayā ū đay-đeriđem gi đmeyra n yeġi-s u wuma ? Mana řmunkar-a ? Neš. đ eendi-řkum ū đay-đeāđem ađ ħđāy gi řřāħ-ines !

Inna-s i Ralla Lila:

— Yalleħ a-yeġi-s u wuma nny-ed x uyis-inu a nesslera šway qħef ma a tnyed ā đaddāt u wāgaz-inem.

— Je viens de la part de Ralla Lila qui veut absolument te voir d'urgence. Aujourd'hui est son jour de mariage.

— D'accord, lui dit-il.

L'esclave retourna discrètement chez sa maîtresse afin de ne pas attirer les regards. Omar Bumeħdiyya monta sur son cheval et partit à la recherche de Ralla Lila. Sur son chemin, il rencontra trois jeunes filles et leurs demanda :

*Porteuses d'eau d'Ayt Alla !
Connaissez-vous la maison de Ralla Lila ?*

— Non, répondirent les jeunes filles.

Il continua son chemin, il rencontra d'autres porteuses d'eau et leurs demanda :

*Porteuses d'eau d'Ayt Alla !
Connaissez-vous la maison de Ralla Lila ?*

— Nous avons entendu parler d'elle, mais ne nous savons où elle habite.

Il continua son chemin, arrivant près d'un puits, il demanda à d'autres jeunes filles :

*Porteuses d'eau d'Ayt Alla !
Connaissez-vous la maison de Ralla Lila ?*

Elles lui répondirent :

— Nous puisons de l'eau à l'occasion de son mariage.

Quand il se trouva devant la maison de Ralla Lila, il retira ses habits d'homme et se vêtit comme une femme. Il rentra et dit :

— Je viens voir ma soeur. Pourquoi ne pas m'avoir averti ? Pourquoi ne pas m'avoir invité à la cérémonie du mariage de ma nièce ? Quelle honte ! Je suis tout de même sa tante. Non !

Puis, il s'adressa à Ralla Lila :

— Viens chère nièce, allons nous promener à cheval avant que tu ne partes à la maison de ton époux.

Deffey Ralla Lila akid-es, denya x uyis. Bđan tsaran m̄ara, traħen tasend ā daddāt. Hta ar wami izra iwđan mliħ. igg'ta yis-ines ađ yazzef igga: « Hheb, hheb !... »

Bđan tazren x-es ayt ħaħ n ffāħ, ixzā dīkamin-as, yufa erayen a t-ıfffen, inna-s i Ralla Lila:

— Ma a t-negg'tey ?

— Şşhā ſway ead !

Icawed inna-s-t d̄wafa nneđen, ar ami d̄xes. Ikks-ed Ema Bumeħdiyya ssif-ines, igg'ta x ufusi, icawed x uzermađ. Inya seħca n ayeıma-s d žzmaeet-ines g ižen d̄wafa, d̄ewfen am zzhīb. İsiyi x uħriđ-ines, nettađ d̄ netta, arami wwđen ā feqsā, ġin dameyra. Raħen wussan usind, d̄essħis Ralla Lila s nndameı. Kuı ma d̄ħri ġi d̄sıt tyenna:

A yemma, a yemma !

X Ema Bumeħdiyya !

Yenya seħca n ayeıma,

D žzmaeet-inu m̄ara.

Itāra-d x-es Ema Bumeħdiyya:

ħri, ħri ya Ralla Lila,

A ſem-szedeyey ġi ffuqi sđares-inu

A ſem-gey ġi feħrir am d̄ġinda.

Qqimen wa itāra-d x wa bezzaf n d̄waratın. Ag ižž n şşbeħ, yenna-s:

— Neš ađ safāy.

— Mani ?

— Ađ saffāy, ħma a d-ssyey feħrir, āzzuy a m-ssuy daddāt s feħrir, a t-tgguređ x feħrir, a t-teıısed x feħrir.

Āgaz-nni yewwin Ralla Lila d̄wafa damezgarut, iħda itseqsa x-es. Kuı ma yewweđ ā ſi wanu itseqsa. Hta rami iwweđ ā ižž wanu, yufa ižž n d̄ħenziı, inna-s:

— Ma ſi d̄essined Ema Bumeħdiyya ?

— Yih neš t-tısmeyt-ines, netta d̄ sıđi.

Ralla Lila sortit avec lui, monta sur son cheval. Ils se promènèrent devant la maison. Maıtrisant la situation, il cravacha son cheval qui se mit à galoper à toute sa vitesse.

Les invités qui assistaient à la fête, coururent aussitôt à leur poursuite. Omar Bumeħdiyya, jeta un regard dessus son épaule et constata qu'ils étaient sur le point de le rattraper. Il dit à Ralla Lila :

— Veux-tu que je les combattes ?

— Patiente encore un peu !

Les poursuivants se rapprochaient de plus en plus et Omar Bumeħdiyya lui demanda à nouveau la permission de les combattre. Ralla Lila donna son consentement. Il prit son sabre, frappant à gauche et à droite. Il tua les sept frères et tous les membres du village et d'un seul coup devinrent des raisins secs. Omar Bumeħdiyya reprit son chemin en compagnie de Ralla Lila. Arrivés au palais, ils se marièrent en grande cérémonie. Les jours passèrent et Ralla Lila se rendit compte de l'ampleur de ses faits et le regretta. Se sentant coupable de la mort de ses sept frères ainsi que les gens de son village, chaque fois qu'elle se trouvait devant le moulin à main chantonnait d'une voix triste :

Oh mère ! Oh mère !

Ce Omar Bumeħdiyya

A tué mes sept frères,

Et tous les gens de mon village.

Omar Bumeħdiyya entendant ses lamentations lui répondit :

Oh Ralla Lila ! Mouline, mouline.

Tu habiteras étages sur étages

Tu te vêtirais de soie comme une princesse.

Ils répétèrent ses vers plusieurs fois. Un matin, Omar Bumeħdiyya dit à Lila:

— J'ai décidé de voyager.

— Mais où ?

— Je vais t'acheter de la soie pour tapisser la maison en soie, je veux que tu marches sur la soie, que tu te couvres de soie et que tu dormes sur de la soie.

Le premier mari de Ralla Lila décida de partir à sa recherche, à chaque fois qu'il se trouvait devant un puits demandait après Ralla Lila. Il trouva en fin, une jeune fille devant un puits et lui demanda :

— Connais-tu Omar Bumeħdiyya ?

— Oui, je suis son esclave, il est mon maître.

— Mux as-qqān i ċemyāt-ines ?

— Qqān-as Ralla Lila.

— Mu ċezmīd aḍ as-ḍiniḍ a d-ḍas ḍa ?

— Lla a siḍi, nettaḥ t-tamyāt uzeḡiḍ, ū ḍzemmā a d-ḍas ḍaniti.

— Aḍ nḍarey ḍuru-ya gi ḍgembūt waman, meḥmi ya ḍam-ḍini: « Awi ay-d aḍ swey. » Ini-as : « Uḥfey. » Huma a t-tfārey nettaḥ aman, a t-tzā ḍuru yāqq aḍ am-ḍini: « Mana waman-a i d-ḍugmeḍ nhar-a ? » Ini-as: « I mfi ya ḍzād yen nneḍni gg' anu. Yallah a tzād min iḡan gg' anu. »

Ḍegga ḍesmeyt-nni min iḍ as-yenna wāgaz-nni. Ralla Lila yī dekkes ḍamseddāt i ḍgembūt. ḍezra manay-nni itṣeēšie gg' aman.

Ḍenna-s i ḍesmeyt:

— Mana waman-a nhar-a ?

— Šem ū ḍezriḍ min iḡan gg' anu. Yallah a nraḥ a t-tzād !

Yir wwḍend ā wanu, iffy-ed wāgaz-ines amezgaru, ikkes-d ssiḥ-ines. Iwwet-it iwwḍa-t t-tifettuḡin, inḍar-it gg' anu.

Meḥmi i d-icqeb Emā Bumeḥdiyya, iyra gi ḍaddāt x ḍemyāt-ines. Ufa ḍ iẓz a x-s d-yar. Iṣseqsa ḍismeyt, maša ḍugi aḍ as-ḍini min yuqqeen.

Inna-s:

— Maša ū t-ufiy aḍ am-kksey azeḡif.

Iraḥ Emā Bumeḥdiyya ā wanu, yufa yī ḍifettuḡin-ines. Ieeqḥ-d ā ḍaddāt, iḡa ḍifettuḡin-nni gi feḥrir am ḍḡinda. Ikkes azeḡif i ḍesmeyt. Yāsa Emā Bumeḥdiyya reḡḍa iḇaḥiyen kulši qqāsen. Iḍfā wenni yenḡin ḍamyāt-ines gg' raḡā am wen itettān. Hta arami yewweḍ ā ḍaddāt wāgaz n Ralla Lila amezgaru. Yufa yemma-s ḍeggar ayrum gi ḍyennūt, ittar-as Emā Bumeḥdiyya ayrum. Ḍeyra ḍemyāt-nni i memmi-s:

— A memmi, ewš-as ayrum umeccaš-a.

Inna-s-d:

— Ū ḍas-zemmāy a yemma, uḥḥfey bezzaf.

— Mayā, min ḍḡiḍ ?

— Nnyiy Ralla Lila. Ufyy-t, qessey-t t-tifettuḡin t-tikkuḡin, nḍāy-t gg' anu.

Iseḡ-as Emā Bumeḥdiyya i min yenna, issen wen yenḡin ḍamyāt-ines. Yir iḡārh-d wāgaz-nni aḍ as-yewš ayrum. Ikks-ed Emā Bumeḥdiyya ssiḥ-ines, iwwet-it iwwḍa-t x āḥca n ḍfettuḡin.

HA NEŠ, KKIJ-D SSIHA Ḍ SSIHA !...

— Sa femme, comment s'appelle-t-elle ?

— Elle s'appelle Ralla Lila.

— Peux-tu lui dire de venir ici ?

— Non monsieur, elle ne peut pas venir, elle est la femme du roi.

— Je jeterai cette monnaie dans la jarre. Quand elle te demandera de lui apporter de l'eau à boire, tu lui dis que tu es très fatiguée, afin qu'elle se serve elle-même de la cruche et ainsi, elle se rendra comte qu'une pièce brille au fond de la cruche. Elle te demandera : « Qu'est-ce que c'est cette eau que tu m'apportes aujourd'hui ? » Tu lui répondras : « Et si tu voyais l'eau de puits ! Viens avec moi voir ce qu'il y a dans le puits ».

Dès son retour, l'esclave exécuta ce que l'homme lui avait demandé. Ralla Lila dès qu'elle enleva la fermeture de la cruche, aperçut la pièce de monnaie qui brillait au fond et demanda à son esclave :

— Qu'est-ce que c'est cette eau aujourd'hui ?

— Et si tu voyais ce qu'il y a dans le puits ! Viens voir !

Elles arrivèrent au puits. Le premier mari de Ralla Lila prit son sabre, la frappa, la découpa en morceaux et la jeta dans le puits.

Omar Bumeḥdiyya de retour de voyage, appela sa femme, mais elle ne répondait pas à son appel. Il demanda à son esclave où elle se trouvait. Elle refusa de lui dire la vérité. Omar l'avertit :

— Si je n'arrive pas à retrouver Ralla Lila, je te couperais la tête.

Il se dirigea vers le puits et trouva sa femme au fond découpée en morceaux. Il les rassembla soigneusement, retourna chez lui, les mit avec soin dans de la soie comme une princesse et coupa la tête de son esclave. Il décida alors de se venger, il s'habilla avec des vieux vêtements déchirés. Il ressemblait à un mendiant et poursuivit les traces de celui qui tua sa femme. Il arriva à la maison de premier mari de Ralla Lila et trouva la mère de ce dernier en train de préparer le four pour cuire du pain. Il lui demanda de lui donner un morceau de pain. La mère appela son fils :

— Mon cher fils ! Donne le pain à ce mendiant.

— Ma mère, je ne peux pas, je suis très fatigué.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que tu as fais ?

— J'ai tué Ralla Lila, je l'ai retrouvée, je l'ai découpée en morceaux et je l'ai jetée dans le puits.

Omar Bumeḥdiyya entendit tout ce qu'il dit, il découvrit alors celui qui tua sa femme. Dès qu'il s'approcha de lui pour qu'il lui donne le pain ! Omar Bumeḥdiyya prit son sabre le frappa et le divisa en quatre morceaux.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Danfust n Sulṭan n Baḥ Lhind

HAŽIT-KUM A WRADI!

Iż n demyāt ziḡ. ifa yā-s iż ufrux. Dekkā dmeṭk-as meskina uxa dḡessi ssadaq-ines. deqqar-as:

— A ḥenna wi ya aḡ ay-gen fus gi ssadaq n memmi ? A y-t-ixyeḡ. ḥuma a yā-s yifi šway n sseeḡ. šway n sswirti, ā memmi.

— Wš, i ten mig ū yeḡi fhemm. A ḥenna, neš gi fhemm, neš ha mig ḡiy d ttin, d ttin... id as-ḡenna iż n demyāt.

A tāḥ ā ten nneḡen:

— A yeḡi-s n siḡi ! Ma ū šem-iheddi Rebbi, a tgeḡ fus-inem gi waya n ssadaq n memmi, a y-t-txiyḡeḡ !

— A yeḡi-s n siḡi, neš aqa-y gi iż n fhemm, ha mux ḡiy ha mux ḡiy. Aḡ yāzeḡ ābbi ttisi, āḥ ā ten mig ū yeḡi fhemm.

A tekxi ssadaq-nni a tugū mani nneḡen, a s ḡini:

— A yeḡi-s n siḡi, ten mig ū yeḡi fhemm, a y-ḡeḡ fus gi waya n ssadaq n memmi, ḥuma aḡ yāzeḡ siḡi ābbi ttisi.

— Iwa a yeḡi-s n siḡi, ḡessneḡ mani ya draḡeḡ ? A tāḡeḡ ā demyāt uzeḡiḡ. Qa nettat ḡnezzeh, ḡtāreh, mliḥ i ḡeḡa. D nettat id am-ya-ygen fus gi ssadaq-a. A m-yāzeḡ ābbi ttisi i memmim.

Iwa ḡugu ḡeksi ssadaq. Zid, zid... ā demyāt uzeḡiḡ. Dexḡeḡ, desqāḡeḡ x-es.

— Škun ?

— D nneš a yeḡi-s n siḡi.

— Min ḡin a falla-inu ?

— A ḥenna meḡkeḡ i šway n memmi, tušey aḡ ay-ḡeḡ fus gi waya n ssadaq. šem ū ḡ-em ḥu fhemm. Ḥuma ataf aḡ as-yāzeḡ ābbi ttisi i memmi !

— Iwa maḡa aki ḡessenseḡ ?

— Yih a ḥenna aki-m ssenseḡ.

Iwa ḡuḡeḡ, ḡessens akiḡ-es. Nettat, demyāt-nni uzeḡiḡ. fhemm i ḡ-s iḡan nettat ū ḡ-s ḡind qqac ḡemyarin. Nettat yā-s ismey, d netta i s-d-ittsexān, i s-d-itawin kumpra¹. Iwwi-d azekk'un n ḡzewrin ttišemfaḡin, azekk'un n ḡzewrin d aḡārḡan.

¹ Emprunt à l'espagnole qui désigne les courses

Le Sultan de Bab-Lhind

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Jadis, une femme avait un garçon. Elle décida de le marier, elle prit sa dot (*sdaq*)¹ et dit :

— Ô femmes ! Qui voudrait poser la main sur la dot de mon fils afin qu'il ait du bonheur et de chance ?

— Demande à celle qui n'a point de soucis, répondit une femme. Moi, j'en ai pleins ! Voilà ce que je vis...

Elle se dirigea vers une autre :

— Maîtresse ! Que la bénédiction de Dieu soit sur toi ! Pourrais-tu poser ta main sur la dot de mon fils ? lui demanda-t-elle.

— Femme ! J'ai de grands soucis, Voilà... Que Dieu te guide ! Adresse-toi à une qui n'en a pas.

Elle prit sa dot et partit ailleurs en demandant à nouveau :

— Femmes ! Que celle qui n'a pas de soucis vienne poser sa main sur la dot de mon fils, pour que Dieu le guide de sa miséricorde.

— Maîtresse ! Je sais où tu peux te rendre, vas chez la femme du roi. Elle vit dans le bonheur et la plénitude. C'est elle qui doit poser sa main sur la dot de ton fils et que Dieu le bénisse !

Elle prit sa dot et se dirigea vers le palais de la reine. Elle la demanda :

— Qui me demande ?

— Ô ! Ma reine, c'est moi !

— Que veux-tu ?

— Maîtresse ! Vous n'avez aucun souci, ayant décidé de marier mon fils ; j'aimerais que vous posiez votre main sur sa dot afin que Dieu lui ouvre les portes du bonheur.

— D'accord, mais à la seule condition, que tu passes la nuit chez-moi.

— C'est entendu, je reste.

Elle passa la nuit chez elle. Les soucis que vit la femme du roi sont encore pire que ceux de toutes les autres femmes. Elle possédait un esclave qui lui faisait les courses, celui-ci lui avait ramené une grappe de raisin blanc, et une grappe de raisin noir.

¹ « Sdaq » dot à verser aux parents de la mariée

Kkân ađ fđân nettađ đ izeđđ. Dekkâ đettf-ed izekk'unen-nni, iz ssa, iz ssa, đenna-s:

— *Ih ya leđđel uka yđi međ lbayed.* (Đizewrin đışemfâfin, tasend-id ag ten điharkanin) iđ as-đenna fuxa đemyât izeđđ. Inna-s izeđđ:

— *Ih ya yeđi-s n feđram, wami s-đenna amya, zieceŋta ieđeđ-as ismey yađ !*

Ikkâ iyâs-as i yesmey. ikks-as aeddis, ikks-as ađi, izzi-t đrebbu-t. Yallah, yallah, yallah... Netta đ azeđđ, s-uziđ ađ ađ-iteđkam, a d-iruwweđ. ađ izzađ, ađ immunsu, a s-yini:

— *Iwa yallah, dđ. dđ... Nuđ, dir řuylek, a din lkelba.*

A tekka, a tessens đābu. đābu ismey đ amettin. A tessens tawi tāra, hta ađ yedden fefzā, a t-ssās x uerū-ines. A d-ikkā izeđđ ađ izzađ, ađ irah ađ ihkem. *Yallah lyum uyedda, lyum u yedda*, leđda ammen. Qa wis ya yekken swawan qa đ azeđđ !

Đamyāt-nni, đawessāt-nni đessens aki-s đin. Nettađ qa ū s-đenni ři. Iwa hta wami mmunswen, řšin, swin ilaxiriha... Netta ikkâ yāh ađ ittes, inna-s:

— *Yallah nuđ, dir řuylek lli kateemel dima.*

Dekkâ meskina đābu ismey, llił ya llił, nettađ ismey x uerū-ines đ amettin. Tāh, tas-ed. Ag fefzā. zik, đessās ismey-nni.

Đamyāt-nni txemmam, đawessāt-nni. Aya falla yemma ! Đşebbđ-ed đşab, đrah đesqāqeb x đzeđit-nni, đenna-s:

— *Āzem-ay đawwūt, āzem-ay đawwūt...*

Wami i s-ya đāzem đawwūt đugū, đenna-s:

— *Arah, aqa řem t-tamendeđut, řmi d-ya yāwweđ ag đdegg'at, aya siđi-ineđ. zgur-it ā kama ittes, ađ am-yini: « Nuđ, dir řuyfek lli diri dima » Ina-s: « Wellah ima a đin kkāy, wellah ima a đin āhey, qa ū đay đedđid đ Sultān n Bađ Lhind ! » I s-đenna đwessāt-nni.*

Netta fux iyir qa ū yeđi đu izeđđ yī netta. Yallah, yallah... Hta ag iđegg'at, đga-s ammen đemyāt-nni. Mmunswen, řšin swin, nettađ đezđur-it ā kama. Qa neřnin điwessura amya i neđa. Netta inna-s:

— *Yallah nuđi teemli řuylek lli diri dima !*

— *Wellah ima ađ kkāy, wellah ima ađ-ābuđ ismey. ū đay-đedđid da đ Sultān n Bađ Lhind !*

Nettađ đenna-s ammen, ixemm netta : Ya stāllah, mani yeđa ři n sultān am netta ? Irāh, iymes-as, iđeđ ismey-nni. Qa đzawrit-iđ fux, Iwa inna-s:

— *A đamyāt-a neř qa ađ ugūy.*

Un jour, prenant le déjeuner avec le roi, elle prit les deux grappes de raisins chacune dans une main et dit :

— Oh ! Le noir va si bien avec le blanc !

— Bâtarde ! En disant ça, tu veux dire que tu préfères l'esclave, dit le roi méchamment.

Il égorga l'esclave, lui enleva les entrailles, le cerveau et à la reine donna la dépouille pour la porter sur son dos. Le jour, le roi gouvernait, le soir il rentrait chez lui faire sa prière, dîner et rouspéter :

— Espèce de chienne ! Circule, allez circule... Vas à ta tâche.

Elle se levait restant toute la nuit debout en endossant la dépouille de l'esclave, elle faisait d'incessant va et viens. A l'aube, elle le déposait et le roi alors se levait pour faire sa prière, et partait gouverner. Chaque jour, elle s'activait à la même tâche. Qui peut oser désobéir au roi !

La vieille femme qui dormait chez la reine n'avait rien remarqué. Le soir venu, ils s'attablèrent... Après le dîner, le roi se leva pour aller se coucher, et dit à sa femme :

— Allez ! Lève-toi, vas à ta tâche comme à ton habitude.

La pauvre reine se leva, endossa la dépouille. La femme la regarda d'un air étonné, et toute la nuit, elle circula avec jusqu'à l'aube.

Le lendemain, la femme avec ce qu'elle avait vu, se leva les cheveux blancs. Avant de partir, elle alla frapper à la porte de la reine :

— Ouvre-moi la porte, ouvre-moi !...

Elle lui ouvrit la porte et la femme lui dit :

— Où est ta dignité ? Le soir quand il rentrera, tu le devanceras et tu te coucheras avant lui. Lorsqu'il te dira : « Lève-toi, vas à ce que tu fais à ton habitude » Tu jures en lui répondant : « Non mon cher, je ne me lèverai pas, et je ne bougerai pas d'ici ; est-ce tu te prendrais pour le roi de Bab-Lhind ! »

Lui, croyait vraiment qu'il était le roi le plus puissant du monde. Le soir, ils dinèrent. Elle exécuta à la lettre ce que la vieille femme lui avait recommandé de faire. A la fin du repas, elle se précipita et se mit au lit avant lui.

— Lève-toi ! Tu sais ce que tu as à faire !

— Je te jure que je ne me lèverai pas d'ici, et que je ne t'endosse pas la dépouille ; est-ce tu te prends pour le roi de Bab-Lhind ! Lui dit-elle en l'insultant.

En entendant ça, il se demanda, où pouvait se trouver un autre roi tel que lui. Il la laissa dormir, prit la dépouille de l'esclave, l'enterra, et dit :

— Femme ! Je vais partir.

— Mani ya dāhed ?

— Ad āhey ad āzuy x Suṭan n Baḥ-Lhind.

Ikka x uyis-ines, yugū. Iwša i ddunya, yallah, yallah... Xwa ḍamūt, eemmā ḍamūt, xwa ḍamūt; eemmā ḍamūt...

— Ma ū ḍessinem Suṭan n Baḥ-Lhind ?

— Lla !

— Ma ū ḍessinem Suṭan n Baḥ-Lhind ?

— Lla !

Ḥta wami ixḍef ā dḍša-nsen, nnan-as:

— Qay feqsā-ines.

Iggū yā-s, iwa yallah, yallah... Ixḍef yā-s, ā Suṭan n Baḥ-Lhind, ā ḍendind-ines, ā feqsā n Imalik qa ḍ Imalik fa netta. Italeb ḍif llah, iqqim ḍeft iyyam n ḍḍif. Yufa Suṭan n Baḥ Lhind ḍemmuṭ-as ḍemyāt, iḥiyyed ḍaddāt-ines s zzeft t-tabarḳand. Iḥzen x ḍemyāt-ines. Inna-s uzeḡid-nni:

— A wlidi min tuḡed ?

— A weddi, neš qa ḍ azeḡid fa nneš. Qa yā-y ḍāmyāt ḍzawra-y-d zeg-eḳ, uxa wḍey-d yā-ḳ. Denna-y: « Qa šek ū ḡi ḍ Suṭan n Baḥ-Lhind » Nniy-as: « Xayallah, ad āzuy Suṭan n Baḥ-Lhind ḡi mani yeḡa ! » Usiy-d a š-āzuy-d ḍzawra-y-d ḍemyāt-inu zeg-eḳ.

— Iwa ḍamyāt-nni qa ḍ šī id-as-ḍḡid, uxa ḍzawer-iš-d.

— Lla, lla, lla... Yugi a s-isqār, ū s-ḡiy šī. Neš aqa ḍzawer-ay-d zeg-eḳ, aqa ugurey-d, aqa fux ufiy-š mani ḍeḡid. Neš ifa tyirey ū yeḡi ḥu uzeḡid yī neš. Wami ḍay-denna qa yeḡa Suṭan n Baḥ-Lhind, aqa ugurey-d qedda uḥrid, ḥta wami š-ufiy.

— Iwa ḥaraḳ-llah ufik, šukran i ḍemyāt-nni i š-d-izawān zeg-i. Ruxa ha aya-ḳ, a s-ḍawid ḍḍaṭa n ḍuyay. tina ewš-as-ḡend ḍ gadu-inu wami š-tzawa.

Iwš-as-ḡend, inna-s:

— Ta a t-āz ḡi ḍewwāt n ḥemmam. šmi ya ḍaḍef a ḥemmem, ta šmi ya ttfey zi ḥemmam, ta a tāz ḡi ḍaddāt-ines. ḍḍaṭa n ḍeyyayin.

— Waxxa, ḥḳallah !

Azeḡid-nni, yugur-ed, yāwwḥ-ed. Yumā x ixeddamen ad ḥiyyḍen feqsā. Iwa aya siḍi-ineḳ ! ḥiyyḍen feqsā. Suṭan n Baḥ-Lhind iḥiyyed feqsā-ines

— Oū vas-tu ?

— Je vais à la recherche du Sultan de Bab-Lhind.

Il chevaucha son cheval et partit de terre en terre... en demandant :

— Connaissiez-vous le Sultan de Bab-Lhind ?

— Non !

— Connaissiez-vous le Sultan de Bab-Lhind ?

— Non !

Jusqu'au jour où il arriva dans un village :

— Connaissiez-vous le Sultan de Bab-Lhind ?

— Oui, son palais se trouve là-bas ! lui répondirent les villageois en lui indiquant le lieu.

Il continua son chemin, jusqu'à ce qu'il arriva à la ville où se trouvait le palais du Sultan de Bab-Lhind. Il lui demanda l'hospitalité pour trois jours. Il était arrivé en plein deuil, la femme du Sultan c'était éteinte et le roi exprimait son chagrin en peignant son palais de goudron noir.

— Que désires-tu ? demanda le Sultan.

— Seigneur ! Je suis moi aussi un roi et ma femme a porté à mon rencontre une insulte en me disant : « Est-ce tu te prends pour le Sultan de Bab-Lhind ? » C'est la raison pour laquelle je me suis mis à ta recherche.

— Pour t'avoir ainsi insulté, c'est que tu lui as fais quelque chose.

— Non, non !...

Il ne voulait pas lui avouer.

— Je ne lui ai rien fait, sans raison, elle m'a insulté. Ne sachant pas qu'il existait un autre roi que moi. C'est en me parlant du roi de Bab-Lhind que j'ai encouru cette longue distance pour arriver à toi.

— Que Dieu te bénisse ! Je remercie la femme qui t'a insulté. De ma part, tu lui remettras comme présent ces trois noix !

Il les lui donna et lui dit :

— Celle-ci, elle la cassera devant la porte du Hammam avant d'entrer dans le bain. Celle-là, quand elle sortira du Hammam et la dernière, elle la cassera en son palais.

— D'accord, lui dit-il et il reprit le chemin du retour.

Le Sultan de Bab-Lhind, donna l'ordre à ces serviteurs de repeindre son palais. Le palais fut repeint.

Ixqđef netta ā daddāt-ines, inna-s:

— Ih ya dāmyāt; akeḅdi, qa ufiy Sulṭan n Baḅ-Lhind, zicenta yā-m fheqq.

— Yaḅ !

— Yih.

— Hiwa ?

— Aqa yewša-m-d gadu, yewša-m-d dfaṭa n deyyayin gadu. Inna-k : « Wami ḡay-tzawā *tḡakllah* ! » Iwa yewš-as-tend, inna-s : Inna-m-d : « Aya-m a tāheḡ ā fhemmam, ta a t-āzeḡ gi dewwāt; n fhemmam, šmi ya ḡadḡed a themmed, ta šmi ya d-ḡeffeyed zi fhemmam, ta a tāzeḡ gi daddāt-inem ».

Draḡ netta ā fhemmam, ḡuḡef, ḡāza tenni ḡufa g-s kulši min iteḡḡažza fhemmam. Ha ḡaḡaḡund, ha femḡekka... Kulši min teggend ḡemyarin, kulši ḡufit g-s. Ha tḡakllah ! Iwa ḡhemmem. Deffy-ed ḡāza ten nneḡen, ḡufa makayen yī femḡef, yī ḡaḡḡušt, Makayen yī... Kulši yāqq, itemsāya. Tḡakllah ya Rebbi, ḡāwwḡ-ed zi fhemmam tḡeešie. Netta ixedḡ-ed yufi-t tḡeešie. Inna-s:

— Manaya a dāmyāt akeḅdi ?

— Kulši ufiy-t gi gadu i ḡay-d-issek Sulṭan n Baḅ-Lhind.

— Ih ya dāmyāt akeḅdi, āz ta, āz ta...

Nettaḡ ḡāza tenni, ḡemsenḡā-d ḡeemmarit ḡfāreš, sḡāreḡ kulši ḡreqq !...

— Aya dāmyāt-a aḡef, aḡef gi ḡexḡušt-a *llayhdim*.

Nettaḡ ḡuḡef gi ḡexḡušt-nni, nettaḡ ḡḡa : ffer !...

Iwwi-yas Sulṭan n Baḅ-Lhind dāmyāt. Ižži-t aḡ iḡefeq.

AQA-T. HA NEŠ. KKŶ-D SSIHA ḡ SSIHA !...

Le roi arriva chez lui et dit à la reine :

— Chère épouse ! Tu avais raison, j'ai rencontré le Sultan de Bab-Lhind.

— Eh bien ! dit-elle.

— Oui, je l'ai rencontré.

— Et alors ?

— Voilà ce qu'il t'offre, trois noix en te remerciant de m'avoir insulté. Il les lui remit en lui disant : « Celle-ci, tu la casseras devant la porte du Hammam avant d'entrer dans le bain. Celle-là, quand tu sortiras du Hammam et la dernière, tu la casseras chez toi ».

Elle alla au Hammam, avant d'y entrer, elle cassa la première noix et y trouva à l'intérieur tout ce dont on a besoin au Hammam : un savon, un gant de crin... Elle pénétra et prit son bain. En sortant, elle cassa la deuxième et y trouva le khôl et une variété de maquillages scintillant... Elle retourna chez elle. Son mari en entrant la trouva si belle qu'il s'exclama :

— Ma chère femme ! Qu'est-ce ?

— Tout cela, c'est le présent que le Sultan de Bab-Lhind m'a envoyé.

— Ma chère reine ! dit-il. Casse la dernière, casse-la...

Elle la cassa, et un baldaquin brillant se posa à terre !...

— Ô ! Entres-y s'il te plaît, dit-il à sa femme.

Elle entra dans la cage et s'envola dans le ciel laissant le roi béat !

C'est ainsi que le Sultan de Bab-Lhind lui usurpa sa femme.

JE SUIS PASSÉ PAR-CI PAR-LÀ !...

Recueilli à Al Hoceima, septembre 1990.

Danfušt n Ğemmi Yehya t-tiyidēt u wezyā

HAZIT-KUM!

Iž n d̄yidēt wezyā yā-s seḅca n yessi-s t-timezyanin. Išten t-taḡeḡšūt, zeddyend g iž w-uxxam, yemma-t-send tawi-asend-id ārbie d̄ waman. Kuḡ ma dekkā a tffey d̄yidēt tweḡḡa yessi-s, deqqar-asend: « Ū āzmend bu d̄ewwūt i Ğemmi Yehya, a š-kend-išš, qqnend mliḡ d̄awwūt ! » Nnand-as: « Lla, a-yemma ū ḡas-nreḡzem bu d̄ewwūt ». Draḡ yemma-t-send ā fexfa tawi-asend-id min ya ššend. Wami d-decḡeḡ ā daddāt, deššat d̄awwūt s uḡā, deqqā:

— A yessi ! a yessi ! Āzmend-ay d̄awwūt. Aman gi d̄qebuzin-inu, ārbie x d̄qaššiwīn-inu.

Ruxen āzmend-as-d d̄awwūt. Ikkā izri-t Ğemmi Yehya, iseḡ-as i min d̄enna. Raḡen wussan usind, iž n nhā irah Ğemmi Yehya ā daddāt n d̄yidēt wezyā, iyra s žžhed:

— A yessi ! a yessi ! Āzmend-ay d̄awwūt. Aman gi d̄qebuzin-inu, ārbie x d̄qaššiwīn-inu.

— Raḡ ā ššyer-inek, nešnin ū d̄aney-d̄semḡed, i x-es d-ārind neḡnind.

Iḡweḡ Ğemmi Yehya zi manis id-ikka. Ifekkā, ixemmem, irah iḡra-d irezzi. Dewfen-d ā daddāt n d̄yaydin wezyā. Wami xedren, inna irezzi:

— A yessi, a yessi ! Āzmend-ay d̄awwūt. Aman gi d̄qebuzin-inu, ārbie x d̄qaššiwīn-inu.

Āzmend-as-d d̄awwūt, ikka Ğemmi Yehya inḡu akiḡ-send aḡixef. Išši-tend kulši, deqqim ten d̄aḡeḡšūt, d̄ennufā d̄ikāmin n d̄ewwūt.

Wami t-tāwweḡ yemma-t-send, deḡqāḡeḡ d̄eyra:

— A yessi ! a yessi ! Āzmend-ay d̄awwūt. Aman gi d̄qebuzin-inu, ārbie x d̄qaššiwīn-inu.

Ufa d̄ išt a s-d̄āzem. Deawed d̄ewwja d̄awwūt, deqqā awaf-nni bezzaḡ n d̄wafaḡin. Arami ḡas-d-d̄seḡ yeḡi-s d̄aḡeḡšūt, d̄āzem-as-d d̄awwūt. d̄uḡef.

— Mani ḡand suyetma-m ? iḡ as-d̄enna yemma-s.

— Išši-tend Ğemmi Yehya.

— Ixedm-it ḡ-i mmis n reḡram Ğemmi Yehya, iḡ as-d̄enna yemma-s.

Dekkā draḡ ā Ğemmi Yehya, d̄enna-s:

Ğemmi Yehya et la gazelle des plaines

JE VAIS VOUS CONTER UNE HISTOIRE !

Une gazelle avait sept petites filles, l'une d'elles était sourde. Elles vivaient toutes ensemble dans une chambre, leur mère leur rapportait de l'herbe et de l'eau. A chaque fois qu'elle sortait, elle avertissait ses petits : « N'ouvrez pas la porte à Ğemmi Yehya, il va vous dévorer, fermez bien la porte ». Elles répondaient : « Ne vous inquiétez pas mère ! Nous ne lui ouvrirons pas la porte ». La mère s'en alla leur chercher de quoi manger, à son retour elle frappa à la porte de son pied et dit à ses filles :

— Mes chères filles ouvrez-moi la porte, j'ai de l'eau dans mes joues et de l'herbe sur mes cornes.

Les filles ouvrirent la porte à leur mère. Ğemmi Yehya avait entendu tout ce qui avait été dit. Quelques jours après, Ğemmi Yehya y retourna et cria :

— Mes filles, mes filles ! Ouvrez-moi la porte, j'ai de l'eau dans mes joues et de l'herbe sur mes cornes.

— Va-t'en, répondirent les petites, tu ne peux pas nous piéger.

Ğemmi Yehya repartit déçu. Il réfléchit à une autre solution, loua un bourdon et retourna à la maison des chevrettes des plaines. Dès son arrivée le bourdon cria :

— Mes chères filles ouvrez-moi la porte, j'ai de l'eau dans mes joues et de l'herbe sur mes cornes.

Les petites lui ouvrirent, Ğemmi Yehya entra et se retrouva parmi dans la maison. Il les dévora toutes sauf une qui était la chevrete sourde qui se tenait cachée derrière la porte.

La mère retourna chez elle, comme d'habitude, frappant à la porte et criant :

— Mes chères filles ouvrez-moi la porte, j'ai de l'eau dans mes joues et de l'herbe sur mes cornes.

Aucune n'ouvrit la porte, elle appela de nouveau et continua à crier jusqu'à ce que sa fille sourde lui ouvre. Elle lui demanda :

— Où sont tes sœurs ?

— Ğemmi Yehya les a dévorées, répondit-elle.

— Le salaud il l'a fait, dit la mère.

Elle se dirigea vers la maison de Ğemmi Yehya et lui demanda :

— Emmi Yehya ! A Emmi Yehya ! Mani ġand diġriy-inu ?

— Wwiġ-tend aġ yānd.

— Āzzuy a tend-zāy.

— Dewf-ed duġešša.

Duġešša-ines dđewf-ed, denna-s:

— Emmi Yehya ! Āzzuy aġ zāy yessi.

— Ššiy-tend, mafa ū đam-icziġ ħħaf a šem-ššey fa ššem. Mafa yā-m min ya dđged, aqa-y đa.

Dxiyyeq bezzaf, dđwef dđidejt wezyā ā đaddāt. Dekkā đāġ ā iž wemzir, denna-s:

— Ma đezmāđ aġ ay-dđged điqāššwin n ħhind ? Aġ mmenney ag Emmi Yehya, yešša-y diġriy-inu.

— Aġ am-gey min dexsed, maša āġ ā dđifit awi-ay-d iž użekk'un uđif.

Dāġ nettaġ, denna-s:

— Dđifit ! a dđifit ! Wš-ay iž użekk'un uđif a t-wšey i wemzir. Amzir aġ ay-iġ điqāššwin n ħhind, ħuma aġ mmenney ag Emmi Yehya, yešša-y diġriy-inu.

— Waxxa, maša āġ ā đafa awi-ay-d aman.

Dāġ dđidejt wezyā ā đafa, denna-s:

— Đafa ! a đafa ! Wš-ay aman, aman a ten-wšey i dđifit. Dđifit aġ ay-đewš iž użekk'un uđif, a t-wšey i wemzir. Amzir aġ ay-iġ điqāššwin n ħhind, ħuma aġ mmenney ag Emmi Yehya, yešša-y diġriy-inu.

— Waxxa, maša āġ ā izeffanan¹, ina-sen aġ ay-cyān x waman.

Dāġ ā izeffanen, denna-sen:

— Izeffanen ! A yzeffanen ! Āwah-iġ akiđ-i ā đafa a teyām x waman. Đafa aġ ay-đewš aman, a ten-wšey i dđifit. Dđifit aġ ay-đewš iž użekk'un uđif, a t-wšey i wemzir. Amzir aġ ay-iġ điqāššwin n ħhind, ħuma aġ mmenney ag Emmi Yehya, yešša-y diġriy-inu.

— Waxxa, maša awi-aney-d iġāri zeg mekša-yin.

Dāġ ā wmekša, denna-s:

— Amekša ! ay amekša ! Wš-ay iž iġāri. Iġāri a t-wšey izeffanen. Izeffanen aġ cyān x waman n đafa. Đafa aġ ay-đewš aman, a ten-wšey i dđifit. Dđifit aġ ay-đewš iž użekk'un uđif, a t-wšey i wemzir. Amzir aġ ay-iġ điqāššwin n ħhind, ħuma aġ mmenney ag Emmi Yehya yešša-y diġriy-inu.

— Waxxa, maša āġ ā đeqzind, aġ am-tewš iž uqzin đ amezyan.

— Emmi Yehya, Oū sont mes filles ?

— Je les ai emmenées à l'école.

— Je veux les voir.

— Reviens demain tu les verras.

Le lendemain, elle y retourna et lui dit :

— Je veux mes filles.

— Je les ai mangées, et si tu insistes, je te mangerais aussi. Si tu as quelque chose à faire, fais-le.

La mère de colère, retourna chez elle. Se dirigea ensuite chez un forgeron et lui dit :

— Peux-tu me fabriquer des cornes d'acier à fin que je puisse me battre avec Emmi Yehya qui a dévoré mes filles ?

— Bien sûr que je peux le faire, à la seule condition, que tu me ramènes des raisins, lui dit le forgeron.

Elle se dirigea vers l'arbre et demanda :

— O treille ! Donne-moi des raisins pour que je les offre au forgeron, ainsi me fabriquera-t-il des cornes d'acier et je pourrai combattre Emmi Yehya qui a mangé mes filles.

— D'accord, lui répondit la treille, mais il faut que tu ailles me chercher de l'eau.

Elle se dirigea vers la source et lui demanda :

— Source, source ! Donne-moi de ton eau que j'apporterais à la treille qui me donnera du raisin que j'offrirais au forgeron qui me fabriquera des cornes d'acier à fin de me battre contre Emmi Yehya qui a tué mes filles.

— D'accord, mais auparavant il faut que tu ailles chez les musiciens, et qu'ils romancent des mélodies sur l'eau.

Elle se rendit chez les musiciens et leur dit :

— Venez avec moi chanter près de la source, ainsi me donnera-t-elle de l'eau que j'apporterais à la treille qui me donnera du raisin que j'offrirais au forgeron qui me fabriquera des cornes d'acier à fin de me battre contre Emmi Yehya qui a tué mes filles.

— Oui, mais il faut que tu ailles chez ce berger et qu'il te donne un mouton.

Elle se dirigea vers le berger, et lui dit :

— Berger ! Berger ! Donne-moi un mouton que je donnerai aux musiciens qui vont me chanter près de la source, ainsi me donnera-t-elle de l'eau que j'apporterais à la treille qui me donnera du raisin que j'offrirais au forgeron qui me fabriquera des cornes d'acier à fin de me battre contre Emmi Yehya qui a tué mes filles.

— Oui, mais à condition que tu ailles chez cette chienne et qu'elle te donne un de ses petits.

¹ Les compositeurs de musique, ce terme n'est attesté que dans la langue des contes. Il n'est plus réalisé dans l'usage courant chez les jeunes locuteurs rifains.

Dāh ā deqzind, ħenna-s:

— Daqzind ! A daqzind ! Wš-ay iż uqzin ħ amezyan, a t-wšey umeḡsa. Ameḡsa ađ ay-yewš iż ikāri. Ikāri a t-wšey izeffanen. Izeffanen ađ eyān x waman n ħafa. ħafa ađ ay-đewš aman, a ten-wšey i ddiñit. Ddiñit ađ ay-đewš iż uzekk'un uđif, a t-wšey i wemizir. Amzir ađ ay-ig ħiqaššwin n řhind, ħuma ađ mmenyey ag Ēemmi Yehya yešša-y ħiřfiyin-inu.

— Waxxa, maša āh a řeawđa, ađ am-tewš min ya ššey.

Dāh ā řeawđa, ħenna-s:

— Řeawđa ! A řeawđa ! Wš-ay min ya dešš deqzind. Daqzind ađ ay-đewš iż uqzin ħ amezyan, a t-wšey umeḡsa. Ameḡsa ađ ay-yewš iż ikāri. Ikāri a t-wšey izeffanen. Izeffanen ađ eyān x waman n ħafa. ħafa ađ ay-đewš aman, a ten-wšey i ddiñit. Ddiñit ađ ay-đewš iż uzekk'un uđif a t-wšey i wemizir. Amzir ađ ay-ig ħiqaššwin n řhind, ħuma ađ mmenyey ag Ēemmi Yehya yešša-y ħiřfiyin-inu.

— Waxxa, maša āh ā yfeġaġen, ađ am-d-wšen iż n ħfeġuyt imendi.

Dāh ħyidejt wewzyā ā yfeġaġen, ħenna-sen:

— Ifeġaġen ! A yfeġaġen ! Wšem-ay iż n ħfeġuyt imendi a t-wšey i řeawđa. Řeawđa, ađ ay-đewš min ya dešš deqzind. Daqzind, ađ ay-đewš iż uqzin ħ amezyan, a t-wšey umeḡsa. Ameḡsa, ađ-ay yewš iż ikāri. Ikāri a t-wšey izeffanen. Izeffanen ađ eyān x waman n ħafa. ħafa ađ ay-đewš aman, a ten-wšey i ddiñit. Ddiñit, ađ ay-đewš iż uzekk'un uđif, a t-wšey i wemizir. Amzir, ađ ay-ig ħiqaššwin n řhind, ħuma ađ mmenyey ag Ēemmi Yehya, yešša-y ħiřfiyin-inu.

— Waxxa, maša āh ā demyāt-in ađ am-tewš ayi.

Dāh ā demyāt-nni, ħenna-s:

— Xači ! A-xači ! Wš-ay ayi, ayi a t-wšey i-feġaġen. Ifeġaġen, ađ ay-wšen iż n ħfeġuyt imendi, a t-wšey i řeawđa. Řeawđa, ađ ay-đewš min ya dešš deqzind. Daqzind, ađ ay-đewš iż uqzin ħ amezyan, a t-wšey umeḡsa. Ameḡsa ađ ay-yewš iż ikāri. Ikāri a t-wšey izeffanen. Izeffanen, ađ eyān x waman n ħafa. ħafa ađ ay-đewš aman, a ten-wšey i ddiñit. Ddiñit ađ ay-đewš iż uzekk'un uđif a t-wšey i wemizir. Amzir ađ ay-ig ħiqaššwin n řhind, ħuma ađ mmenyey ag Ēemmi Yehya, yešša-y ħiřfiyin-inu.

— Waxxa a yeđi řennu.

Elle alla vers la chienne et dit :

— Chienne ! Chienne ! Offre-moi un de tes petits que je donnerais au berger qui m'offrira un mouton que je donnerai aux musiciens qui vont chanter près de la source, ainsi me donnera-t-elle de l'eau que j'apporterai à la treille qui me donnera du raisin que j'offrirais au forgeron qui me fabriquera des cornes d'acier à fin de me battre contre Ēemmi Yehya qui a tué mes filles.

— Oui, mais il faut que tu ailles chez cette jument, et qu'elle te donne quelques choses à manger.

Elle alla vers la jument et lui dit :

— Jument ! Jument ! Donne quelques choses à manger pour la chienne qui m'offrira un de ses petits que je donnerais au berger qui m'offrira un mouton que je donnerai aux musiciens qui vont chanter près de la source, ainsi me donnera-t-elle de l'eau que j'apporterai à la treille qui me donnera du raisin que j'offrirais au forgeron qui me fabriquera des cornes d'acier à fin de me battre contre Ēemmi Yehya qui a tué mes filles.

— D'accord, mais il faut que tu ailles chez ces paysans et qu'ils te donnent de l'orge...

La chevrette se dirigea vers les paysans et leur demanda :

— Paysans ! Paysans ! Donnez-moi de l'orge que j'offrirais à la jument qui donnera de quoi manger à la chienne qui m'offrira un de ses petits que je donnerai au berger qui m'offrira un mouton que je donnerais aux musiciens qui vont me chanter près de la source, ainsi me donnera-t-elle de l'eau que j'apporterai à la treille qui me donnera du raisin que j'offrirais au forgeron qui me fabriquera des cornes d'acier à fin de me battre contre Ēemmi Yehya qui a tué mes filles.

— D'accord, mais il faut que tu ailles vers cette femme et qu'elle te donne du petit lait.

Elle se dirigea vers la femme et lui dit :

— Madame ! Madame ! Donne-moi un peu de ton petit lait pour l'offrir aux paysans qui me donneront de l'orge que j'offrirais à la jument qui donnera de quoi manger à la chienne qui m'offrira un de ses petits que je donnerais au berger qui m'offrira un mouton que je donnerais aux musiciens qui vont me chanter près de la source, ainsi me donnera-t-elle de l'eau que j'apporterai à la treille qui me donnera du raisin que j'offrirais au forgeron qui me fabriquera des cornes d'acier à fin de me battre contre Ēemmi Yehya qui a tué mes filles.

— D'accord, ma chère fille.